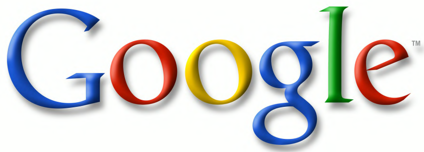
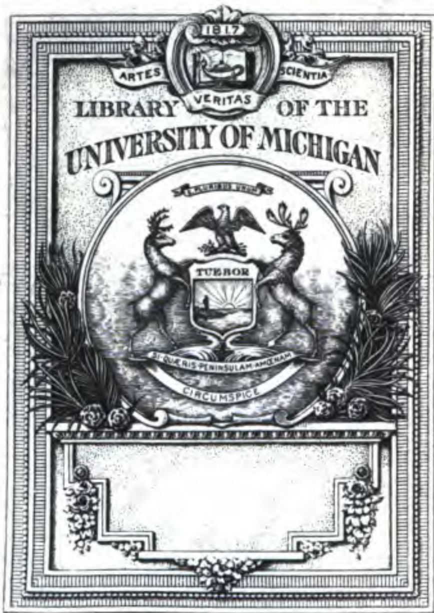



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE

Saint-Hyacinthe, Hyacinthe Cordonnier, known as chevalier de Thémiseul de

HISTOIRE
DU
PRINCE TITI.

A. R.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez la Veuve PISSOT, Quai de Conti, à la Croix d'or.

M. DCC. XXXVI.

Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE QUATRIE'ME.

Depuis ſon avénement à la Couronne, juſqu'à l'arrivée du Roi de FORTESERRE.



UOIQUE BIBI ſe fût préparée depuis quelques jours au départ de ſon cher Prince, elle ſentit ſa fermeté & ſa raiſon foiblir, quand le bruit qui annonçoit l'arrivée de ceux qui ve-

noient chercher leur nouveau Roi se fit entendre. La vûë du Trône qu'elle voïoit si pròche d'elle, ne la dédommageoit pas de la peine de se voir séparée d'un amant qui lui étoit si cher. Elle eût voulu qu'il n'eût jamais eu de Roïaume à gouverner. Elle regrettoit cette Isle inconnuë, où TITI content de régner dans le cœur de sa chere BIBI, avoit en elle sa Sujette & sa Reine.

Avant que de quitter la petite maison, le Roi monta dans une chambre où elle s'étoit retirée pour n'être point vûë, & pouvoir à son aise se livrer à sa douleur. Il la trouva les yeux baignés de larmes. En quel état vous vois-je, lui dit-il ? Pourquoi augmenter la peine que j'ai à m'éloigner de vous ? Puis-je vous quitter & vous sçavoir dans la douleur par mon absence ?

Croïez-vous, ma chere BIBI, que vous aimant comme je vous aime, qu'accoutumé comme je le suis à passer tous les momens du jour auprès de vous, je ne souffre pas infiniment à m'en éloigner? Hélas! un seul de vos regards me rendoit ces momens délicieux, & je ne vais plus vous voir; je vous chercherai par tout sans vous trouver, & sçachant que je ne vous trouverai pas. Mais que faire? Voulez-vous que je vous aime d'une maniere indigne de vous & de moi? Vous m'avez inspiré de la force & du courage; vous m'avez rappellé à la vertu, lorsqu'il ne s'agissoit pour combler tous les vœux de ma tendresse que de sacrifier secrettement vos scrupules à l'amour. Vous avez fait que cet amour si ardent, si vif a cedé au devoir. Quelque contraire qu'elle fût

à ma pâſſion ; j'ai admiré en vous une vertu qui ranimoit la mienne. Voulez-vous maintenant que j'y ſois infidéle lorſque le devoir m'appelle à faire le bonheur d'un grand Peuple ; ou voulez-vous que je me préſente ſur le Trône avili aux yeux de mes ſujets, par un amour qui m'occuperoit plus que les devoirs de la Roïauté ? Non, cher Prince; j'ai tort, dit BIBI, en eſſuïant des larmes qui couloient ſur ſes belles joües ſans pouvoir les arrêter : non, lui dit-elle en ſoupirant, ſoïez digne de vous ; pardonnez-moi des pleurs que je condamne, lors-même qu'elles me ſoulagent ; elles coulent de mes yeux, mais elles n'ébranlent pas ma raiſon, Vous devez partir, partez. Je ne vous quitte, reprit TITI, que pour aller vous préparer le Trône où vous devés monter. Laiſſez-moi

observer tout ce que je dois faire pour vous y placer avec honneur. Voudriez-vous qu'on pût dire que vous devez la place que vous y occuperez à la foiblesse d'un cœur que les charmes de votre beauté auroient asservi ; que vous ne le devez qu'à un amour qui rend toujours un Prince méprisable, quand on peut le soupçonner d'être l'esclave de ce qu'il aime. Non, non, ma chere BIBI, vous regnez pour jamais dans mon ame, mais vous sçavez que le devoir y doit aussi regner toujours. L'amour & le devoir y ont été d'accord jusqu'à présent, qu'ils y conservent toujours une égale puissance. Rendons-nous respectables aux Peuples sur qui nous devons regner. Le respect fortifie l'amour naturel qu'ils ont pour leurs Princes. Il les rend plus zélés & plus soumis, & par conséquent plus dis-

poſés à ſe prêter au bien qu'on veut leur faire. Que ce ſoit l'amour qui vous place ſur le Trône, mais que tout le monde reconnoiſſe que cet amour n'eſt point en moi une paſſion indigne d'un Prince, mais une juſtice que je dois plus à vos vertus qu'à votre beauté. Ainſi, loin de vous affliger d'une ſéparation néceſſaire pour nous mieux réünir, encouragez-moi par votre exemple. Partez donc, cher Prince, reprit BIBI, j'ai tort de m'affliger. Je ſens tout ce que vous devez faire; je ſens que l'attendriſſement où je ſuis maintenant eſt une foibleſſe que mon cœur déſavouë. Pardonnez ces marques de douleur, c'eſt une émotion dont je ne ſuis pas maitreſſe; ma raiſon la condamne intérieurement, elle en triomphera bien-tôt. Partez, on vous at-

tend. Oüi, dit TITI, je pars: nous devons être assez raisonnables pour sçavoir tout ce que nous devons penser, & tout ce que nous pourrions nous dire. Cependant j'éxige de vous une promesse avant mon départ; assurez-moi que vous ne viendrez point me voir sous quelque forme que ce puisse être. BIBI fut si frappée de cette demande, que ses larmes, suspenduës pour un moment, laisserent voir dans ses beaux yeux le nouveau trouble qui naissoit dans son ame. Pourquoi me défendez-vous, dit-elle, d'aller vous voir dans vôtre Cour, puisque j'ai bien été vous voir à l'Armée? Ne vous fâchez point, ma chere BIBI, à cet égard, non plus qu'à l'égard de tout le reste, répondit le Prince; lorsque j'étois à l'Armée je n'étois pas loin de vous, vous pouviez aisément

y venir en une demi-heure, & souvent même en moins de tems. Mais je serai maintenant éloigné de vous de plus de 70 lieuës. Vous auriez beau prendre la forme d'une aigle, il faudroit plus de trois heures, ou environ, pour faire le trajet, & vous arriveriez peut-être lorsqu'il me seroit impossible de vous voir, ou du moins lorsque je ne pourrois décemment quitter pour aller vous entretenir. Jugez combien ce trajet me donneroit d'inquiétude, & combien la pensée que vous seriez près de moi me causeroit de distraction. Non, ma chere Reine, prenons courage, faisons bien ce que nous devons. Je compte sur votre cœur, comptez sur le mien; mais épargnez-moi les inquiétudes & les distractions. Privez-moi du plaisir même que je goûterois en vous

voïant, quoique ce soit le plus doux de ma vie. La peine de vous aller trouver n'est rien, répondit BIBI, je prendrai si bien mes mesures, qu'il n'y aura point de risque. Mais, d'ailleurs ne pourriez-vous me donner un petit cabinet où je resterois toujours? J'y arriverai sans qu'on me voïe; j'y serai sans qu'on le sçache, & vous pourrez me voir quand vous serez libre de monde & d'affaire. Non, ma chere BIBI, répondit le Prince, cela se découvriroit. Et de plus, le plaisir de vous voir, l'idée que vous seriez seule enfermée, la douceur que je trouverois à être auprès de vous, la peine que j'aurois à m'en arracher; tout cela me détourneroit de mes affaires, & vous devez juger que j'en aurai beaucoup dans une Cour, où l'état du Gouvernement, & le caractére des per-

ſonnes me ſont preſque auſſi inconnus que ſi je n'y avois jamais été. Mais quoi! reprit BIBI, ſera-t-il poſſible que vous n'aïez pas quelques momens à vous? Non, dit le Roi; car enfin je dois vouloir le bonheur de cet Etat, & ſi je le veux, je ne dois perdre aucun moment, puiſqu'en différant, c'eſt prolonger le mal ou en cauſer de nouveau. Laiſſez-moi mettre toutes choſes dans l'ordre que je crois le plus propre à rendre heureux vos ſujets & les miens. Satisfaiſons aux devoirs de la vertu, & nous aurons alors du tems de reſte: contens & libres, nous en goûterons avec plus de joïe les douceurs de l'amour. Je vous emmenerois dès-à-préſent avec moi, & ne monterois ſur le Trône qu'en vous donnant la main pour vous y placer; mais un Roi ne doit

rien faire qui puisse être interprété désavantageusement. Le respect s'affoiblit toujours par le soupçon. On auroit lieu de penser que je ne suis pas affligé de la mort de mon pere, & que je suis plus joïeux de vous élever sur le Trône, que touché du désir d'en remplir les devoirs. Dois-je mener l'amour & les plaisirs dans un Palais encore rempli de deüil ? Promettez-moi donc, ma chere BIBI, de n'y point venir que je ne vous le demande, & croïez que dès que j'aurai quelques momens à moi, je viendrai les passer auprès de vous. A ces conditions, répondit-elle, je pourrai ne point aller vous détourner de vos affaires ; mais je ne vous le promets pourtant point si positivement que je ne puisse y manquer. Non, ma chere Reine, dit le Prince en l'embrassant, vous

n'y manquerez pas. Adieu, puisqu'il faut vous quitter. Adieu, lui dit-il en l'embrassant encore, & en rougissant par l'effort qu'il fit pour réprimer ses larmes qu'il sentoit prêtes à couler.

Il passa dans une autre chambre afin de se remettre un peu de l'émotion où il étoit, & descendit ensuite auprès des quatre Seigneurs qui l'attendoient. Après avoir été un moment avec eux, il se présenta à la foule des gens de toutes conditions, dont la cour étoit pleine, & qui l'accompagna jusques dans la Capitale, grossissant à chaque moment sur la route.

La joïe que les Peuples firent paroître de l'avénement de TITI à la Couronne, fut extrême. Pendant seize jours la nuit ne parut faite que pour varier le spectacle, & non pour donner le tems du

sommeil. Toutes les ruës étoient pleines de monde, & retentissoient du bruit de toutes sortes d'instrumens, dont la musique n'étoit interrompue que par des cris d'allégresse ; elles étoient toutes tenduës des plus belles Tapisseries, & le pavé étoit couvert de fleurs. On dépeupla les forêts voisines pour planter devant chaque porte un arbre en signe de réjoüissance selon la coûtume du Païs. On dressa au milieu des ruës des berceaux de feüillages, sous lesquels il y avoit des tables continuellement servies par toutes les maisons du quartier, & où tous ceux qui venoient prendre place étoient bien reçus. A chaque coin de ruë il y avoit des buffets chargés de toutes sortes de rafraîchissemens & de toutes sortes de vins, & des hommes qui ne laissoient passer personne sans

boire à la ſanté de TITI, ou pour mieux dire à la ſanté du Roi. Les Places publiques étoient ornées tout au tour de portiques de feüillages, ſous leſquels on trouvoit toutes ſortes de fruits & de liqueurs, tandis que le milieu de ces Places étoit occupé ou par des perſonnes qui danſoient, ou par des théatres ſur leſquels des Baladins de toute eſpéce, Farceurs, Danſeurs de Cordes, Marionettes, Joüeurs de Goblets, ſe ſuccedoient pour varier les divertiſſemens du Peuple. Il y eut chaque jour Opéra & Comédie, & l'entrée en fut accordée à tout le monde. Il en étoit de même des Bals & des Concerts qu'on donnoit en diverſes maiſons. Jamais les Joüeurs d'inſtrumens n'ont eu plus d'affaires. La nuit offroit un ſpectacle encore plus beau que le jour par la quantité de lampions dont

toutes les fenêtres étoient garnies, sans parler des lustres suspendus dans les berceaux, & dont les lumieres éclatoient au travers des feüillages. On avoit illuminé toutes les tours & toutes les murailles des édifices publics.

Outre ces illuminations, il y eut chaque nuit dans différens quartiers de la Ville, des feux d'artifices, où l'envie de se surpasser les uns & les autres par la hauteur & le brillant des fusées, par l'artifice des chiffres & des figures, emploïa tout ce que cet art a de plus surprenant. Les boutiques furent fermées pendant tout ce tems-là; les Artisans furent sans travailler, & ne firent jamais meilleure chere. Tous les biens parurent communs dans la joie universelle d'un avénement qui faisoit le bonheur public. Les grands Seigneurs firent des Tour-

nois, où l'on s'exerça dans diverses sortes de jeux. Les Bourgeois en firent à leurs manieres. Enfin, tout ce que l'imagination put inventer pour marquer une allégresse extraordinaire fut mis en œuvre. Un avare que la joïe & le vin avoient fait devenir honnête homme, s'avisa le treiziéme jour de ces réjoüissances, de prendre tout l'argent qu'il avoit dans un coffre fort, & de le jetter à poignée par les fenêtres. On exagere peut-être, mais on dit qu'il jetta ainsi plus de deux cens mille écus. Son exemple fut suivi de tous ceux qui avoient de l'argent chez eux, les uns, plus les autres moins. Les ginguets d'or & d'argent toutes sortes d'espéces de monnoye pleuvoient dans les ruës; ceux qui n'avoient point d'argent, monnoïé y jetterent leur vaisselle. Un Marchand

s'étant avisé d'ouvrir sa boutique, & d'inviter les passans à y venir choisir des étoffes gratis, tous les autres Marchands firent de même. Et on ne peut dire combien tout cela auroit duré si une troupe de Danseurs qui parcouroient les rues précédés de hautbois & de violons ne se fussent avisés de vouloir aller danser dans la maison du premier Ministre du feu Roi ; on leur en refusa l'entrée sous le prétexte qu'il étoit absent. Ces Danseurs en forcerent la porte, & une nombreuse populace s'étant jointe à eux, la maison fut dans un rien de tems démolie. Cette action violente servit de prétexte pour faire cesser ces fêtes qui duroient depuis seize jours, & qui auroient pû dégénerer en quelque chose de tragique pour tous ceux qui avoient été dévoüés au ministere précédent.

TITI ne ſouffrit toutes ces démonſtrations de joïe, que parce qu'il ne convenoit pas de l'interdire à un Peuple qui s'y livroit de ſi bon cœur. Il les condamnoit loin d'y prendre part. On ne remarqua en lui qu'un air de sérénité toujours égal, & qu'une affabilité extrême pour tous ceux qui approcherent de SA MAJESTE', dont l'accès fut libre à tout le monde. Un jour qu'étant près d'une fenêtre, il jettoit les yeux ſur la Ville, l'Ambaſſadeur de FORTESERRE s'approchant, lui demanda s'il n'étoit pas charmé de la joïe que ſon retour cauſoit aux Peuples. « Je ſuis bien-
» aiſe, dit-il, qu'on me revoïe
» avec plaiſir; mais je vous avoü-
» rai que cette joïe me bleſſe plus
» qu'elle ne me plaît; car ſi elle
» vient de ſe voir délivrés du Gou-
» vernement précédent, ce n'eſt

pour moi qu'une idée mortifian- « te, puisque c'étoit celui du Roi « mon pere. Et si cette joïe vient « de l'espérance d'un Gourverne- « ment plus heureux, vous m'a- « voüés, Monsieur l'Ambassa- « deur, qu'il y a plus de folie que « de raison dans l'excès auquel « ces Peuples se livrent, puis- « qu'ils ne sçavent pas encore « comment je gouvernerai. Tout « ce que je dois faire, c'est d'ap- « porter tant de soins à les rendre « heureux, que leur bonheur repon- « de à la joïe qu'ils font paroître, « & qu'ils me regrettent lors mê- « me que je leur laisserois un suc- « cesseur propre à remplir mes « meilleures intentions. Mais, « Monsieur l'Ambassadeur, pour- « suivit le Roi, il y a long-tems « qu'on a remarqué que le Peu- « ple n'est jamais content de ce « qu'il a, & qu'il n'aime que la « nouveauté ».

C'eſt par des raiſons à peu-près ſemblables que divers Corps ou Compagnies aïant fait demander au Maître des Cérémonies un jour pour venir complimenter le Roi ; ce Prince leur fit dire qu'il les verroit tous avec plaiſir, mais qu'il ne vouloit point de harangue : *Je n'ai point*, diſoit-il, *de tems à perdre, & je crains l'ennui. D'ailleurs, comment irai-je écouter des loüanges que je ne mérite pas ſans doute ; que ceux mêmes qui me les donneront ne croiront pas que je mérite ? Ce ſont les actions qui font les véritables loüanges, & non pas les fraſes agencées des Orateurs.*

La Reine TRIPALLE dans l'incertitude des événemens, voyant tant d'oppoſition à faire recevoir le frere cadet de TITI pour ſucceſſeur de GINGUET, s'étoit retirée dans une Province

maritime & voisine des Etats d'un Prince sur l'amitié duquel elle comtoit beaucoup. Cette Province étoit couverte de marais, & coupée de diverses rivieres qui en faisoient un lieu de retraite difficile à forcer, & de plus, le premier Ministre y étoit tout-puissant par les grandes Terres qu'il y possedoit, & par l'affection du Peuple qu'il y avoit toujours singulierement protegé. Ce Ministre & tous ceux qui avoient reconnu pour Roi TRIPTILLON, l'y avoient suivi avec la Reine mere, & elle y avoit transporté les trésors de GINGUET qui étoient immenses. Le jour même que TITI arriva dans sa Capitale, après avoir donné quelque tems aux félicitations du public, il se retira pour écrire à TRIPALLE la Lettre suivante.

MADAME,

Mes premiers soins à mon avénement à la Couronne, sont de prier très-instamment VOTRE MAJESTÉ *d'oublier tous les sujets de mécontentement qu'elle a cru avoir d'un fils qui n'a jamais eu que le dessein de lui plaire. Je promets à* VOTRE MAJESTÉ *de ne plus même songer au malheur que j'ai eu de n'y pas réussir. Revenez,* MADAME, *dans votre Palais, y recevoir les respects d'un fils à qui le titre de Roi ne fera jamais oublier que vous êtes la Reine sa mere. Ramenez mon frere, & qu'un promt retour à son devoir efface la précipitation avec laquelle il a pris un titre qui m'étoit du. Il trouvera dans mon amitié de quoi s'en dédommager, & outre les biens que je me sens porté à lui faire,*

VOTRE MAJESTÉ *sera la maîtresse d'augmenter son appanage. Venez,* MADAME, *remettre toutes choses en ordre, & aider par votre présence à consoler un fils de la perte qui lui fait occuper le Trône.*

C'est la coutume des Rois de ce païs-là de signer toujours *Moi le Roi.* Mais TITI signa cette Lettre, en souscrivant *Votre très-humble serviteur & fils* TITI.

Il en écrivit en même-tems une autre au premier Ministre, auquel il ordonnoit de revenir promtement, & de commander de sa part à tous ceux qui avoient suivi le parti du Prince de venir se remettre dans le devoir. Il l'exhortoit sur tout à porter la Reine à ne pas différer un retour autant souhaité, que nécessaire. Il lui en faisoit voir les conséquences, & finissoit en assurant qu'il

oublieroit toutes les fausses démarches qu'on avoit faites, pourvû qu'on les rectifiât par une promte obéïssance.

Il chargea ensuite de ces deux Lettres le Prince de FULLFOI, un des quatre Seigneurs qui lui avoient toujours été le plus affectionnés, & lui recommanda beaucoup d'ajouter de vive voix tout ce qui feroit propre à rendre ces Lettres efficaces.

Il écrivit ensuite à ABOR pour lui marquer de se tenir prêt à venir le trouver. *Dites à ma chere* BIBI, écrivoit-il dans sa Lettre, *que je suis bien fâché de ne pouvoir encore la faire venir; mais il n'y a principalement que mon cœur qui ait besoin d'elle, & ma conduite a principalement besoin de vous.* Il s'étoit proposé de n'écrire que cette Lettre; mais après l'avoir écrite, il ne put se refuser d'y en joindre

joindre une autre pour BIBI. Il craignit qu'elle ne fût fâchée s'il ne lui écrivoit pas, & se fit un plaisir de celui qu'elle auroit de recevoir de ses nouvelles.

Le Prince FULLFOI arriva à la Cour de la Reine mere, lorsque cette Reine tenoit conseil avec les Ministres & Seigneurs de son parti, & avec les principaux de la Province. Il y avoit deux heures qu'elle avoit appris la nouvelle de l'entrée de TITI dans la Capitale du Roïaume, & de la joïe que les Peuples avoient fait éclater. Le Prince se fit annoncer. Il entra, remit à la Reine & au premier Ministre les Lettres dont il étoit chargé : & comme il voulut par la seule exposition des circonstances présentes porter le Conseil de la Reine mere à faire ce que le Roi exigeoit, TRIPALLE lui dit d'aller se reposer, &

qu'elle lui feroit ſçavoir la réponſe. FULLFOI ſe retira. La Reine lut la Lettre qu'il lui avoit remiſe, & dit au premier Miniſtre de lire auſſi celle qu'il avoit reçuë. Après que l'une & l'autre eurent été luës tout bas, la Reine donna la ſienne à lire tout haut. Le premier Miniſtre fut obligé d'en faire autant; & ces Lettres aïant été ainſi communiquées au Conſeil, TRIPALLE demanda ce qu'il y avoit à faire, & exigea que chacun dît naturellement ſon ſentiment. Mais perſonne n'oſoit le dire. Les uns ne vouloient pas conſeiller de ſe conformer à ce que ſouhaitoit TITI, de peur de ſe rendre ſuſpects à TRIPALLE, & de ſe faire regarder pour gens peu attachés à ſon parti; ce qui pouvoit leur être nuiſible, ſi même cette Princeſſe revenoit jamais à la Cour de TITI: on la

connoiſſoit imperieuſe & vindicative. Les autres n'oſoient conſeiller de ne pas ſe rendre à ce que ſouhaitoit TITI, parce qu'ils craignoient les évènemens, ſentant bien que le parti du jeune Prince n'étoit pas en état de réſiſter, & ne voulant pas qu'on pût les accuſer dans la ſuite d'avoir donné des conſeils pernicieux qui les perdroient eux-mêmes ſans reſſource. La Reine preſſoit vainement de parler. Chacun lui répondoit que l'affaire étoit d'une ſi grande conſéquence, qu'il y falloit beaucoup de reflexion : mais tous lui dirent que lui étant parfaitement dévoüés, c'étoit à elle à décider, & qu'ils la ſuivroient, quelle que fût ſa réſolution. Alors TRIPALLE prenant la parole, leur fit le diſcours ſuivant.

» Perſuadée de votre zele, je »

» ne puis me plaindre de votre
» ſilence. Je ſens que dans une
» circonſtance ſi délicate il eſt
» plus prudent de ſe taire, que de
» parler ſans avoir aſſez reflechi
» ſur une réſolution dont l'alter-
» native ne nous offre que les riſ-
» ques d'une guerre civile, ou la
» néceſſité de vivre ſous la puiſ-
» ſance d'un homme qui croira
» que nous l'avons offensé. Je ne
» ſuis pas moins combattuë que
» vous ſur le parti que j'ai à pren-
» dre. Les malheurs d'une guerre
» civile m'effrayent, lors même
» que les ſuites ne m'épouvan-
» tent point. Car enfin la proſ-
» cription du Prince TITI par le
» feu Roi ſon pere & mon époux
» de glorieuſe mémoire, ſubſiſte,
» ſouſſignée de tous les Seigneurs
» de ſon Conſeil privé. TITI a
» fui, il a quitté l'Etat, & s'eſt
» ſouſtrait à la juſtice de ſon Roi

& de ſon pere : marque donc «
qu'il étoit coupable, & que la «
proſcription eſt juſte. Le Prince «
ſon frere a été reconnu pour «
Roi. Il n'y a eu que l'Ambaſſa- «
deur d'un Prince qu'on ſçait «
ennemi de ce Roïaume, & avec «
lequel TITI a eu des liaiſons «
ſuſpectes, qui a proteſté contre «
une proclamation que la juſtice «
autoriſe, & que les belles qua- «
lités de TRIPTILLON juſti- «
fient. Nous avons la juſtice «
pour nous, nous avons auſſi la «
force ; car nous avons l'argent. «
Si la plus grande partie du «
Roïaume ſe déclare pour TITI ; «
ſi même la plûpart des troupes «
prennent ſon parti, rien en cela «
ne doit nous intimider. Il n'a «
point d'argent pour païer ſes «
troupes, comment ſe les conſer- «
vera-t-il ? & comment exigera- «
t-il de ſes Peuples les ſommes «

» nécessaires, sans les indisposer
» contre lui, lorsqu'il ne doit
» songer qu'à les gagner? Est-ce
» en exigeant de l'argent de ses
» nouveaux sujets qu'il s'en atti-
» rera, ou qu'il s'en conservera
» l'affection?

» Pour nous, nous sommes maî-
» tres asûrés d'une grande Pro-
» vince, impénétrable à nos enne-
» mis, & qui peut sans cesse nous
» fournir par mer de nouvelles
» ressources. Nous pouvons de plus
» compter sur les forces d'un puis-
» sant Roi, & sur toutes sortes de
» secours de la part du Roi mon
» pere. Nous avons des gens af-
» fectionnés dans tous les en-
» droits de ce Roïaume; & enfin
» nous avons de l'argent. TITI n'en
» a point, que fait-on sans argent?
» Cependant pour ne pas exposer
» l'Etat aux malheurs d'une guer-
» re civile; j'espére que TRIPTIL-

LON aura l'ame aſſez généreuſe « pour céder la Roïauté à ſon frere, « & donner les mains à une réü- « nion que je ſouhaite, & que je « conſerverai de toutes mes forces, « ſi TITI ſe montre tel qu'il doit « être : mais il eſt juſte auſſi que « lorſqu'on lui fait les plus grands « ſacrifices, on prenne les précau- « tions néceſſaires pour n'avoir « pas lieu de s'en repentir ».

Mon ſentiment eſt donc de « conſentir à la réünion que « TITI demande, mais de con- « venir auparavant des condi- « tions auſquelles nous voulons y « conſentir ».

Si vous êtes de mon ſenti- « ment, ſur quoi je ne veux gêner « perſonne, ajouta-t-elle, en jet- « tant les yeux ſur tous ceux qui « étoient préſens, il n'y a qu'à « dreſſer les propoſitions que nous « avons à faire ».

On applaudit d'une voix unanime au discours de TRIPALLE. On travailla sur le champ à dresser les propositions qui devoient être envoïées à TITI, ou, pour mieux dire, les conventions qu'on exigeoit de ce Prince.

Elles contenoient en substance, qu'*Outre l'appanage dû au frere unique du Roi, on accorderoit à* TRIPTILLON *quinze mille cinq cens ginguets d'or par chaque mois, pour l'entretien de quatre Régimens, & de deux Compagnies de Gardes tant à pied qu'à cheval. Que cesdits Régimens dépendroient tellement de* TRIPTILLON, *que non-seulement tous les emplois seroient à sa disposition, mais que le lieu même de leur garnison & de leur service dépendroient de lui. Que si la Reine mere ne vouloit plus retourner à la Cour,* SA MAJESTE' *pourroit rester dans le*

Château Roïal de la Province où elle se trouvoit actuellement, & que TRIPTILLON *pourroit demeurer avec elle, s'il préféroit cette retraitte à quelqu'autre demeure que ce fût. Que tous les Seigneurs & autres sans exception, qui auroient suivi le parti de* TRIPTILLON, *seroient conservés dans les charges, rangs, titres & dignités qu'ils avoient sous le regne du feu Roi; & que pour garantie de l'exécution des promesses de* TITI, *il consentiroit que les trésors laissés par le feu Roi demeureroient en dépôt entre les mains de la Reine mere; auquel cas on consentoit de lui renvoïer l'épée, le sceptre, la couronne & autres ornemens roïaux.*

TRIPTILLE signa ces propositions, qui furent aussi signées par tous ceux de son Conseil, excepté par le prémier Ministre &

deux Secretaires d'Etat, qu'on crut, qui ne devoient pas les signer, sous prétexte que TRIPTILLON n'étoit pas présent, mais en effet pour donner d'autant moins d'autorité à cet acte, si jamais il prenoit envie à ce Prince de n'y avoir aucun égard, & de vouloir maintenir sa proclamation. Rafinement inutile, puisque ces propositions étoient plutôt une nouvelle insulte, qu'un moien d'accommodement.

La Reine mere écrivit à l'heure même cette réponse à la Lettre de TITI[illegible]

[illegible]

Je suis bien aise, Monsieur mon fils, *de voir les dispositions où vous êtes à mon égard. Je ne puis me résoudre à retourner dans des lieux où tout me renouvelle ici la douleur d'une perte irréparable. Si vous avez un sincere desir de paix*

fier toutes choses, souscrivez aux propositions ci jointes. Il ne tiendra pas à moi, Monsieur mon fils, *que vous ne me trouviez la meilleure mere du monde.*

MOI *la Reine mere.*

Après avoir fait fermer cette Lettre, elle passa dans son appartement, où elle ne doutoit pas qu'elle ne trouvât le Prince FULLFOI, qui y étoit en effet. Elle le fit entrer dans son cabinet, lui donna la Lettre, & commença à l'entretenir des sujets de plaintes qu'elle avoit contre TITI. FULLFOI tâchoit de les détruire par de meilleurs raisonnemens que ceux sur lesquels ces plaintes étoient fondées. Mais que servent les bons raisonnemens auprès de ceux qui n'écoutent que leur passion? Enfin le Prince

FULLFOI aïant osé conclure de toutes les réponses qu'il avoit faites aux accusations de la Reine, que toute la conduite de TRI à l'égard du feu Roi son pere & de la Reine sa mere avoit toujours été si respectueuse, qu'on ne pouvoit sans injustice l'accuser d'avoir voulu leur déplaire. Je suis donc injuste moi, dit TRIBALLE d'un air colere. Vous pouvez l'être sans le croire, MADAME, & sans avoir envie de l'être, répondit FULLFOI. Allez, Mònsieur le Député, reprit la Reine d'un ton de mépris ; si vous n'aviez que cela à me dire, ce n'étoit pas la peine de faire le raisonneur. Elle ouvrit alors elle-même la porte de son cabinet, & le congedia.

Le Prince FULLFOI en sortant de chez la Reine, fut chez le premier Ministre, qui lui dit qu'il

ne pouvoit encore faire de réponse à la Lettre de TITI, parce qu'il falloit auparavant qu'il entretînt en particulier la Reine mere, & chacun des principaux de ceux qui s'étoient dévoüez au parti de TRIPTILLON; qu'il le feroit incessamment, & qu'il ne manqueroit pas de rendre compte de tout à TITI.

J'ai toujours honoré les vertus « de ce grand Prince, poursuivit- « il, & si j'ai prêté mon ministere « à quelque chose qui ait pu lui « déplaire, ce n'a jamais été que « par la nécessité où j'étois de sui- « vre les volontés de GINGUET « & de TRIPALLE. Faites-le « souvenir, ajouta-t-il, que pour « le faire joüir de son appanage, « je me suis exposé à déplaire au « Roi & à la Reine, qui vou- « loient s'en conserver les reve- « nus, & assurez-le que s'il veut «

» me donner des Lettres qui me
» mettent à couvert de toute re-
» cherche, m'accorder trois mille
» ginguets de pension pour vivre
» tranquillement dans mes Ter-
» res, je l'informerai d'une infi-
» nité de choses qu'il ne peut sça-
» voir que par moi : Que je fein-
» drai même d'être ferme dans le
» parti de TRIPTILLON, pour
» en sçavoir tous les desseins, en
» instruire TITI, & les faire é-
» choüer : Que je ferai, quand il
» le voudra, révolter contre la
» Reine mere, cette Province où
» elle se croit si fort en sûreté :
» Que je sçaurai me saisir de ses
» tresors, & les remettre entre les
» mains de TITI, & que je ne
» veux aucune grace qu'après
» tous ces importans services. Le
Prince FULLFOI lui fit répéter toutes ces propositions, & les écrivit devant lui, afin d'être plus

sûr de les rapporter sans aucune altération. Il repartit sur le champ pour se rendre auprès de TITI, qu'il crut que les propositions du Ministre consoleroient des mauvaises dispositions de la Reine.

TRIPALLE sentoit bien que la réponse & les propositions qu'elle faisoit à TITI ne feroient pas paroître à ce Prince qu'elle eût grande disposition à la réunion qu'il souhaitoit ; elle sentoit même qu'il y avoit de quoi l'irriter : mais elle croyoit qu'il étoit d'un naturel si bon & si désintéressé, ce qu'elle regardoit comme sotise, qu'elle s'imagina que ce Prince pour éviter une guerre civile, feroit tout ce qu'on exigeroit de lui, & céderoit de tout son cœur les trésors qu'avoit laissé le feu Roi. Elle ne se trompoit pas. S'il

n'y avoit eu que cela à céder, TITI l'auroit cédé de tout son cœur.

FULLFOI de retour, commença par donner à TITI le paquet que lui avoit remis la Reine mere. Ce Prince, avant de l'ouvrir, augura mal de la réponse qu'il contenoit. On avoit mis simplement pour suscription : *Au Prince* TITI *mon fils*. Il fut très-affligé de la réponse de la Reine, & des propositions ausquelles elle avoit souscrit. Vous a-t-on fait part des réponses, demanda-t-il au Prince FULLFOI ? Non, SIRE, répondit le Prince. Lisez, reprit le Roi, & plaignez un fils qui ne peut se concilier l'affection de sa mere. Le Prince FULLFOI vit avec indignation la réponse & les propositions qu'on osoit faire à son Maître, & tirant le papier où il

avoit écrit celles dont le premier Ministre l'avoit chargé, il en fit la lecture, que TITI écouta avec autant de mépris que d'indignation. FULLFOI surpris de ce que le Roi ne paroissoit pas vouloir profiter des offres du premier Ministre, ne put s'empêpêcher de dire à SA MAJESTE', que quoique les propositions de cet homme fissent parfaitement connoître la bassesse & la perfidie de son cœur, quelques personnes croiroient qu'on pourroit en profiter; puisqu'en les acceptant, le Roi s'assureroit bien-tôt de tous les trésors qu'on lui avoit enlevés, & verroit, sans aucune guerre civile, le parti de TRIPTILLON entierement détruit. *Il me semble, mon cher* FULLFOI, répondit TITI, *que d'emploïer des traîtres, c'est se rendre au moins complice de leurs trahisons, &*

j'avouë que j'en ai tant d'horreur ; que je ne pourrai jamais me résoudre à me servir, ni de trahison, ni de traître. Parlons de bonne foi, poursuivit ce généreux Prince, *quelle différence y a-t-il entre celui qui fait une mauvaise action, & celui qui la fait faire ? Aucune, si ce n'est que celui qui la fait a souvent plus de courage & d'adresse. Regnons*, ajouta le Roi, *mais ne regnons que par les voïes de la justice & de l'honneur, toujours inséparables*. Ceci donna lieu à une petite conversation, où ils examinerent la regle de conduite qui veut que de deux moïens pour parvenir à un but, on se serve toujours du moïen le plus sûr & le plus prompt. TITI convint de la vérité de cette regle, mais observa fort bien qu'elle n'étoit applicable qu'entre des moïens également justes, &

qu'elle cessoit de l'être dès que le moïen le plus prompt & le plus sûr n'étoit pas juste. Ils éxaminerent la différence qu'il y avoit entre la trahison & la ruse; & TITI fit voir, que quoique cette derniere fût quelquefois permise, elle ne l'étoit jamais qu'avec ceux qui vouloient l'emploïer contre nous. Ce Prince qui sçavoit fort bien l'Histoire, remarqua qu'on n'y lisoit point une trahison sans sentir une indignation, qui s'étendoit jusques sur ceux qui en profitoient, lors même qu'ils ne l'avoient point tramée, à moins qu'ils ne fissent punir les traîtres, ce qui faisoit alors un grand plaisir.

FULLFOI ne quitta son Roi, après cet entretien, qu'avec une augmentation d'attachement & de respect pour la personne de SA MAJESTÉ. Il n'y avoit pas

deux heures qu'il se reposoit dans son appartement, lorsque deux Secretaires d'Etat & six Seigneurs, de ceux qui avoient suivi le parti de TRIPTILLON, vinrent le trouver pour le prier d'informer le Roi qu'ils venoient se rendre à ses ordres, & supplier SA MAJESTE' de vouloir bien les recevoir en grace. FULLFOI fit sur le champ ce qu'ils souhaitoient. Ils l'avoient suivi jusques dans l'anti-chambre du Roi, qui ordonna d'abord qu'on les fît entrer. Ils se jetterent aux genoux de TITI, qui les faisant relever, sans leur donner le tems de parler, leur dit : *Il n'y a personne*, MESSIEURS, *qui ne puisse faire des fautes, mais je sçai qu'il n'y a point de fautes qu'on ne doive pardonner, à proportion que ceux qui les ont commises travaillent à les réparer. Il ne tien-*

dra donc qu'à vous de me faire perdre jusqu'au souvenir de votre imprudence ; & je ne vous entretiendrai même, dans le tems présent, de ce qui s'est passé, que pour être instruit de ce que je dois sçavoir, & non pour vous en faire des reproches. Ces Seigneurs furent si pénétrés de la bonté de Titi, que quelques-uns ne pûrent retenir leurs larmes. Ils se jetterent de nouveau à ses genoux, pour marquer leur reconnoissance ; mais il les obligea aussi-tôt de se relever, & demanda des nouvelles de la maniere dont on vivoit dans la Province qu'ils venoient de quitter ; si l'air y étoit bon ; si on y faisoit grand'chere ; si les vins n'y étoient pas abondans, quoiqu'il n'y eût point de vignes ; enfin, il leur parla de tout ce qui pouvoit écarter les idées d'offense

& de pardon ; & les congédia ; en leur disant d'aller se reposer, & de ne point offrir ensuite de visages inquiets à la joie que leurs parens & leurs amis auroient de les embrasser.

Il écrivit après cela une Lettre à la Reine mere, qui commençoit ainsi :

MADAME,

C'est avec une extrême douleur que je vois par la Lettre, & les propositions que vous m'avez envoiées, que je dois déséspérer d'obtenir les bonnes graces de VOTRE MAJESTE'. *J'ose dire que mon attachement & mon respect pour elle méritoient un autre retour. Je ne me départirai jamais de ces sentimens,* MADAME. *Ainsi pour ce qui regarde la personne de*

VOTRE MAJESTE', *je n'ai point de convention à faire, je n'ai qu'à sçavoir sa volonté & la suivre. Mais pour ce qui regarde tout autre, & sur tout ceux qui ont souscrit les propositions que vous m'avez envoïées,* VOTRE MAJESTE' *me permettra de lui dire, que je ne pense pas assez mal du Titre que je porte, pour vouloir capituler avec ceux qui n'ont que le droit de m'obéir. Ma regle sera de ne jamais pardonner les fautes sur lesquelles on aura eu le tems de réflechir, & qu'on auroit pû réparer. C'est assez, puisqu'on ne devroit peut-être pas même pardonner celles qui ont été faites sans réfléxion. Je le répéte, pour ce qui regarde* VOTRE MAJESTE', MADAME, *je n'ai qu'à souscrire à ce qu'elle souhaite; mais je vous supplie de conseiller à mon frere, & à tous ceux qui sont auprès de*

lui, un parti de séditieux, de venir avant seize jours se remettre dans leur devoir, ou de se bannir pour jamais du Roïaume; autrement je les ferai servir d'exemple aux mauvais sujets. Je n'en excepte que mon frere, en faveur de son âge, & dans l'espérance que si on ne lui apprend pas maintenant ce qu'il doit faire, plus de connoissance de ses devoirs & de ses véritables intérêts le remettra dans le bon chemin.

TITI s'étendoit ensuite sur l'impossibilité de faire réussir le parti de TRIPTILLON, & sur le peu de confiance que la Reine devoit avoir en ceux-mêmes, qui lui paroissoient le plus attachés; sur quoi il lui envoïoit une copie des propositions que le premier Ministre avoit faites. Dans la crainte qu'elle ne communiquât pas

pas cette Lettre à ceux qui avoient intérêt d'en être instruits, il la fit voir aux deux Secretaires d'Etat, & aux six Seigneurs qui avoient quitté le parti de TRIPTILLON, & le Prince FULLFOI leur en donna quelques copies, qu'ils firent remettre à ceux de leurs amis qui étoient restés auprès de TRIPALÈE, par le même Officier qui lui porta celle de TITI.

La Reine mere fut extrêmement surprise à la lecture de cette Lettre. Elle croïoit que TITI n'étoit bon que de cette bonté de températmment qui marque plus de foiblesse que de vertu. Elle ne connoissoit que celle-là, ou cette bonté perfide que la politique met en usage pour séduire ceux dont elle a besoin. Elle ne connoissoit pas la vraie bonté que la raison inspire & dirige

comme les autres vertus, & dont le terme est une justice d'autant plus sévére, que cette bonté a été plus grande. La Reine mere s'imagina que TITI ne lui auroit jamais écrit avec tant de résolution, si quelqu'un ne l'eût porté à le faire. Elle se promit bien de le découvrir, & de punir tôt ou tard cruellemment qui que ce pût être; mais ce qui l'agitoit cruellement elle-même, c'étoit la trahison du premier Ministre dont elle ne pouvoit se vanger sans se perdre, à cause du pouvoir qu'il avoit dans la Province, où l'on peut dire qu'elle & TRIPTILLON étoient sous sa protection. Tel est le sort des Grands qui prennent des partis injustes, & sur tout de ceux qui se révoltent contre l'autorité suprême: obligés de ménager tout le monde, ils deviennent les esclaves de

tous ceux dont ils ont besoin. La Reine mere, agitée, incertaine, résoluë seulement à ne pas prendre le seul parti qu'elle auroit dû suivre, si elle eût écouté la raison, rouloit dans sa tête mille idées dont aucune ne pouvoit la fixer. Elle eut cependant assez de prudence pour ne laisser voir à personne l'agitation où elle étoit. Elle attendit qu'elle fût assez calme pour marquer du moins extérieurement une tranquillité dont son ame ne joüissoit pas; & quand elle se crut en état de feindre, elle envoïa chercher le premier Ministre, & lui donna à lire la lettre de TITI. Il n'étoit pas moins habile à feindre que TRIPALLE; il ne se déconcerta point quand il lut ce qui le regardoit, & dit en souriant : *Ils sont plus habiles que je ne croïais, ils n'ont*

pas donné dans le paneau que je leur avoit tendu. Il fit un détail politique pour prouver à la Reine qu'il n'avoit fait les propositions dont on envoïoit copie à SA MAJESTE', que pour entrer dans les desseins de TITI, & sous prétexte de le servir, & après l'avoir servi en effet dans quelque chose de peu d'importance, le faire échoüer dans une occasion qui causeroit la perte de ce Prince, & assureroit pour jamais la Couronne à TRIPTILLON. Mais d'où vient, dit la Reine, que vous ne m'avez pas parlé de ce dessein ? C'est qu'il étoit inutile d'en entretenir VOTRE MAJESTE', avant que de sçavoir comment ils s'y prêteroient, répondit le Ministre. Quoiqu'il eût fait cette réponse sans hésiter, la Reine ne laissa pas que de remarquer dans un mouvement

presqu'imperceptible, que sa question l'avoit surpris; mais le besoin qu'elle avoit de cet homme, fit qu'elle feignit de le croire. Un plus grand éclaircissement n'eût servi qu'à tout broüiller, & d'ailleurs sa perfidie révélée par TITI devoit rendre ce Ministre ennemi mortel de ce Prince, & l'attacher d'autant plus aux intérêts de TRIPTILLON. C'est en effet ce qu'il fit comme un désespéré qui vouloit tout perdre, s'il ne se sauvoit pas lui-même. Dans leur conversation qui fut assez longue, il demanda à la Reine ce qu'elle étoit enfin résoluë de faire: De maintenir TRIPTILLON, dit-elle, quelque chose qu'il en coûte. Renvoïez donc, reprit le Ministre, celui qui vous a apporté la Lettre de TITI, avec ordre de dire à son Maître que dans quelque tems

VOTRE MAJESTE lui fera remettre une réponſe par écrit, & j'en fournirai les matériaux. Permettez-moi, MADAME, continua-t-il, d'aller les chercher dans toutes les Villes de la Province, & VOTRE MAJESTE' verra ſi je lui ſuis véritablement un ſerviteur zélé & fidéle. Il expliqua ſon deſſein à la Reine qui l'approuva. Ils ſe quitterent en apparance bien réünis, parce qu'il étoit en effet de leur intérêt de l'être par la néceſſité des circonſtances.

L'Officier, après avoir fait rendre les autres Lettres dont il avoit été chargé, repartit ſelon l'ordre de la Reine, & vint dire à TITE la réponſe verbale qu'on lui avoit faite. Ce Prince en fût extrêmement fâché, jugeant par-là que la Reine ſa mere étoit réſoluë de ſe porter aux extrémités violentes.

Cependant ABOR étoit arrivé à la Cour, où il s'étoit rendu ainsi que le Roi l'avoit souhaité. L'EVEILLE' avoit été le chercher dans un carosse du Roi, ce qui ne causa pas peu de surprise aux Courtisans. Ils voïoient un homme avec un visage bazané, des mains de laboureur, un habit grossier, pas même de manchettes, & pour qui cependant le Roi marquoit une considération infinie. Qu'est-ce que c'est que cet homme-là, s'étoient-ils demandé les uns aux autres? Est-il Gentilhomme? De quel Maison est-il? On ne connoît ni sa mine ni son nom. Les plus curieux avoient été questionner L'EVEILLE', qui se plaisoit à les laisser dans l'inquiétude. Cependant comme la faveur du Prince est le plus beau titre qu'on puisse avoir à la Cour, ABOR y

avoit reçu dès ſon arrivée non-ſeulement des politeſſes, mais des reſpects. Les attentions du Roi avoient donné l'exemple ; il l'avoit logé dans un des plus grands & des plus beaux appartemens du Palais, & le voïoit ſouvent en particulier. Le Roi lui-même prenoit plaiſir à l'inquiétude des Courtiſans ſur le ſujet d'ABOR. Cependant quoiqu'on eût défendu aux gens de l'équipage qui avoit été le chercher, de dire où ils avoient été ; deux Seigneurs trouverent le moïen de les faire parler, & envoïerent enſuite pour ſatisfaire toute leur curioſité juſques à la petite maiſon d'ABOR. Ceux qu'ils y envoïerent étoient des gens adroits, qui s'y préſenterent ſous prétexte d'avoir à entretenir ABOR de quelque affaire. La femme d'ABOR les reçut très-poliment dans une

chambre, où BIBI ne parut pas. S'ils l'avoient vûë, sa beauté leur auroit fait sans doute deviner tout le mistere. Mais malgré les questions qu'ils firent avec beaucoup d'adresse, ils ne purent sçavoir que ce qu'ils sçavoient déja, ou ce qui leur avoit été aisé de deviner. TITI fut instruit de ce voïage, & exila pour un an les deux Seigneurs & leurs espions à cent lieuës de la Cour. C'est ainsi qu'ils furent païés de leur curiosité. Il vouloit bien pousser la bonté à l'égard des Courtisans jusques à se familiariser avec eux; mais il ne vouloit pas qu'ils se familiarisassent avec lui jusques à lui manquer de respect, il croyoit avec raison que c'étoit en manquer, que de s'intriguer pour pénétrer dans les secrets de son Maître.

Cet acte de sévérité qu'il fit dans le premier mois de son avé-

nement à la Couronne, fit faire aux Courtisans de grandes réflexions sur la circonspection avec laquelle il falloit se conduire à l'égard d'un Prince certainement bon, pour ceux qui se tenoient dans le devoir; mais sévere envers ceux qui osoient s'en écarter. Cela mit à la Cour un esprit d'ordre qui fit que chacun ne se mêla que de ses propres affaires. Cette séverité prévint mille mauvais manéges, & fit craindre de faire des fautes plus considérables que celles d'avoir trop de curiosité. Cependant ABOR ne resta inconnu à la Cour que peu de tems. Le Roi apprit aux principaux Seigneurs, qu'ABOR étoit un homme chez qui il avoit logé lorsqu'il avoit fait travailler à la construction du fort TITI; qu'il l'avoit trouvé cultivant ses terres de ses propres mains; mais

possédant en soi un trésor inestimable, un sens droit, & une probité si rare, qu'il étoit résolu de le consulter sur toutes les affaires, & de lui donner toutes les marques de distinction dues au vrai mérite, quand même il n'en auroit pas une autre raison qu'on sçauroit quelque jour. Ces dernieres paroles qui causerent aux Courtisans une nouvelle curiosité, servirent aussi à redoubler leurs attentions à l'égard d'ABOR. Cependant TITI eut beaucoup de peine à le faire rester à la Cour, & surtout dans le magnifique appartement où on l'avoit logé. *Il est trop grand pour moi*, disoit-il à TITI en souriant, *je crains de m'y perdre. Et moi*, lui répondit TITI, *je crains de me predre ici sans vous. Vous m'aimez, mon cher* ABOR, poursuivit le Roi, BIBI *va être le*

lien de notre union & de notre amitié. L'expérience que vous avez du monde vous apprend qu'il n'est qu'injustice & perfidie. Votre vertu m'assure de la droiture de vos conseils. Voulez-vous m'en priver dans un tems où j'en ai un si grand besoin pour moi-même, & pour le bonheur de mes sujets. Ne me privez pas du seul bien que les plus grands Princes aïent à souhaiter. Ne m'ôtez pas un ami de confiance, un conseiller de vertu. « Vous n'avez pas » besoin qu'on vous la conseille, » lui répondit ABOR ; VOTRE » MAJESTÉ y est naturelle- » ment portée, & vos réflexions » vous y ont confirmé ; c'est vous, » SIRE, qui l'enseignerez par » les exemples que vous en don- » nerez toujours, & que votre » rang vous oblige à donner plus » exactement que les autres hom- » mes. Pour des amis de confian-

ce, SIRE, aucun Roi n'en a « jamais eu autant que VOTRE « MAJESTE' peut en avoir. El- « le connoît l'attachement, le zé- « le, & la fidélité de L'EVEIL- « LE'. Son pere est un homme « plein d'honneur, & qui vous est « parfaitement dévoüé. Vous a- « vez de plus quatre Seigneurs qui « vous ont été attachés lors mê- « me que c'étoit faire sa cour, que « de ne vous pas rendre ce qui « vous étoit dû. Leur rang, leur « naissance les met à portée d'ê- « tre honorés de l'amitié de VO- « TRE MAJESTE'. Leur ver- « tu, leur connoissance de la « Cour, leur capacité pour les af- « faires, & leur attachement qui « n'est pas douteux pour vous les « en rend dignes. Pour moi, SI- « RE, à quoi suis-je propre ici? « Sans connoissance des affaires, « & moins encore des manéges de «

» la Cour, je ne suis propre à
» rien, & si je me mêlois de quel-
» que chose, plus j'aurois de cet-
» te vraïe droiture que VOTRE
» MAJESTÉ me suppose, plus
» il seroit aisé de me tromper.
» Que VOTRE MAJESTÉ
» me loge dans un petit pavillon
» au coin de son jardin, c'est
» tout ce qu'il me faut, & tout
» ce que je lui demande. Je con-
» viens, reprit TITI, de l'at-
» tachement de l'EVEILLÉ, &
» de toutes ses bonnes qualités;
» mais il est dans l'âge des pas-
» sions, sa vertu est-elle fondée
» sur des principes assez réfléchis
» pour que je compte qu'il ne s'en
» écartera jamais, & sa vivacité
» ne l'emportera-t-elle pas même
» à juger trop précipitamment des
» choses, & à me les représenter
» peut-être sous une face plus sé-
» duisante que vraïe? Je sçai qu'il

auroit assez de courage pour « m'avertir des fautes dont je ne « m'appercevrois pas ; mais je sçai « que j'en pourrois faire qu'il ne « regarderoit point comme fau- « tes, & d'autres même ausquel- « les son amitié pour moi feroit « qu'il se prêteroit de tout son « cœur. A l'égard de son pere, c'est « un homme de bien sans doute ; il « m'aime, j'en suis sûr. Il m'a « fourni des sommes considéra- « bles, lorsque je n'étois que « Prince, & qu'il étoit incertain « si je pourrois les lui rendre. « Le lendemain même du jour « que je revins dans cette Ville, « il m'apporta cent mille gin- « guets d'or, & m'en a fait en- « core remettre autant deux jours « après. Ce qui me surprend, « c'est que je ne sçai pas où il « peut trouver cet argent ; & ce « que j'admire, c'est qu'avec des «

» sommes si prodigieuses, il ne
» vive que comme un simple par-
» ticulier. C'est donc un homme
» que je dois aimer & estimer; je
» le fais aussi, & lui en donnerai
» des marques: mais je n'ai point
» été en situation de le voir assés
» pour former cette sorte de liai-
» son qui autorise de dire, ce
» qu'autrement on n'ose dire, ou
» ce qu'on n'écouteroit peut-être
» même qu'avec peine. Il ne
» tiendra pourtant point à moi
» que cette liaison ne se forme,
» poursuivit TITI. A l'égard
» des quatre Seigneurs dont vous
» parlez, ajouta-t-il, ils ont
» tant d'esprit & de probité, que
» c'est précisément ce qui les a
» fait exclure des affaires sous le
» ministere précédent; pour moi
» qui ne craindrai que d'em-
» ploïer des gens qui n'aïent pas
» assez de l'un & de l'autre,

je suis bien résolu de leur commettre les affaires les plus importantes, & de leur marquer par ma confiance, la reconnoissance que je dois à l'affection qu'ils ont pour moi. Cependant il faut que je les connoisse plus à-fonds pour être sûr que leur vertu ne sera pas assez complaisante pour ne se point relâcher quelquefois en ma faveur. Toujours élevés à la Cour, est-il possible que dans leur morale d'honnête-homme, il n'entre point quelqu'alliage de la politique du Courtisan? Je trouve tout en vous, mon cher ABOR; ma confiance en vous n'a rien qui l'inquiéte. Vous n'avez point de connoissance des affaires, il est vrai; mais est-ce une grande peine que de se mettre au fait des choses qu'on veut examiner? & avec

» la justesse d'esprit que vous
» avez, n'en démêlerez-vous pas
» bien-tôt le principal d'avec
» l'accessoire inutile ; ou les ac-
» cessoires si considérables, qu'ils
» deviennent plus importans que
» le principal ? Je connois votre
» pénétration & votre exactitu-
» ne ; je suis sûr que vous verrez
» plus loin qu'un autre. J'avoue
» qu'il sera aisé de vous tromper.
» Votre droiture & votre sincé-
» rité vous fera peut-être avoir
» trop de confiance dans les pa-
» roles de ceux dont l'hypocrisie
» voilera l'artifice ; mais malheur
» à celui qui vous trompera. Je
» vous assure que la fourberie
» sera punie si sévérement, que
» je ferai par force connoître aux
» hommes que leur véritable inté-
» rêt est d'être vrais & simples.
» Peut-être qu'en punissant ceux
» qui veulent paroître ce qu'ils ne

ſont pas, j'accoutumerai les « hommes à être ce qu'ils veu- « lent paroître. Enfin, ajouta « TITI, puiſque vous avez con- « ſenti que BIBI devînt ma che- « re Reine, voulez-vous vous « priver d'être avec elle & avec « moi ? Et ne devez-vous pas être « à la Cour dans la premiere con- « ſidération » ? ABOR voulut alors perſuader le Roi qu'il ne devoit plus ſonger à BIBI. Il avoit médité les raiſons les plus fortes pour diſſuader ce Prince de l'épouſer ; mais à peine eut-il commencé à parler, que TITI lui ferma la bouche, & fit paroître une ſorte d'emportement qui ne laiſſa à ABOR d'autre parti à prendre, que de faire ce que le Roi éxigeoit.

C'eſt ainſi qu'ABOR garda ſon appartement dans le Palais, & qu'il s'y établit.

Malgré les diſſipations que

cauſe un avénement à la Couronne, le Prince qui regardoit comme des momens perdus tous ceux qu'il ne donnoit pas au bonheur de ſes peuples, qu'il ſçavoit bien n'avoir pas été heureux ſous le dernier Regne, aſſembla tous ceux qui y avoient eu le plus de part aux affaires, & les chargea chacun ſelon le département où il avoit été emploïé, de lui donner des mémoires ſur ce qui ſe faiſoit, & ſur ce qu'il y avoit à faire pour le mieux.

Ce n'eſt pas que TITI voulût ſe conduire par les avis qu'on lui donneroit; il avoit ſon plan, il vouloit ſeulement le perfectionner encore avant que de le mettre en exécution, & il croïoit que ces mémoires pourroient y contribuer. D'ailleurs il étoit perſuadé que ceux qui n'ont appris les affaires que par les emplois qu'ils ont eus, ne ſont pas tou-

jours les gens les plus propres à en bien juger, parce qu'ils ont des préjugés d'usage qu'ils prennent pour des regles néceſſaires, quoiqu'elles n'aïent ſouvent qu'un fondement abuſif; mais il croïoit auſſi que les gens du métier pouvoient apprendre aux autres pluſieurs choſes que la ſpéculation ne découvriroit jamais, ou du moins, à quoi elle ne parviendroit que très-difficilement. C'eſt pourquoi il vouloit toujours premierement juger des choſes d'une maniere ſpéculative, & vérifier, étendre ou rectifier enſuite les raiſonnemens par l'expérience. Il donna quatre mois pour dreſſer les mémoires, & juſques à ce tems-là il ne fit aucun changement dans l'adminiſtration des affaires.

FORTESERRE aïant appris le retour de TITI, & la manie-

re dont il avoit été reçu dans sa Capitale, en eut tant de joïe, qu'il fit un présent magnifique, & donna deux milles écus de pension au courier qui lui en apporta la nouvelle. Ce Prince ordonna qu'on fît à ce sujet des réjoüissances publiques ; elles durerent huit jours.

La Princesse de BLANCHEBRUNE charmée de l'espérance de revoir TITI, & de le voir sur le Trône, fut avec tous les Seigneurs de sa Nation qui avoient été proscrits par GINGUET, remercier FORTESERRE de l'azile qu'il leur avoit accordé, des bienfaits & des graces dont il les avoit comblés, & demander la permission de se rendre incessamment auprès de leur Roi. FORTESERRE la leur accorda d'une maniere, qui jointe aux bontés qu'il avoit toujours eu pour eux, partagea leur

cœur entre la douleur de le quitter, & la joïe de retourner dans leur Païs. La Princesse de BLANCHEBRUNE comptoit partir le lendemain au lever de l'aurore; tous les Seigneurs de sa nation devoient l'accompagner; mais un entretien particulier de cette Princesse avec FORTESERRE, fit differer ce départ. Ce généreux Prince avoit conçû tant d'amitié pour TITI, qu'il avoit résolu de lui donner en mariage sa fille unique, afin que TITI fût son successeur à la Couronne, & qu'il se vît, par l'union de leurs Etats, le plus puissant Roi du monde; c'est de quoi il entretint BLANCHEBRUNE, la priant de se charger d'en parler à TITI. Je le ferai, lui dit franchement la Princesse; mais ce ne sera, SIRE, que pour augmenter, s'il est possible, l'ami-

tié de TITI pour VOTRE MAJESTÉ, & non par l'espérance de voir réüssir ce mariage, quoique ce soit le plus grand auquel TITI même puisse prétendre. Il aime, je connois la délicatesse & la noblesse de ses sentimens; il se fera un plaisir de mettre sur le Trône celle qu'il aime. Eh qui, reprit avec émotion FORTESERRE? Est-ce vous, MADAME? peut-on le sçavoir? Ce n'est pas moi, je vous assure, répondit BLANCHEBRUNE, & je supplie VOTRE MAJESTÉ de ne pas éxiger que je dise un secret qu'il ne m'appartient pas de révéler. Mais quel mariage peut lui être plus avantageux que celui de ma Fille, ajouta le Roi? Aucun, répondit la Princesse; je suis sûre que, si lorsqu'il n'aimoit point, il eût connu la Princesse GRACILIE,

CILIE, c'eſt elle qu'il auroit aimée, indépendamment même de votre Couronne. Mais ſon cœur eſt pris, je connois ſa candeur & ſa vertu. Il ne fera point, par ſon inconſtance le malheur d'une perſonne dont il eſt aimé. Et pour continuer de parler franchement, en vérité, SIRE, pourſuivit BLANCHEBRUNE, je crois que le plaiſir d'aimer celle qu'il aime, peut contrebalancer tous les avantages qu'il trouveroit avec la premiere Princeſſe du monde. Puiſque cela eſt, dit FORTESERRE, je vous prie, MADAME, de différer de quatre jours votre départ; je vous accompagnerai avec ma fille, & je partagerai avec vous la joïe de voir ſur le Trône un Prince que j'aimerai toujours comme mon fils, quoiqu'il ne puiſſe l'être. C'eſt ce qui fit différer le

voyage de la Princesse, & de tous ceux qui devoient la suivre. Elle envoïa un Courier pour informer TITI du dessein de FORTESERRE. Et en effet, à peine le premier mois du Regne de TITI étoit écoulé, qu'on apprit que FORTESERRE venoit d'arriver sur les Frontieres, où on avoit envoïé les ordres nécessaires pour lui faire rendre les plus grands respects, & où les premiers Seigneurs du Roïaume se trouverent pour le recevoir. TITI alla lui-même à une demi journée au-devant de FORTESERRE, & il étoit non-seulement suivi de tous les grands Officiers de la Couronne, & de tous ceux de sa Maison, des Seigneurs de la Cour, & de toute la Noblesse de la Province à cheval, mais les Dames suivirent aussi en carosse pour faire honneur à la Prin-

cesse GRACILIE. Le Roi son pere avoit fait tout le voïage en carosse avec les deux Princesses; pour ce jour-là, il voulut être à cheval, soupçonnant que TITI pourroit bien venir au-devant de lui. Dès que les deux Rois s'apperçurent, ils piquerent des deux pour se rencontrer plus vîte, & à quelques pas de FORTESERRE, TITI se jetta légérement à terre pour aller l'embrasser. FORTESERRE en fit autant; mais TITI fut plus agile & le prévint. Les deux Rois s'embrasserent avec une tendresse & une joïe peu commune. Les deux Princesses qui étoient descenduës de carosse, furent de même embrassées par TITI, qui y remonta avec elles, après que FORTESERRE y eut repris sa place.

Ils n'avoient pas fait une de-

mi-lieuë qu'on détourna dans une grande prairie au milieu de laquelle parut un brillant édifice précédé de deux longues aîles qui en étoient un peu séparées, & paralelles à deux autres qui étoient derriere. Cet édifice étoit un quarré large de deux cens cinquante-six pieds, sur deux cens quatre-vingt huit de longueur ou de profondeur. La hauteur étoit de soixante & huit pieds. Il ne recevoit de jour que par quatre ouvertures ménagées auprès des quatre angles de la corniche du plafond. Il avoit un portique soutenu par vingt colonnes, où l'on reconnoissoit l'ordre Corinthien, & dont les unes n'étoient que de lys, les autres que de roses, les autres que de lys & de roses, & quelques-unes de pavots de diverses couleurs ; ce qui, par la façon dont on les avoit mêlées, faisoit

un effet charmant ; tout le bâtiment n'étoit que de fleurs attachées à un treillage de fil d'archal, qu'elles couvroient si parfaitement, que quelques petits zephirs pouvoient à peine y passer. Le treillage qui formoit ainsi les murailles de ce bâtiment étoit double, & dans l'espace de deux pieds & demi qui se trouvoit entre l'une & l'autre, on avoit enfermé un grand nombre de sereins, de linottes, de fauvettes, de chardonnerets, d'alloüettes, de tarins & tels autres petits oiseaux dont on entendoit le ramage continuel, sans les voir. Le plancher étoit couvert d'une étoffe d'argent à fleurs. Les siéges étoient de même ; des canapés de gazon étoient couverts de la même étoffe. Et à chaque coin, il y avoit une fontaine jallissante, dont l'eau reçûë dans une

grande conque, s'écouloit ensuite sous la terre.

Du fond de cet édifice, on alloit par un sallon construit de la même maniere, mais qui n'avoit que quarante pieds de largeur, sur soixante-quatre de longueur, dans un autre sallon de figure ronde de quatre-vingt pieds de diametre, couvert d'un dôme qui s'élevoit fort haut. On ne recevoit la lumiere douce qui s'y répandoit, que par des ouvertures qu'on ne voyoit point. Elles étoient faites au dôme. Quatre portes qui se trouvoient également distantes dans l'enceinte de ce sallon, conduisoient à quatre cabinets, dans chacun desquels on avoit dressé un lit de repos, dont les rideaux étoient d'un raiseau d'argent si fin & si délié, que l'éclat seulement faisoit connoître que ce n'étoit pas

de la gaze de soie. Le tapis de pied du sallon & des cabinets, étoit d'une étoffe argent & vert. Les canapés, les fauteüils & les autres siéges étoient couverts de même.

Entre chaque porte on avoit fait un rocher de morceaux de glace, au travers desquels s'écouloit de l'eau qui avoit été portée au sommet par le tuïau d'une fontaine artificielle. Cette eau étoit reçûë dans un bassin d'où elle venoit par des canaux souterrains se réünir au milieu du sallon pour y former une gerbe d'eau, qui ne s'élevoit que de trente pouces, mais qui étoit fort grosse. Chaque cabinet avoit aussi sa petite fontaine, & une toilette toute dressée, dont on pouvoit éclairer le miroir par une ouverture qui se bouchoit ou s'ouvroit à volonté. Ils ne différoient

du reste qu'en ce qu'on n'avoit point mis d'oiseaux dans leurs murailles de fleurs. C'est dans ce sallon, & au-dessus de la gerbe d'eau qu'on avoit posé la table où devoient dîner les deux Rois & les deux Princesses. Comme on alloit s'y placer, FORTESERRE demanda à TITI si L'EVEILLE n'avoit jamais l'honneur de manger avec lui. TITI aïant répondu que cela arrivoit très-souvent, FORTESERRE demanda qu'il reçût donc à présent la même grace; ce que TITI accorda, aux conditions que FORTESERRE feroit venir deux Dames d'honneur de la Princesse sa fille, qui demanda aussi alors les deux Dames d'honneur de la Princesse de BLANCHEBRUNE. Ainsi les deux Rois, les deux Princesses, avec quatre Dames & L'EVEIL-

LE' dînerent dans ce sallon, où TITI pria FORTESERRE de trouver bon que quatre Seigneurs qui lui étoient particulierement affectionnés, reçussent la même faveur. Toutes les personnes de distinction de la suite des deux Rois, furent servies dans la grande piece à diverses tables, dont des Seigneurs nommés par TITI firent les honneurs. Les aîles furent pour les personnes d'une moindre considération. Chaque service fut composé de quelques plats chauds, & d'un plus grand nombre à la glace. Et toute la vaisselle ne fut que de porcelaine ou de cristal garni d'or. La porcelaine pour les mets chauds, le cristal pour les glacés. Il n'étoit pas encore dix heures du matin, quand les deux Rois arriverent dans ce Palais de fleurs. La chaleur étoit si grande, qu'ils

ne le quitterent qu'à six heures du soir. Ils arriverent à dix dans la Capitale, où quelque magnifique que fût le Palais que TITE avoit fait préparer pour FORTESERRE & la Princesse sa fille, rien ne leur parut si beau que ce qu'ils venoient de quitter. Il ne faut pas s'en étonner; L'EVEILLE' l'avoit imaginé, il est vrai, mais l'éxécution en auroit été impossible si la Fée DIAMANTINE ne s'en fût mêlée. Les murailles de cet édifice n'auroient pû être que d'étoffe d'or ou d'argent, ou tout au plus de ramée. La chaleur étoit si grande, & on y emploïa une si prodigieuse quantité de fleurs, qu'elles auroient été plutôt fanées que mises en œuvre, si une Fée ne l'eût fait: mais que ne peuvent pas les Fées, & une Fée du premier ordre telle que DIAMANTINE?

Le soir même que la Princesse de BLANCHEBRUNE eut repris dans le Palais l'appartement qu'elle y avoit occupé auparavant, elle envoïa faire des complimens à ABOR, & le prier de venir la voir. Elle lui dit qu'elle ne vouloit pas se coucher sans sçavoir de lui-même des nouvelles de la chere BIBI. Cette civilité n'étoit point un effet de politique, mais véritablement de l'amitié que BLANCHEBRUNE avoit conçûë pour la fille d'ABOR. Elle ne doutoit pas que BIBI ne fût bien-tôt sa Reine; mais elle la croïoit digne de l'être & souhaitoit qu'elle le fût. Cependant TITI qu'on informa de cette politesse, en sçut très-bon gré à BLANCHEBRUNE. Les attentions qu'on a pour ce que nous aimons, nous font plus de plaisir que celles

qu'on auroit pour nous-mêmes. Il avoit écrit à BIBI l'arrivée de FORTESERRE & de la Princesse sa fille, aussi-tôt qu'il en avoit eu la nouvelle. Un amour extrême s'inquiéte aisément. BIBI avoit été troublée de cette nouvelle, & ne s'étoit rassurée que par les réflexions qu'elle avoit fait sur l'amour & le caractére de son cher Prince. Depuis qu'il étoit Roi, elle l'avoit vû plusieurs fois, mais toujours sous une figure empruntée, & sans se faire connoître. Elle n'avoit pas voulu priver son cœur de la douceur de voir son aimable Prince; mais les mouvemens d'une fierté délicate l'avoit empêchée de se faire voir à lui. Elle craignit que si elle se présentoit à ses yeux, TITI ne soupçonnât qu'elle vouloit, par sa présence, animer des feux qui de-

voient lui procurer une Couronne. Elle méritoit de la porter, mais au-dessus des couronnes, par la grandeur de ses sentimens, elle n'auroit pas voulu en porter une qui n'eût pas été sur la tête de son Amant.

Elle s'étoit déguisée pour voir la réception que TITI feroit à FORTESERRE & à la Princesse sa fille. Elle étoit entrée sous la forme d'un papillon jusques dans le sallon du Dôme où les deux Rois avoient dîné. Elle avoit écouté tout ce qui s'y étoit dit; elle avoit observé les moindres regards de TITI, & de la Princesse de FORTESERRE; & quoique tout ce qu'elle vit eût été tel qu'elle devoit le souhaiter, elle auroit pourtant mieux aimé que le Roi de FORTESERRE & la Princesse sa fille eussent resté dans leurs Etats. El-

le aimoit la gloire de TITI, elle étoit charmée qu'il parût aussi magnifique que galant ; cependant elle trouvoit qu'il auroit fait assez, quand même il auroit fait un peu moins. Elle étoit fâchée qu'il n'eût marqué aucune distraction, & qu'il n'eût point eu quelques momens de rêveries dans une Fête où il ne la voïoit point. Ses yeux n'avoient pas pénétré jusques au cœur de son cher Prince, elle y auroit vû qu'il l'avoit souhaitée mille fois ; & que ce Palais de fleurs avoit perdu tout son brillant à ses yeux, dès qu'il avoit songé que cette Fête n'étoit pas pour elle; Cela est si vrai, qu'aussi-tôt que le Roi FORTESERRE se fut retiré, TITI voulut aller sous la forme d'un aigle trouver sa sa chere BIBI dans la petite maison. Il ignoroit que le don

de se métamorphoser cessoit lorsqu'on étoit passé d'un état de vie incertain, à un état fixe; & s'appercevant alors qu'il ne pouvoit aller trouver sa chere BIBI, comme il auroit pû faire avant que d'être Roi, il avoit résolu de la prier de venir le voir, si la métamorphose avoit encore lieu chez elle.

Cependant tous les Politiques du Roïaume ne douterent point que le voïage de FORTESERRE n'eût pour objet le mariage de la Princesse sa fille avec TITI. Le bruit s'en répandit dans toutes les Provinces, & les Politiques des Etats voisins en jugerent aussi de même. Un Poëte, qui avoit emprunté un bidet pour galopper avec la multitude, le jour que TITI fut au-devant de FORTESERRE, mit en vers cette Fête; il la décri-

vit telle que ſon imagination la lui repréſentoit ; c'eſt-à-dire, qu'il y embelliſſoit quelquefois ce qui pouvoit être embelli, & qu'il y défiguroit quelquefois ce qui, pour paroître très-beau, n'avoit beſoin que d'une deſcription fidelle. Cependant la piece parut fort bonne. On en tira un grand nombre de copies. Elle fut même imprimée, & un exemplaire parvint juſqu'aux mains de BIBI.

Le Poëte y diſoit, entr'autres choſes : « Que la fille de FOR-
» TESERRE, qui par les char-
» mes de ſes vertus & de ſa beau-
» té, méritoit l'Empire du mon-
» de » ; (car chez les Poëtes toute Princeſſe eſt toujours d'une beauté rare & d'une vertu charmante,) « n'étoit venuë dans le
» Roïaume que pour perpétuer
» le bonheur des Sujets de TITI.
» Qu'elle alloit, par un auguſte

mariage, donner une ſuite de « Héros dont les vertus ſoumet- « troient toute la terre. Que la « terre alors ſeroit couverte de « fleurs; que les ronces porte- « roient des roſes; que les char- « dons ſeroient changés en lys; « qu'elle ſeroit arroſée de fleuves « de lait; que le miel diſtilleroit « des arbres des forêts; qu'on « verroit les tigres & les loups « badiner avec l'agneau & le che- « vreau, exempts de crainte; que « les ſerpens n'auroient plus de « venin; que les herbes véneneu- « ſes perdroient leur poiſon; que « les campagnes produiroient, « ſans culture, toute ſorte de « grains & de fruits; que la toi- « ſon des moutons ſeroit naturel- « lement de la plus brillante cou- « leur », & telles autres belles choſes qu'il y a long-tems qu'on a prédites, & qui ne ſont point encore

arrivées. « Il ajoutoit qu'on
» touchoit à cet heureux jour
» souhaité de tout le Roïaume
» qui s'en réjouïssoit d'avance.
BIBI déja inquiéte par l'excès de sa tendresse, allarmée
par les nouvelles publiques,
sentit, à la lecture de ces vers,
renouveller toutes ses inquiétudes. « Ce n'est qu'un Poëte qui
» parle, disoit-elle, ce n'est
» qu'un Poëte, mais ce Poëte est
» ici l'écho de la voix publique.
» Il ne fait qu'exposer les désirs
» de tout le Roïaume. Il dit ce
» que TITI doit faire. Il le fera
» sans doute, puisque ses Sujets
» le souhaitent, & qu'il le doit.
» Il n'est plus Prince, il est Roi.
» Ce rang l'oblige à d'autres vûes
» que celles de se borner à une
» tendresse qui ne doit faire le
» bonheur que d'un Prince oisif.
» Sa gloire, & la félicité de ses

Peuples doivent être son seul «
objet. Elles le seront, & je se- «
rai la premiere victime qui leur «
sera sacrifiée. Que je suis mal- «
heureuse! Je perds tout le bon- «
heur de ma vie. Il ne me reste «
plus que les tristes regrets de «
ma félicité passée, que l'amer- «
tume du présent, & qu'un dé- «
sespoir funeste de l'avenir. O «
TITI! s'écria-t-elle les yeux «
baignés de larmes, pourquoi «
es-tu devenu Roi? Où est cet- «
te Isle fortunée où nous avons «
passé de si beaux jours? Hé- «
las! ton frere, en voulant «
te priver du Roïaume, t'ôtoit «
moins que tu ne me fais perdre. «
Ta tendresse me faisoit Reine, «
j'en déteste le titre qu'une fille «
comme moi ne doit point en «
effet porter; mais ne le fais «
porter à personne. Je serois ton «
esclave, si je le pouvois inno- «

„ cemment. Oüi, je la ſerois ;
„ & contente de te ſervir & de
„ t'aimer, je ne te demanderois
„ d'autre retour que de me per-
„ mettre de t'aimer & de te ſer-
„ vir. Cela ne ſe peut ni pour toi,
„ ni pour moi ; ta gloire en ſeroit
„ également offenſée. Conten-
„ te tes Sujets ſans égard pour mes
„ pleurs, & que je ſois la ſeule
„ malheureuſe de ton Roïaume,
„ où j'étois autrefois la plus heu-
„ reuſe du monde.

On diroit que l'imagination n'eſt donnée aux hommes que pour rendre leur ſort égal malgré l'inégalité des ſituations apparentes. Toujours vive & active à proportion de la ſenſibilité du cœur pour l'état où il ſe trouve, elle conſole les malheureux par l'eſpérance, & trouble le bonheur des autres par une crainte anticipée. Fille du déſir & de l'igno-

rance de l'avenir, elle trompe presque toujours également ceux qui l'écoutent; mais quoiqu'on aïe souvent expérimenté la fausseté de ses promesses ou de ses menaces, qui peut s'empêcher de s'y livrer quelquefois? Si BIBI eût vû le fonds du cœur de TITI; si elle avoit sçu la conversation qu'il avoit eu avec FORTESERRE, si elle avoit pensé aux promesses de la Fée, ou qu'elle eût été assez maîtresse d'elle-même pour regler son imagination sur les preuves qu'elle avoit de l'amour le plus parfait qui fut jamais; elle n'auroit pas soupçonné son cher Prince de pouvoir manquer comme Roi, à ce qu'il avoit promis comme Amant. Au-dessus de la grandeur, & sensible aux charmes d'une vie douce & tranquille, ce n'étoit que par des motifs de vertu que TITI s'étoit placé

ſur le Trône, dont ſon frere vouloit s'emparer. Il le lui auroit cédé de tout ſon cœur pour paſſer dans la petite maiſon d'ABOR, une vie innocente & voluptueuſe avec ſa chere BIBI, s'il n'eût pas cru que deſtiné par la naiſſance à gouverner un grand Roïaume, il ne devoit pas confier le bonheur de ſes Peuples à des mains moins ſures que les ſiennes propres ; mais la même vertu qui lui avoit fait accepter le Trône, l'obligeoit à tenir les promeſſes qu'il avoit faites à ABOR & à BIBI. La bonté ne vouloit pas qu'il fît le malheur d'une fille ſi vertueuſe, dont il étoit tendrement aimé. C'étoit juſtice que d'en couronner les vertus & les charmes, & ſon inclination l'y portoit, ou plutôt la paſſion la plus tendre en faiſoit une néceſſité au bonheur de ſa vie. C'eſt à

peu près ce qu'il dit à FORTESERRE, lorſque ce Prince, le lendemain de ſon arrivée, l'entretint de ſon voïage. Si vous me voïez ici avec ma fille, lui diſoit FORTESERRE, c'eſt parce que je ſçai que votre cœur eſt engagé, autrement elle n'y ſeroit pas venuë. J'aurois ſouhaité de tout mon cœur qu'elle eût pu être à vous; mais je ne voudrois pas qu'il vous en coûtât une infidélité. Dès-lors même vous ne feriez plus digne d'elle. Je ſçai que la politique ne prévaudra jamais chez vous ſur la juſtice eſſentielle qui fait admirer l'honnête homme dans le grand Roi. Si je ne ſuis pas votre beau-pere, je n'en ſerai pas moins votre bon ami, ni n'en compterai pas moins ſur votre amitié. L'amitié pour être vraïe entre les Princes, ne peut avoir d'autres fondemens

que ceux qui la rendent vraïe ; entre les particuliers, ce ne ſont ni les alliances, ni l'intérêt ; c'eſt la vertu qui lie véritablement les cœurs. Je vous avoüerai cependant une choſe, continua-t-il, je voudrois bien connoître celle dont vous avez fait choix. Sur quoi TITI, après avoir fait à FORTESERRE mille proteſtations d'une reconnoiſſance & d'un attachement qui ne finiroit jamais, l'avoit aſſuré qu'il le regarderoit toujours comme ſon pere, & la Princeſſe GRACILIE comme ſa ſœur, lui avoit avoüé qu'il avoit pris, dans toute la bonne foi du monde & avec tout l'amour poſſible, des engagemens qui lui étoient auſſi chers qu'il étoit réſolu d'y être fidéle ; qu'aïant engagé ſa foi avant que d'être parvenu à la Couronne, il abandonneroit plutôt la Couronne

que

que de manquer à ſon premier engagement. Et enſuite, ſans entrer dans aucun détail au ſujet de BIBI, voulant que FORTESERRE jugeât d'elle par lui-même avant que d'en apprendre les Avantures; TITI lui avoit promis de la lui faire voir dès qu'il auroit eu des nouvelles de la Reine mere. On n'attendit pas long-tems, un Courier apporta de la part de cette Reine, un gros paquet que TITI ouvrit avec empreſſement; il le trouva plein d'adreſſes qu'avoient fait préſenter à TRIPTILLON toutes les Villes, Bourgades, Communautés & Habitans de la Province où il étoit, pour l'aſſurer qu'ils regardoient TITI comme privé de tous les droits qu'il auroit pû avoir à la Couronne; qu'ils le reconnoiſſoient, lui TRIPTILLON, pour leur ſeul & légitime

Souverain, & qu'ils étoient résolus de sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service, & le maintien de sa Couronne. C'étoit-là le fonds de toutes ces adresses, dont chacune étoit d'ailleurs différemment assaisonnée des loüanges de TRIPTILLON & de la Reine mere, & munie des raisons par lesquelles ils prétendoient que TITI étoit déchu de tous ses droits. Ces adresses étoient accompagnées d'une Lettre de TRIPALLE, dont la suscription étoit encore: *Au Prince* TITI *mon fils.* Un grand nombre de Seigneurs se trouvoient alors auprès du Roi; quelques-uns qui virent cette suscription, prirent la liberté de lui dire que SA MAJESTE' devroit renvoïer le paquet sans l'ouvrir. *Que me dites-vous*, répondit le Roi, *je l'ouvrirois quand*

même il ne viendroit pas de la Reine ma mere. Il prit la Lettre, & y lut ce qui suit.

MONSIEUR MON FILS,

Vous verrez par les adresses que je vous envoïe, la disposition des Peuples à l'égard de TRIPTILLON. *Je ne doute pas que toutes les Provinces du Roïaume ne jugeassent de même, si elles n'étoient retenuës par les soldats que vous avez eu soin de gagner, du tems même du feu Roi votre pere. Le respect que vous devez à sa mémoire devroit vous empêcher de l'accuser de n'avoir été ni bon pere, ni bon Roi. C'est néanmoins ce que vous faites en ne vous soumettant point au jugement, que de l'avis de son Conseil privé,* SA MAJESTE' *a porté contre vous.*

tres. Ces adresses étoient les matériaux que le premier Ministre qui étoit auprès de la Reine mere, lui avoit promis pour servir de réponse à TITI. Il les avoit fabriquées de son mieux avec son frere au Pied-de-nez, & avoit ensuite été lui-même parcourir la Province pour les faire signer. Tous les Courtisans reconnurent leur stile & leur tour d'esprit, qui, à vrai dire, n'étoit pas merveilleux. Et après avoir invectivé contr'eux, on s'échappoit envers la Reine mere & TRIPTILLON, & même envers GINGUET lorsque TITI prenant la parole, dit: « MESSIEURS, quelque chose » qui arrive, je vous prie de ne » point oublier que TRIPALLE est » ma mere, & que le feu Roi » étoit mon pere. TRIPTIL» LON est si jeune qu'il ne voit » pas encore les conséquences de

« choses qu'il désavoüera peut-
« être dans la suite. Le feu Roi
« ne s'est pas porté à faire ce qu'il
« a fait contre moi, sans être
« persuadé qu'il le devoit; & la
« Reine ma mere ne continuë
« pas à se conformer aux inten-
« tions du feu Roi, sans croire
« qu'elle a de bonnes raisons pour
« maintenir l'éxécution des vo-
« lontés de ce Prince. On con-
« noît la force de la nature. Les
« peres & meres ne se portent pas
« sans sujet & sans effort, à pri-
« ver leurs enfans de leurs droits
« naturels. Je crois bien que les
« raisons qui ont fait agir le feu
« Roi, & qui soutiennent contre
« moi la Reine ma mere, ne sont
« pas entierement bien fondées;
« mais il faut avoüer que si je suis
« au fonds innocent, je suis cou-
« pable par les apparences, &
« que ne voïant point la droiture

» de mes intentions, j'ai dû être
» regardé comme effectivement
» coupable. Car vous m'avoüe-
» rez, continua-t-il, que l'avan-
» ture des diamans, qui a été
» la cause de la Guerre, a dû me
» rendre très-suspect & très-désa-
» gréable à LEURS MAJESTEZ;
» & que la mort du chat de la
» Reine, tué dans ma chambre,
» est une autre avanture si ex-
» traordinaire, qu'elle n'a pû que
» confirmer les soupçons que
» donnoit justement la premiere
» avanture. Il n'est pas jusqu'au
» nez du frere du premier Mi-
» nistre, dont l'excroissance ne
» soit une déposition contre moi.
» Il est vrai que dans toutes
» les occasions j'ai crû donner
» des marques de mon respect
» & de ma soumission au feu
» Roi mon pere, & à la Reine
» ma mere; mais ils ne voïoient

pas le fonds de mon cœur, & «
d'ailleurs extérieurement cou- «
pable, tout ce que je faisois pou- «
voit être regardé comme une «
hipocrisie ou comme un artifi- «
ce qui a pû faire mal interpréter «
ce que j'ai fait à l'Armée en fa- «
veur des soldats. On ne voit «
point le fonds du cœur, je le «
répéte, les plus coupables sont «
ceux qui sçavent mieux se dé- «
guiser. Ce n'est que le tems & «
ma conduite qui pourront me «
justifier, & j'espére que ma ma- «
niere de gouverner fera voir «
que je ne méritois pas d'être «
privé de la Couronne qui m'est «
acquise par ma naissance, & «
que mieux connu de la Reine «
ma mere, SA MAJESTE' alors «
condamnera ce qu'elle fait con- «
tre moi, croïant bien faire. Es- «
pérons donc tout du tems. J'in- «
formerai demain le Conseil des «

» résolutions que j'aurai prises
» sur les circonstances présentes.

Ce discours ne servit que d'une nouvelle preuve du bon naturel de TITI, & de son respect inviolable pour son pere & pour sa mere. Il ne diminua en rien du tout l'indignation où l'on étoit envers la Reine mere. On se souvenoit fort bien que dès la premiere enfance de TITI, la Reine sa mere ne lui avoit marqué aucune tendresse. Qu'il avoit été privé des revenus de son appanage dans l'âge où il auroit dû en joüir. Qu'on l'avoit toujours laissé sans un sol, & sans Officiers pour le servir. Que toute la prédilection avoit été pour son frere, & qu'elle avoit été si marquée, que pour plaire à GINGUET & à TRIPALLE, il avoit fallu avoir peu d'attachement pour TITI. On se souvenoit encore de ce que ce

Prince avoit dit aux Courtisans, lorsqu'ils négligeoient GINGUET dans la maladie dont on croïoit qu'il alloit mourir. Enfin, on rappella toutes les marques de sagesse, de bonté, de modération, de générosité qu'il avoit toujours données, & on concluoit que l'affaire des diamans n'étoit assurément qu'une punition dûë à l'avarice du feu Roi & à celle de la Reine sa femme, qui s'étoit emparée injustement d'un présent dont quelque grande Fée vouloit récompenser la bonté & la bienveillance de TITI; & que la mort du chat n'avoit été que pour punir TRIPALLE de son indifférence pour un fils qu'elle auroit dû aimer. En effet, il y a des meres qui sont telles, qu'on les puniroit plus par la mort de leur chat, que par celle de leurs enfans; mais cela ne dispense point les enfans du respect

qu'ils doivent à leurs pere & mere. TITI étoit persuadé qu'on devoit pousser le respect à leur égard, jusqu'à ne s'appercevoir pas de leurs défauts.

Le lendemain TITI vint au Conseil avec le Roi de FORTESERRE & ABOR, & dit que quoique la plus grande affaire à examiner fût celle des résolutions qu'on avoit à prendre sur la Lettre de la Reine mere, il souhaitoit qu'elle ne fût point agitée parce qu'il avoit pris un parti qu'il esperoit qu'on ne désapprouveroit pas. „ Je n'ai jamais „ souhaité d'être Roi, dit-il, „ mais me le trouvant par ma „ naissance, je suis bien résolu „ de soutenir tous les droits de la „ Roïauté ; ou je ne regnerai pas „ ou toutes les loix seront regu- „ lierement observées par ceux „ qui se seront soumis à mon gou- „ vernement. Cependant je ne

prétends point forcer personne «
à s'y soumettre ; ceux qui ne «
voudront point me reconnoître «
pour leur Roi, n'ont qu'à pas- «
ser dans d'autres Etats, & les «
Provinces qui ne voudront pas «
reconnoître ma Souveraineté, «
sont libres de se donner à un «
autre. Mon ambition n'est pas «
d'avoir des Sujets, mais de bons «
Sujets, parce que je n'ai point «
celle de regner, mais de bien «
regner, & que si je regne, j'aime «
mieux commander à des hom- «
mes qu'à des esclaves. Sur ces «
principes, j'ai résolu de ne point «
disputer à mon frere la Provin- «
ce qui l'a reconnu pour son Sou- «
verain. Je lui céde toutes les pré- «
tentions que je puis y avoir «
comme héritier du Roïaume, «
dont elle fait partie ; elle veut «
s'en séparer, qu'elle s'en sépare, «
j'y consens, & permets de même «
à toutes les autres Provinces de «

„ de se donner à TRIPTILLON ;
„ si elles le croïent plus digne
„ de leur commander que moi.
„ Voilà, continua-t-il, la Let-
„ tre que j'écris à la Reine ma
„ mere sur ce sujet, avec la dé-
„ claration que je lui envoïe, &
„ que je ferai publier par tout le
„ Roïaume, accompagnée de ses
„ Lettres, des miennes & des a-
„ dresses de sa Province „. Tout
le Conseil resta muet. Un Secre-
taire d'Etat, à qui le Roi donna la
Lettre & la declaration, lut l'une
& l'autre. TITI faisoit dans sa
Lettre des excuses à la Reine me-
re, de ce que la précédente lui a-
voit déplû. Il la prioit cependant
de juger sans prévention s'il avoit
pû répondre autre chose à celle
de SA MAJESTE', & aux pro-
positions qu'elle avoit signées &
permis de signer par les gens de
son Conseil. Il se disculpoit en-
suite du manque de respect dont

elle l'accusoit envers la mémoire du feu Roi, & du peu d'attachement pour elle. Il convenoit que GINGUET & elle le croïant coupable, & les apparences étant contre lui, LEURS MAJESTE'S ne pouvoient être accusés d'injustice. Il disoit que cet aveu seul le disculpoit du manque de respect dont il étoit accusé. Il ajoutoit que sçachant bien qu'il étoit innocent, il avoit crû ne devoir pas se soumettre à une déclaration qui ne le privoit de la Couronne que parce qu'il étoit crû coupable, & qu'en cela il n'agissoit que conformément aux droits de sa naissance, & aux intentions du feu Roi, qui ne l'en avoit voulu priver que parce qu'il ne l'avoit pas crû innocent; ainsi que c'étoit faire honneur au feu Roi, & rendre justice à sa mémoire que de n'a-

voir nul égard à une déclaration qui n'avoit été faite que sur de mauvais fondemens contre la loi de succession établie dans le Roïaume, & par conséquent contre les droits des Sujets & même de la Maison Roïale. Que cette déclaration n'avoit été suggérée que par des personnes qui pouvoient & qui vouloient lui nuire, & que n'étant point alors en situation de faire valoir son innocence, il avoit crû devoir plutôt s'absenter que de s'exposer à des procédés qui n'auroient préparé à GINGUET que des regrets, par l'abus qu'on auroit fait de son pouvoir, & l'impossibilité où il étoit alors de connoître l'innocence d'un fils qu'il croïoit coupable.

A l'égard de son attachement & de son respect pour la Reine sa mere, il en appelloit à elle-

même, aussi-bien que de tout le reste ; & enfin, au sujet des adresses de la Province, il disoit que non-seulement il la cédoit à son frere, mais qu'il lui céderoit toutes les autres si elles vouloient de même reconnoître TRIPTILLON pour leur Souverain ; que pour cet effet, lui TITI, feroit publier la déclaration dont il envoïoit copie à SA MAJESTE', & qu'il y feroit joindre les adresses, afin qu'elles servissent de modele à ceux qui voudroient imiter la Province qui venoit de se donner à son frere. Il prioit néanmoins la Reine mere de songer que si les autres Provinces avoient été dans les mêmes sentimens, SA MAJESTE' n'auroit pas pris le parti de se retirer avec TRIPTILLON dans une Province éloignée. Il lui marquoit de nouveau la douleur qu'il

avoit de ne pouvoir ſe concilier les bonnes graces d'une mere pour laquelle, malgré toute choſe, ſon attachement reſpectueux ne ſe démentiroit jamais, & finiſſoit en ſouhaitant qu'elle vécût très-contente avec TRIPTILLON, & qu'il rendît ſes ſujets ſi heureux que ſon gouvernement ſervît d'exemple aux meilleurs Princes.

Toutes ces raiſons étoient connuës, & TITI en ſupprimoit pluſieurs autres que la conſcience de TRIPALLE lui repréſentoit ſans doute; mais le reſpect obligeoit TITI de répondre à ſa mere, & il ne vouloit que ſe diſculper ſans l'accuſer. On lut enſuite la déclaration par laquelle TITI renonçoit à toutes les prétentions qu'il auroit pu avoir ſur la Province qui avoit reconnu TRIPTILLON pour ſon

Souverain ; reconnoissoit lui-même la Souveraineté de son frere ; donnoit à toutes les Provinces du Roïaume la pleine & entiere liberté de choisir entre lui & TRIPTILLON ; avertissoit même que celles qui ne voudroient point de changement dans le gouvernement, feroient bien de profiter de la présente déclaration, parce qu'il étoit résolu de changer beaucoup de choses dont divers particuliers croiroient avoir lieu de se plaindre, & que quand une fois on l'auroit reconnu pour légitime Souverain, on le trouveroit aussi sévére à faire observer exactement ses loix, qu'on le trouvoit maintenant facile à dispenser de s'y soumettre.

Ce n'est pas tout ; après cette déclaration TITI montra un ordre pour faire païer à tous les Soldats un mois d'avance, & pour

licentier en même tems toute l'armée. Il avoit parlé le soir précédent au pere de L'EVEILLE', qui lui avoit promis dans la semaine les sommes nécessaires. Tout le Conseil gardoit encore le silence, lorsqu'un des Seigneurs dit enfin au Roi : SIRE, avec l'argent que VOTRE MAJESTE' va faire distribuer à ses Troupes, & que je suppose qu'elle a tout prêt puisqu'elle en va faire donner les ordonnances ; il lui auroit été facile de soumettre une Province rebelle, de faire rentrer TRIPTILLON dans le devoir, & de faire rapporter ici les trésors dont la Reine mere s'est emparée. Je le crois comme vous, répondit TITI ; mais quoi qu'à l'exemple du grand Roi qui honore ce Conseil de sa présence, continua-t-il, en désignant FORTESERRE ; quoi, dis-je, qu'à son

exemple, je croïe que je puisse faire la guerre pour vanger l'injure d'un seul de mes Sujets, parce qu'il est juste que tous prennent les intérêts de celui qui veut contribuer au bien de tous; je vous avoüerai que pour soumettre une Province qui ne m'aimeroit pas, je ne voudrois pas exposer la vie d'un seul soldat qui m'aime; ainsi laissons cette Province, & n'y songeons plus. Ah! SIRE, dit alors FORTESERRE, en se jettant au col de TITI, mon cher fils, mon cher frere, vous ne pouvez mieux la punir qu'en la privant d'un Souverain tel que vous. Un Prince qui pense comme vous pensez, mérite d'être le Roi de toute la terre. Je le sens. Ce n'est qu'en voulant faire regner la justice & la liberté qu'on est digne d'être Roi. Tout le Conseil n'eut plus alors qu'à applau-

dir & qu'à admirer. Les plus habiles voïoient tout le systême de leur politique confondu. Ils ne voïoient plus qu'une grandeur de gouvernement qui s'élevoit au-delà de leurs vûës, & dont ils ne pouvoient déja s'empêcher d'admirer la sagesse & les fondemens.

En effet, qu'arriva-t-il de cette déclaration ? A peine fut-elle publiée avec les Lettres de TITI, de la Reine mere, & les adresses présentées à TRIPTILLON, que TITI fut inondé des adresses & des députations de tous les endroits du Roïaume, dont tous les habitans l'assuroient dans les termes non-seulement les plus forts, mais les plus touchans, qu'il pouvoit disposer de leurs biens & de leurs vies, & qu'ils perdroient volontiers l'une & l'autre pour marquer leur amour & leur fidelité à un si grand Roi. Les soldats

refuſerent de recevoir le mois de ſolde qu'on voulut leur donner: pleins d'ardeur pour TITI, & de fureur contre le parti de TRIPTILLON, ils dirent qu'ils n'avoient que faire de l'argent de TITI, qu'ils iroient ſe faire païer ailleurs, & vanger un ſi bon Prince des inſultes de ſes ennemis. Il ne fut pas au pouvoir de leurs Officiers d'arrêter leur fureur; ils les forcerent de marcher avec eux vers la Province rebelle. Toutes les Troupes y accouroient des divers endroits du Roïaume, & mille gens qui n'avoient jamais ſervi, ſe joignoient à elles dans les divers endroits de leurs paſſages; ni les Officiers, ni les ſoldats n'avoient pas beſoin d'argent dans leurs marches; les habitans de pluſieurs lieux à la ronde s'empreſſoient de leur faire trouver ſur la route non-ſeulement des

vivres en abondance, mais encore toutes les voitures nécessaires. Jamais Troupes n'ont marché avec moins de crainte de la désertion. Leur désir de vanger TITI étoit si violent, que pour en prévenir les effets, TITI & FORTESERRE furent obligés de venir en hâte dans le camp qui se formoit pour attaquer la Province de TRIPTILLON, & d'emploïer tout leur pouvoir & toute leur adresse, à l'égard du soldat qui n'écoutoit que l'amour pour son Roi & le désir de le vanger. *Avec de pareilles Troupes*, disoit FORTESERRE à TITI, *si vous ne préfériez la gloire d'être véritablement un grand Roi, à l'injuste vanité d'être un grand Conquérant, vous pourriez vous asservir toute la terre.*

D'un autre côté, lorsque la Reine mere reçut la réponse & la déclaration

déclaration de TITI, elle ne put s'empêcher de sentir une confusion secrette de tout ce qu'elle faisoit contre ce Prince. Elle auroit voulu qu'il eût eu une conduite qui justifiât les injustes procedés qu'elle avoit à son égard; il la forçoit à estimer ce qu'elle vouloit haïr. Mais son dépit fut extrême, lorsqu'elle apprit quelque tems après que ses Lettres, les adresses de sa Province, les Lettres de TITI & sa déclaration avoient en effet été rendues publiques, & que sans le secours de ce fils qu'elle haissoit, tout le Roïaume auroit fondu sur cette Province pour l'écraser & elle & TRIPTILLON.

Cependant le Roi de FORTESERRE somma TITI de lui faire voir, ainsi qu'il l'avoit promis, celle qu'il destinoit au Trône. TITI avoit dessein de ne

point faire venir BIBI à la Cour, qu'il n'eût mis dans le gouvernement l'ordre qu'il avoit projetté, & qu'il n'eût laissé passer le deüil du feu Roi. Il se doutoit bien que dès qu'on verroit paroître BIBI, sa beauté dévoileroit l'énigme du rang où il avoit élevé ABOR; & TITI par respect pour la mémoire de GINGUET, par égard pour lui-même, ne vouloit pas qu'on pût dire que la perte de son pere ni les soins d'un nouveau gouvernement, ne l'empêchoient pas de se livrer à l'amour. Il dit une partie de ses scrupules à FORTESERRE, qui lui répondit que puisqu'il ne vouloit pas que celle qu'il aimoit parût encore à la Cour, il falloit aller la voir chez elle. Et quoique TITI objectât qu'elle demeuroit à plus de soixante-dix lieuës de la Capitale où ils étoient, le voïage fut ré-

ſolu. A dire vrai, TITI ne fut pas fâché de ſe voir forcé à le faire; car il y avoit deux mois qu'il n'avoit vû BIBI. Les deux Princeſſes devoient être du voïage. On en mit les quatre Seigneurs que TITI affectionnoit particulierement. Deux Dames d'Honneur & ſeulement quelques domeſtiques néceſſaires ſuivirent les Princes. Dès que le jour du départ fut pris, TITI en avertit ABOR, qui partit deux jours auparavant avec L'ÉVEILLE'. Ils menerent avec eux un Maître-d'Hôtel, & deux Cuiſiniers, moins pour faire bonne chere, que pour épargner l'embarras que cette viſite devoit cauſer à Madame ABOR. BIBI qui n'étoit point avertie de ce voïage, s'abandonnoit toujours aux cruelles inquiétudes dont ſon imagination déchiroit ſon

cœur. Elle ne pouvoit s'empêcher de se croire tendrement aimée de TITI; elle le croïoit même assez grand Prince pour tenir les promesses qu'il lui avoit mille fois répétées avec transport. « Mais quoiqu'il m'aime, » disoit-elle, il est impossible » qu'il m'aime maintenant qu'il » est Roi, autant qu'il m'a aimé » lorsqu'il n'étoit que Prince, » & Prince malheureux. Il voit » mieux à présent la distance im- » mense qu'il y a de lui à moi. » Il ne peut songer à m'épouser » sans rougir. S'il le fait par les » principes de cette probité é- » xacte qui l'y oblige, il se re- » prochera néanmoins la foibles- » se qu'il aura euë de s'engager; » de la peine qu'il en aura, naîtra » une diminution de tendresse, » & la moindre diminution de sa » tendresse me rendra malheu-

teuse. Il seroit alors d'autant plus « malheureux lui-même, qu'il « n'y a qu'un amour extrême qui « puisse le dédommager de tout « ce qu'il sacrifiroit pour moi en « m'épousant ; alliances, raisons « d'Etat, & qui plus est, gloire « & réputation. Ah ! c'en est « trop, s'écria-t-elle, veux-je « qu'on dise que le plus grand « Prince qui fut jamais, a eu « la foiblesse d'épouser une fille « comme moi ? qu'il ternisse par- « là toutes ses vertus, & que si « le dégoût succède à la passion, « il ne voïe plus en moi qu'une « femme indigne de lui, & dont « le nom seul le deshonore. Non, « poursuivit-elle, & je ne l'aime « pas si je consens qu'il m'épouse. « Hélas ! que ne le peut-il sans « me faire Reine, & sans se faire « tort ? Mais si je l'aime bien, je « dois faire mon bonheur de sa- «

» gloire, & non pas l'immoler à » ma satisfaction particuliere. Je » suis indigne de lui, si je pense « autrement, & je ne mériterai » que ses reproches & ses mé- » pris. Aimons-le donc comme » il doit l'être, & comme je le » dois. Que sa gloire fasse mon » bonheur. Admirons-le de loin, » & que mon amour se fasse un » plaisir du devoir qui l'obli- » ge de s'immoler à soi-même » pour le plus aimable Prince du » monde.

Après ces réflexions, BIBI avoit écrit une Lettre à TITI, où elle avoit emploïé tout son esprit & toute son adresse à ménager d'abord les expressions tendres qui lui échappoient : Secondement à faire voir à TITI que par toutes sortes de raisons il devoit épouser la Princesse GRACILIE; qu'il seroit indigne de

lui d'écouter toute autre passion contraire au bien de l'Etat, & qu'elle étoit si résoluë de ne plus se livrer à celle qu'il lui avoit marquée, qu'elle disparoîtroit plutôt pour toujours que de le voir hésiter sur un mariage aussi avantageux, & aussi souhaité de ses Peuples. Qu'afin qu'il n'eût pas le moindre scrupule à cet égard, elle le lui demandoit comme une preuve de tendresse aussi digne de lui, que l'étoit d'elle la preuve de l'attachement extrême qu'elle lui marquoit en la lui demandant; & enfin que ce n'étoit qu'à ces conditions qu'il pourroit la conserver dans ses Etats, d'où sans cela elle disparoîtroit pour jamais.

ABOR reçut cette Lettre, justement comme il étoit prêt à partir. Il l'apporta à TITI, qui la lut avec beaucoup d'émotion.

Malgré le ſoin que BIBI avoit pris à y cacher ſa tendreſſe extrême, TITI découvroit cette tendreſſe juſques dans le ſoin qu'elle avoit pris de la cacher; mais il ſouffroit de l'effort qu'il ſentoit bien que BIBI devoit ſe faire, & de l'agitation où il jugeoit qu'étoit l'ame de cette tendre & généreuſe fille. Ce n'étoit pas tout; comme il la connoiſſoit incapable de détours & d'artifices, & qu'elle menaçoit de diſparoître pour jamais, la grande crainte de TITI fut que pour ſe dérober aux recherches, BIBI ne ſe servît du don qu'elle avoit de ſe métamorphoſer. Il marqua ſa crainte à ABOR, après lui avoir fait lire la Lettre de ſa fille; mais ABOR le raſſura, perſuadé qu'elle aimoit trop ſon pere & ſa mere pour leur donner la douleur qu'elle ſçavoit bien que

leur causeroit l'ignorance de ce qu'elle seroit devenuë. C'est en effet la raison qui l'avoit empêché de marquer dans sa Lettre qu'elle partoit, & qu'elle ne reviendroit point que TITI n'eût épousé GRACILIE, au lieu de dire seulement qu'elle disparoîtroit s'il n'épousoit point cette Princesse. Mais il est vrai aussi que son amour n'étoit pas fâché d'avoir une si bonne raison de différer le parti violent qu'elle menaçoit de prendre, & à quoi cette raison-là même devoit apporter quelques modifications.

Après avoir un peu examiné ce qu'il y avoit à faire, il fut résolu qu'il falloit surprendre BIBI, & qu'ainsi ABOR diroit seulement, que quelques Seigneurs de la Cour avoient fait partie de venir voir le *Fort-Titi*, & que pour les mieux recevoir

il avoit amené L'EVEILLÉ qui étoit de leurs amis, & quelques gens pour les servir. On instruisit L'EVEILLÉ, qui ne joüa pas moins bien son rôle pour tromper BIBI, que s'il avoit encore été Page.

Après que BIBI eut écrit sa Lettre, il lui prit envie de se métamorphoser en oiseau, pour aller ensuite sous la figure d'une mouche auprès de son cher Prince, & s'y trouver lorsqu'ABOR viendroit lui remettre cette Lettre. " Je verrai, dit-elle, quand „ il la lira, l'effet qu'elle produi„ra sur lui; s'il la lit tranquille„ment, je suis perduë, il ne suivra „ que trop bien les conseils que „ tu lui donne. Mais pourquoi les „ lui donner, poursuivoit-elle, „ si je ne veux pas qu'il les suive? „ Non, non, que ma foiblesse ne „ démente point ce qu'un amour

parfait exige. Immolons-nous «
à son bonheur. Confions mon «
destin à son amour, & que la «
raison regle ma conduite „. Ces
réflexions l'avoient empêché de
se rendre auprès de TITI, sans
cela elle auroit entendu le dessein
qu'on prenoit de la surprendre;
mais elle auroit vû aussi que ses
conseils ne seroient pas suivis.
C'est ainsi que par trop d'amour,
elle travailloit à se faire de la
peine.

Lorsqu'ABOR arriva chez lui,
sa femme & sa fille vinrent avec
empressement le combler de caresses,
& lui demander le sujet
de sa venue. Il répondit ainsi qu'il
en étoit convenu avec TITI, &
L'EVEILLE' fit là-dessus cent
comptes pour autoriser les apprêts
qu'ils devoient faire. BIBI demanda
à son pere s'il n'avoit pas
reçû avant son départ une Lettre

qu'elle lui avoit adressée pour TITI. ABOR répondit qu'oüi, mais qu'il n'en apportoit point de réponse. J'étois pressé de partir, dit-il, & le Roi n'a pas apparemment voulu me faire attendre. Cela ne plut point du tout à BIBI, qui se fit un effort pour ne point faire d'autres questions. Elle crut que le jour suivant la réponse viendroit peut-être. Ce jour vint, & point de réponse. „ Ah ! dit-elle, les conseils que „ je lui ai donnés n'auront servi „ qu'à le confirmer dans le parti „ qu'il avoit déja pris. Je te perds, „ mon cher TITI, que je suis „ malheureuse de n'être pas digne „ de toi avec tant d'amour. Hé- „ las ! il me semble que l'amour „ devroit être au-dessus de tout. „ Je voudrois être Reine & que „ te ne fusse que Berger, pour te „ faire voir comme on aime, mais

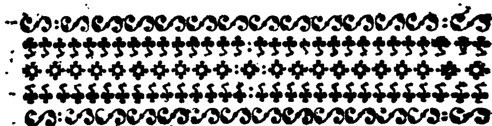
cela n'est pas, mes beaux jours "
sont passés, n'en gardons que "
le souvenir & mon amour „. Cependant le soir elle fit cent questions à son pere sur la maniere dont il étoit à la Cour, sur les conversations qu'il avoit avec le Roi, sur les soins que ce Prince donnoit à la Princesse GRACILIE; s'il étoit vrai qu'elle eût autant de mérite & de grace qu'on le disoit; & enfin, si TITI ne l'épouseroit pas. Non, lui répondit ABOR sur cette derniere question, je ne crois pas qu'il le fasse si ce n'est pour l'amour de vous, & que vous ne l'y obligiez parce qu'il le doit. C'est un effort que vous devez exiger de sa tendresse, vous vous assurerez ainsi le bonheur de jouir toujours de son estime & de son amitié; au lieu que l'amour passe & qu'élevée sur le Trône, s'il cessoit de vous ai-

mer vous y feriez plus malheureuſe mille fois que dans cette cabanne. Oh! dit BIBI, s'il m'épouſoit, il m'aimeroit toujours; il a trop de vertu & de bonté pour vouloir faire le malheur de quelqu'un qui ſe ſeroit attaché à lui; mais je ſens bien qu'il eſt ridicule à une fille telle que moi, de ſonger à épouſer un ſi grand Prince. Je le diſſuaderai de le faire, & je l'ai déja fait. En diſant ces dernieres paroles, ſes beaux yeux parurent moüillés de quelques larmes. Son pere attendri, penſa lui découvrir le myſtère de la ſurpriſe qu'on lui préparoit, & l'aſſurer qu'elle verroit le lendemain ſon cher Prince auſſi amoureux que jamais. Il ſe retint pourtant, & eut la cruauté de lui laiſſer paſſer la plus cruelle nuit du monde. Elle pria ſon pere de trouver bon qu'elle s'abſentât pen-

dant que les Seigneurs qu'il attendoit seroient chez lui ; mais ABOR lui dit qu'elle devoit aider à sa mere à faire les honneurs de la maison ; ce qui fut pour BIBI un nouveau sujet de chagrin. Rien n'est plus cruel pour un cœur livré à un amour extrême & malheureux, que d'être forcé de se distraire. S'il peut encore goûter quelque douceur, ce n'est que celle de s'occuper en liberté de ses peines.

Fin du quatriéme Livre.

*



HISTOIRE DU PRINCE TITI.

LIVRE CINQUIE'ME.

Contenant ce qui se passa depuis l'arrivée des deux Rois dans la petite maison, jusqu'à l'élévation du Palais de BIBITITI.

IL étoit déja le lendemain dix heures du matin, & BIBI n'étoit pas encore descenduë de sa chambre, lorsqu'elle entendit arriver dans la cour plusieurs carosses, & des hommes à cheval.

Elle regarda au travers de sa fenêtre ; mais le premier carosse où étoient les deux Rois & les deux Princesses, s'étoit déja rangé si près de la maison, qu'elle ne put voir que ceux qui étoient dans les deux carosses de suite. Elle entendit en même-tems sa mere qui étoit accouruë pour lui dire de descendre ; & comme elle sortoit de sa chambre, elle vit paroître au haut de l'escalier son cher Roi, qui vint avec transport se jetter à son col. Elle resta entre ses bras presqu'immobile, les jambes lui manquerent. Elle ne put plus se soutenir qu'en s'attachant à son cher Prince, comme la vigne s'attache à l'ormeau qui la soutient. C'est alors qu'on auroit pû dire qu'elle ne sentoit rien pour trop sentir. TITI la fit entrer dans la chambre, la mit sur un siége, & se jettant à

ſes genoux, lui baiſoit les mains. Plus heureux alors, qu'il ne l'étoit lorſqu'il donnoit ſur ſon Trône audience aux Ambaſſadeurs des plus grands Rois. Eſt-ce vous, ma chere BIBI, lui dit-il, quand il vit qu'elle commençoit à ſe remettre ? Eſt-ce vous, qui m'avez conſeillé d'être à une autre ? Se peut-il faire que vous vouliez vous priver de votre cher TITI ? Vous ai-je donné lieu de ſoupçonner ma fidélité & mon amour ? & voulez-vous me rendre malheureux, lorſqu'il ne tient qu'à vous de me rendre le plus heureux de tous les hommes ? Nous ne ſommes plus dans notre Iſle déſerte, lui répondit BIBI, vous êtes Roi maintenant. Vous devez épouſer la Princeſſe de FORTESERRE, puiſque votre Roïaume le ſouhaite ; & ne pas irriter par un re-

fus, un grand Roi qui peut vous être un allié utile. Que dites-vous, ma chere BIBI, reprit son cher Prince? Croïez-vous donc que le Roi de FORTESERRE ait amené ici sa fille pour me la faire épouser? Oüi, je le crois, répondit BIBI, & je crois aussi que vous devez le faire. TITI soûriant alors: vous verrez ce qui en est, lui dit-il, ils sont ici l'un & l'autre. Comment l'un & l'autre, reprit-elle? Oüi, dit TITI; c'est pourquoi il faut descendre, nous aurons le tems de parler une autre fois. Mais puis-je paroître en l'état où je suis, lui dit-elle? A quoi m'exposez-vous? Ce sont mes affaires, répondit TITI, vous êtes à moi, & je ne serai jamais à une autre. En disant ces paroles, après s'être tenus embrassés sans se rien dire pendant quelques

momens, qui ne servirent qu'à donner un nouveau vermillon aux belles jouës de BIBI; TITI la prit par la main, & la conduisit dans une salle basse, où Madame ABOR les accompagna, & où étoit le Roi de FORTESERRE & les Princesses, avec les Dames & les Seigneurs de leur suite. Dès que FORTESERRE la vit paroître, il s'avança pour l'embrasser; la Princesse GRACILIE en fit autant, & ensuite la Princesse de BLANCHEBRUNE. SIRE, dit FORTESERRE en s'adressant à TITI, *il seroit inutile de cacher à ceux qui sont ici présens, qu'ils y voïent leur Reine, sa vûë le dit assez; & on ne pourroit s'empêcher de vous accuser d'injustice, si, après l'avoir connuë,* VOTRE MAJESTE' *ne l'élevoit pas sur le Trône.* Les Dames & les Seigneurs

s'avancerent alors pour lui baiser le bas de la robe. Mais BIBI s'en défendit comme d'un badinage, sans toutefois présenter la jouë aux Dames qui s'approcherent d'elle. Ce qu'elle ne se retint point de faire par orgüeil, mais par respect pour le Roi de FORTESERRE & les deux Princesses. En quoi on ne put s'empêcher d'admirer la présence d'esprit d'une si jeune personne. Sa rougeur & le mouvement de ses yeux marquoient sa modestie, mais d'ailleurs elle n'avoit point du tout l'air embarrassé. La supériorité d'esprit supplée, à ce que d'autres n'acquiérent que par l'usage.

Comme il faisoit extrêmement chaud, & que la chambre où on étoit quoiqu'assez fraîche, se trouvoit petite pour tant de monde ; FORTESERRE proposa d'aller dans le jardin se mettre à l'ombre de quelqu'arbres s'il

y en avoit où l'on pût se garantir du soleil. On passa sous un long berceau de treillage de vigne, où l'épaisseur des feüilles conservoit un frais agréable. On y fit apporter des chaises pour les deux Rois & pour les Princesses, & une aussi pour BIBI que FORTESERRE voulut avoir à côté de lui. Tous les yeux étoient tournés sur elle pleins d'admiration pour sa beauté. On étoit charmé des graces qui paroissoient dans ses moindres mouvemens. Est-il possible, se disoient tout bas les Seigneurs qui étoient là présens, qu'il y eût dans ce Roïaume une si grande merveille & qu'elle fût ignorée ! Il n'y en avoit point, qui dans le fond de son cœur ne souhaitât de l'avoir connue avant qu'elle eût été aimée de leur Prince. FORTESERRE même qui, depuis long-tems, ne vouloit de l'amour que les plai-

ſirs qui en doivent être la preuve ou la récompenſe ; mais dont le cœur inacceſſible aux ſentimens de la tendreſſe ne l'avoit connue une fois dans ſa vie que pour s'en exempter toujours, ne put s'empêcher de ſentir qu'il devoit y avoir une douceur extrême à aimer & à être aimé d'une perſonne ſi parfaite. Ce n'étoit rien encore. Ce Prince fit adroitement tourner la converſation ſur divers ſujets qu'il avoit l'adreſſe d'expoſer ſans affectation, d'une maniere propre à ſurprendre ou à embaraſſer. BIBI ne parloit jamais que lorſque FORTESERRE ou les Princeſſes lui adreſſoient la parole, ou qu'elles lui demandoient ſon ſentiment ; mais lorſqu'elle s'excuſoit de le dire, elle avoüoit ſon ignorance avec tant de charmes, qu'elle ne faiſoit pas moins admirer ſes graces que ſa

modeſtie. Et lorſqu'elle expliquoit ſes penſées, c'étoit toujours d'une maniere ſi précise & ſi juſte, & en même tems ſi naïve, qu'il paroiſſoit que la belle & ſimple nature étoit en elle la ſeule interprete de la vérité. Il y eut pourtant telles queſtions qui ſuppoſoient beaucoup de réflexions & de principes; mais, MADAME, lui dit FORTESERRE, avec étonnement, dites-moi, je vous prie, comment il ſe peut faire qu'à votre âge vous aïez pensé à tant de choſes, & que vous y aïez pensé avec tant de préciſion & de juſteſſe? SIRE, lui répondit-elle, ſi VOTRE MAJESTE' eſt contente de ma façon de penſer, c'eſt une nouvelle obligation que j'ai à deux Maîtres, à qui j'avois encore plus envie de plaire, que je n'en avois de m'inſtruire. Qui ſont-ils, demanda FORTESERRE?

RE? L'un eſt mon pere, répondit-elle. Enſuite elle baiſſa les yeux, & rougit un peu. Alors le Roi de FORTESERRE ne put s'empêcher de l'embraſſer. Charmante fille, lui dit-il, votre ſecond Maître eſt plus heureux de vous avoir inſtruit, que de porter une Couronne.

TITI nageoit dans la joïe de ſon cœur. Tous ceux qui étoient préſens la partageoient. BLANCHEBRUNE étoit charmée de l'impreſſion que les admirables qualités de BIBI faiſoient ſur le Roi de FORTESERRE, parce que l'approbation de ce Prince étoit une juſtification du choix de TITI. Enfin, & c'eſt le plus grand éloge qu'on puiſſe donner aux charmes de BIBI, la Princeſſe GRACILIE conçut pour elle une vraïe & tendre amitié; & quoique Princeſſe, &

presque aussi jeune, la justice plus forte que l'envie naturelle à son sexe & à son âge, lui faisoit publier avec plaisir, que BIBI étoit digne de son bonheur.

Quelque tems après le dîner fut servi. Il se trouva excellent. La joïe & l'appetit assaisonnoient tous les mets. On fut ensuite se promener dans le Fort, dont FORTESERRE approuva extrêmement la construction. TITI pour rendre l'air de la petite maison plus pur, prit la résolution de déssecher les terres qu'on avoit rendu marécageuses, & de faire couler le ruisseau une partie autour des fortifications, & une autre partie dans l'intérieur du Fort; d'acheter les terres des particuliers qui se trouvoient enfermées entre des lignes & une chaussée, & d'en faire un parc pour

la petite maiſon. FORTESERRE approuva ce projet. Ils conſulterent le terrein pour voir les embelliſſemens qu'on pourroit y faire. Tout le monde prenoit la liberté de dire ſon avis, excepté BIBI qui écoutoit tout ſans parler. Vous ne dites rien, MADAME, lui dit FORTESERRE, ceci regarde cependant une maiſon que vous devez bien aimer. Je l'aime tant, SIRE, répondit-elle, ſur tout depuis qu'elle eſt honorée de la préſence de VOTRE MAJESTE', que je voudrois pouvoir lui faire une enveloppe de criſtal; mais je conçois que ſur toutes les idées qu'on propoſe, il eſt difficile de faire un plan auſſi régulier & auſſi agréable qu'on le ſouhaiteroit. Il me ſemble que pour en bien juger, il faudroit deſſiner, ſur le plan même du terrein, toutes ces différentes

idées, qu'on pourroit alors plus aiſément comparer. C'eſt ſans doute ce qu'il faut faire, reprit FORTESERRE, & j'éxige de vous, MADAME, que vous nous donniez votre deſſein. Puiſque VOTRE MAJESTE' l'ordonne, je le ferai, répondit-elle; mais pour le plus sûr, qu'elle éxige auſſi que d'autres que moi vous en préſentent. C'eſt ce qui fut réſolu. TITI demanda qu'on ne s'attachât à parer ce lieu que des variétés de la belle & riante nature; qu'on ne cherchât que l'agrément, & non la magnificence, qui rend les lieux ſuperbes, mais quelquefois triſtes, & qui ne conviendroient point à une petite maiſon qui ſeroit conſervée telle qu'elle étoit. C'eſt en cette vûë que travaillerent tous ceux qui firent des deſſeins.

On revint à la petite maiſon, en

prolongeant la promenade, où TITI & BIBI eurent occaſion de ſe parler en particulier. C'eſt-là qu'elle apprit à ſon cher Prince, combien le voïage du Roi de FORTESERRE l'avoit allarmée; comme elle avoit vû, ſous la figure d'un papillon, tout ce qui s'étoit paſſé dans le Palais des fleurs; comme elle étoit ſouvent venuë, ſous la figure d'une mouche, ſe donner la ſatisfaction de le voir au milieu de ſa Coûr, & même ſeul dans ſa chambre, ſans avoir voulu ſe faire voir à lui, par une délicateſſe dont TITI la gronda beaucoup. Combien de fois, dit-elle, & je ne rougis point de vous l'avoüer, mon cher Prince; combien de fois vous ai-je baiſé la main, ſous la figure d'une mouche, que vous chaſſiez comme un inſecte, & c'étoit la pauvre BIBI? Elle conta toutes les in-

quiétudes où l'avoient jettée les nouvelles publiques, & sur tout les vers qui décrivoient la Fête du Palais des fleurs : Enfin, ce qu'elle s'étoit dit à elle-même, lorsque désespérée par la crainte de le perdre, elle avoit crû néanmoins qu'elle devoit l'encourager à l'abandonner. Et c'est par ce que TITI en a dit, & par ce qu'elle en a répété elle-même, qu'on a sû tout ce qu'on en a rapporté.

« Est-il possible, lui dit alors » TITI, que vous m'aïez crû » capable de manquer à mon a- » mour & à mes promesses ? De- » puis que je vous ai vû, par quel » endroit vous ai-je donné lieu » de me soupçonner d'assez de » petitesse pour m'enyvrer des » grandeurs de la Roïauté, & » oublier vos vertus, vos char- » mes, votre tendresse, & la bon-

ne foi de l'engagement que je « pris avec votre pere, lorſqu'il « vous avoit éloignée de moi ? « Voudriez-vous que j'euſſe à me « reprocher d'avoir trompé un « homme, qui ne s'expoſa à per- « dre une fille qui faiſoit la dou- « ceur de ſa vie, que parce qu'il « m'aimoit & me crut vertueux ? « Non, BIBI, le riſque qu'il cou- « rut me le feroit accuſer d'im- « prudence, ſi je n'avois vû que « ſa tendre amitié pour moi, la « pitié de l'état où j'étois, & la « confiance qu'il avoit en ma « bonne foi, le fit expoſer à ce « qu'un pere raiſonnable ne doit « jamais permettre, & vous vou- « driez que je païaſſe de perfi- « die ſa confiance & ſon amitié ? « Quelle idée avez-vous de moi, « ma chere BIBI ? C'eſt une fau- « te à un Prince, je l'avouë, & « ſur tout à un Prince deſtiné à «

» la Roïauté, que de prendre des
» engagemens qui peuvent l'a-
» villir aux yeux de ses sujets. Si
» l'engagement que j'ai pris avec
» vous étoit tel, je n'aurois pû
» en effacer la faute; mais je l'au-
» rois réparée, en profitant de la
» permission que vous me donnez
» d'épouser la Princesse de FOR-
» TESERRE. Car ne doutez
» pas, ma chere BIBI, que sans
» cette permission, & celle de vo-
» tre pere, j'eusse pû manquer à
» mes promesses. Je suis persua-
« dé qu'il y a plus d'honneur à
» tenir des engagemens, même
» très-préjudiciables, qu'il n'y a
» de honte à les avoir pris. Il
» faut avoir le courage de répa-
» rer ses fautes en s'en punis-
» sant, si on ne peut les réparer
» sans en faire de nouvelles; &
» de toutes celles qu'on peut fai-
» re, manquer de bonne foi, est

la plus grande. Mais l'engage- « ment que j'ai pris avec vous, « ma chere BIBI, n'est point une « faute. Votre beauté justifie ma « passion; vos vertus en autori- « sent la fidélité, & en assu- « rent la constance; & en vé- « rité, vous êtes telle que le Roi « de FORTESERRE n'a point « dit, pour ne vous faire qu'un « compliment, que ce seroit « vous faire injustice que de ne « pas vous placer sur le Trône. « Je n'y serois pourtant pas sans « vous, lui dit BIBI, & je vous « assure que je n'y vois que vous. « Je le sçai, reprit TITI, le Trô- « ne est encore au-dessous de « vous; le cœur seul de votre « cher TITI en est digne, mais « ne le troublez donc plus par « vos inquiétudes. Si je ne vous « suis pas venu voir; si je ne vous « ai pas prié de venir; si je ne «

» vous ai pas même écrit régu-
» lierement, c'est que j'ai crû de-
» voir plus donner aux affai-
» res du Gouvernement, qu'aux
» soins d'une tendresse, dont je
» croïois que vous étiez sûre, &
» qui ne pourroit jamais s'alté-
» rer, que lorsque vous éxigeriez
« des soins & des complaisances
» qui me feroient négliger les
» devoirs de la Roïauté ; mais
» je vous en crois incapable, &
» je suis persuadé, au contraire,
» que vous fortifierez sans cesse
» ma tendresse, en me faisant sans
» cesse admirer votre vertu ». BIBI lui répondit les choses les plus touchantes, & les plus raisonnables. Dès ce moment toute inquiétude fut bannie de son ame. Elle se considéra comme l'épouse de son cher Prince ; & quoiqu'après le compliment de FORTESERRE elle eût commencé à ne plus re-

garder son sort comme incertain ; on s'apperçut néanmoins, en rentrant dans la petite maison, qu'une nouvelle satisfaction brilloit dans ses beaux yeux. On se mit à table, afin que les Princesses, qui devoient être fatiguées, pussent se coucher de bonne heure. Elles étoient lasses, à la vérité, mais elles n'avoient pas envie de dormir.

La bonté des Rois, celle des Princesses, faisoit regner une liberté charmante ; rien ne gênoit la bonne humeur des Courtisans. Nous sommes ici tous convives & bon amis, disoit FORTESERRE, il n'y a ici ni Roi, ni Reine que BIBI ; TITI même n'est plus Roi. Il voulut que BIBI fût assise entre les Princesses GRACILIE & BLANCHEBRUNE, vis-à-vis de lui ; & ordonna que ceux qui

se serviroient du mot de MAJESTE', païeroient un demi ginguet d'amende. C'étoit peut-être étendre trop loin la liberté de ce repas; mais ce grand Prince sçavoit bien que personne de ceux qui s'y trouvoient, n'auroit l'étourderie d'en abuser. Ce Prince étoit âgé de cinquante-cinq ans. Il avoit la mine haute & fiere; plus de majesté que de régularité dans les traits. Son teint étoit bazanné, son nez aquilin, les yeux grands & pleins de feu. Il avoit la taille d'un Héros, haute & robuste, il en avoit aussi la force & les sentimens. Bon, généreux, aimant la justice, il se faisoit un devoir de protéger les malheureux. Il étoit ennemi de la tirannie, quoiqu'il voulût commander par tout. Fier avec ses égaux, il n'en reconnoissoit point qui ne lui cedât du

moins la primauté du rang. Violent & colere, il n'y avoit point à son égard de petites fautes. Nourri dans les Camps, ses manieres & ses mœurs étoient plus d'un Guerrier, que d'un Roi de Cour. Il comptoit la vie pour rien, & ne formoit jamais de dessein que dans la résolution de périr ou de l'exécuter. Redouté de ses voisins, aimé de ses sujets; il en auroit été adoré, si on n'eût pas eu autant de crainte de son humeur violente, qu'on avoit d'amour pour ses vertus, & qu'il eût pris la peine d'entrer un peu plus dans le détail du gouvernement civil; mais tout entier au militaire, il se reposoit trop sur ses Ministres de la direction de la Justice, & de la finance. L'une étoit détruite par la chicanne du labirinthe des loix; l'autre par une régie trop compliquée.

Le Roïaume, dont il hérita étoit très-borné ; il l'étendit extrêmement par la conquête de deux Etats voisins. Il parvint à la Couronne à l'âge de trente-cinq ans, après avoir vû tuer le Roi son pere à côté de lui par un boulet de canon. Furieux dans la douleur de cette perte, il écrivit à ses ennemis qu'il leur défendoit de se servir de canons, autrement que pour l'attaque ou la défense des Places, ainsi qu'il l'observeroit lui-même ; sinon qu'il ne feroit aucun quartier à leurs soldats. Et sans crainte d'exposer les siens à la cruauté des représailles, après avoir fait mourir plus de soixante mille hommes pour effectuer sa menace, il força ses ennemis à se conformer à ce qu'il éxigeoit, leurs soldats effraïés ne voulant plus servir dans une guerre où on ne fai-

ſoit point de quartier. Il appelloit les canons, *les armes des lâches*. Il diſoit que c'étoit des inſtrumens qui ne ſervoient qu'à la cruauté des hommes, & non point à leur valeur.

Il avoit une Maitreſſe qu'il aimoit extrêmement, & qui étoit la ſeule perſonne qu'il eût aimée, lorſque le Roi ſon pere lui fit épouſer une Princeſſe qu'il n'aimoit point. Celle-ci, dont GRACILIE fut la fille unique, mourut deux ans après ſon mariage. L'autre lui aïant fait une infidélité, il alla chez elle, monta dans ſa chambre & la jetta par la fenêtre. Depuis ce tems, il n'aima plus que pour ſatisfaire aux beſoins de ſon tempéramment, comme il aimoit une bouteille, dont il ne ſe ſoucioit plus quand ſa ſoif étoit paſſée. Il prétendoit que c'eſt ainſi que les hommes doivent aimer les femmes, & qu'il eſt ridi-

cule de voir un Héros tendre, puiſque toute tendreſſe eſt toujours foibleſſe & ſervitude. Malgré ces ſentimens, il ne put s'empêcher d'avoüer que BIBI méritoit d'être aimée; & que la tendreſſe que TITI avoit pour elle n'étoit pas foibleſſe, mais juſtice.

Il ne ſe mettoit jamais à table, que lorſqu'il avoit fini toutes les affaires qu'il devoit regler. On l'a vû à l'Armée, après des marches pénibles, paſſer les nuits à travailler, ſans prendre, pendant vingt-quatre heures, que deux taſſes de caffé, ou un verre de vin, ou quelquefois même ſimplement un verre d'eau, & quelques pipes de tabac, car ce Prince aimoit à fumer. Cependant lorſque ſes affaires étoient finies, & qu'il ſe mettoit à table, il ſe plaiſoit à y être du tems. C'eſt-là qu'il ceſſoit d'être Roi, & que ce Héros ſi fier &

si violent, n'étoit plus qu'un convive aimable qui se livroit au badinage, & même à l'amitié.

Ils en étoient au fruit, lorsqu'on vint dire à L'EVEILLE' qu'une vieille femme demandoit à lui parler. TITI eut un pressentiment de ce que c'étoit. Il ne se trompoit pas, c'étoit DIAMANTINE. Elle parut un moment après sous la même figure de vieille qu'elle avoit quand TITI la trouva pour la premiere fois dans la Forêt; elle boitoit encore, comme si elle eût été blessée à une jambe. L'EVEILLE' lui donnoit la main & la présenta à TITI, pour que ce Prince lui fît l'honneur de la présenter lui-même à FORTESERRE & aux Princesses. Le Roi de FORTESERRE la regardoit avec surprise. Il avoit vû qu'aussi-tôt qu'elle avoit paru, TITI s'étoit

levé pour la recevoir ; que la Princesse de BLANCHEBRUNE s'étoit aussi levée ; qu'ABOR & sa femme en avoient fait autant. Mais sa surprise augmenta beaucoup, lorsqu'il vit que TITI la lui présentoit comme une de ses meilleures amies, & le prioit de trouver bon qu'elle s'assît à son côté, entre les deux Rois. Il la regardoit avec un air mêlé de dédain & de surprise, sans trop sçavoir ce qu'il en devoit penser. Il crut d'abord que c'étoit quelque folle dont on vouloit le divertir, ce qu'il ne trouvoit point trop plaisant. Cependant la vieille s'assit sans façon, & dit à FORTESERRE : SIRE, que VOTRE MAJESTE' ne soit point surprise si j'en agis si librement. Elle vient d'entendre que je suis une bonne amie de TITI, & je veux devenir aussi bonne

amie de VOTRE MAJESTE'. Elle ſçait qu'on eſt naturellement ami des amis de nos amis, & comme je ſuis perſuadée que vous êtes extrêmement ami de mon ami TITI, j'eſpére que par cette même raiſon, vous ſerez auſſi des miens. Et qu'en arrivera-t-il de cette amitié, demanda FORTESERRE? Le plaiſir de nous aimer, répondit-elle, & de nous en donner des preuves dans l'occaſion, Ce qui fit rire tous ceux qui ne la connoiſſoient pas, & ce qui perſuada FORTESERRE que c'étoit une folle. Par exemple, continua-t-elle, maintenant que j'ai ſoif, & que la bouteille eſt auprès de VOTRE MAJESTE', VOTRE MAJESTE' peut me verſer à boire; & quand VOTRE MAJESTE' aura ſoif, & que j'aurai une bouteille, je verſerai

à boire à VOTRE MAJESTE'; car entre amis les ſervices doivent être mutuels ſelon le pouvoir & l'occaſion. Soit, lui dit FORTESERRE. Mais ma bonne amie, puiſque bonne amie y a, il faut que vous ſçachiez que perſonne à cette table ne doit ſe ſervir du terme de MAJESTE', ſans païer un demi ginguet d'amende. La régle eſt bonne, répondit-elle, je ne la ſçavois pas; mais à préſent que VOTRE MAJESTE' m'en a informée, je ne traiterai plus VOTRE MAJESTE' de MAJESTE'; ni VOTRE MAJESTE' non plus, dit-elle, en s'adreſſant à TITI. Mais depuis que vous le ſçavez, reprit FORTESERRE, vous venez de le dire quatre fois. Eh bien, dit-elle, je vais païer deux ginguets d'or. Qui eſt-ce qui reçoit les amendes? On lui montra

une des Dames d'Honneur de la Princesse GRACILIE qu'on en avoit chargé, & qui avoit déja reçû plus de vingt ginguets, parce que ce terme échappoit sans y penser. La vieille tira de sa poche une petite bourse de cuir jaune, en délia les cordons, & en sortit quatre demi ginguets qui paroissoient être tout son avoir; du moins ne paroissoit-il pas qu'il en restât encore autant dans sa petite bourse. Ma bonne amie, lui dit FORTESERRE en riant, il me paroît que notre amitié éxigera bien-tôt que je vous donne de l'argent pour païer vos amendes, si vous ne vous tenez bien sur vos gardes. Non, dit-elle, car si je suis obligée d'emprunter, je dois la préférence à TITI, qui m'est plus ancien ami que vous. TITI prit les quatre demi ginguets pour

les donner à la Dame qui devoit les garder, & qui étoit auprès de lui. En les recevant, il en tomba trois sur la table. Cette Dame les reprit; mais à mesure qu'elle en reprenoit un, les autres s'échappoient & rouloient de côté & d'autre. Elle crut d'abord que c'étoit un pur hazard, & demanda pardon de ce qu'elle étoit si maladroite; mais voïant, & toute la compagnie aussi, que quelque chose qu'on fît, cette Dame ne pouvoit jamais les tenir tous les quatre à la fois; FORTESERRE prit la bonne vieille, pour une joueuse de gobelets, & la regardant avec mépris: Oh, oh, ma bonne amie, dit-il, est-ce ainsi que vous païez vos amendes? Hé bien, répondit-elle, cela ne vaut-il pas de l'argent? Pas pour moi, dit FORTESERRE, je n'aime point les tours

de passe-passe. Aïez du moins la complaisance de voir tout au long celui-ci, reprit la vieille. MADAME, dit-elle à la Dame d'Honneur, donnez-moi, s'il vous plaît, le demi ginguet que vous tenez, je ratrapperai bien les autres. La Dame d'Honneur le lui donna, & la vieille les aïant pris tous quatre: Tenez, dit-elle à TITI, remettez-les dans la main de MADAME, & qu'elle la ferme bien de peur qu'ils ne lui échappent. TITI donna les quatre demi ginguets. La Dame serra bien la main; mais elle eut beau serrer, quand elle l'ouvrit, elle n'en trouva plus qu'un, les autres avoient disparu. Si vous n'en sçavez pas davantage, dit FORTESERRE à la vieille, ce n'est pas si grande merveille, j'en ai déja vû faire autant. Non pas tout-à-fait, répondit la vieille; mais

aïez un moment de patience: MADAME, continua-t-elle, en s'adressant à la Dame d'Honneur, roulez sur la table le demi ginguet qui vous reste. La Dame le fit, & le demi ginguet en roulant se trouvoit sans cesse augmenté de demi ginguets & de ginguets qui rouloient avec lui, & dont le nombre croissant à chaque tour, couvrit bien-tôt tout ce qu'il y avoit d'espace vuide sur la table, & c'étoit une table de dix-huit couverts. C'étoit un plaisir que de voir toutes ces piéces d'or en mouvement. Enfin, quand il y en eut tant qu'ils s'embarrasserent dans leur course: En voilà assez, dit la vieille, pour les amendes qu'on pourra devoir, donnons cela aux domestiques. Et vous, SIRE, continua-t-elle en s'adressant à FORTESERRE, donnez-nous la liberté

berté de vous traiter, ou de ne vous point traiter de MAJESTE'; car l'amende même est une gêne, & l'attention qu'il faut avoir pour s'exemter de la païer, ne sert qu'à faire mieux penser à votre rang que vous voulez qu'on oublie. J'y consens, dit FORTE-SERRE, qui commença à regarder la vieille avec une sorte de considération, & je vois qu'il est très-avantageux d'être de vos amis. Mais sont-ce bien là de bons ginguets, dit-il, en en prenant un qu'il pesa sur le bout du doigt, & qu'il fit sonner avec son couteau. Si bons, répondit la vieille, que vous n'en avez jamais fait battre de meilleurs; & cela étoit vrai. On en remplit une serviette, & on les donna aux domestiques de la petite maison, qui se virent ainsi des plus riches de la Province. Jusques à

présent, dit FORTESERRE en regardant la vieille, je ne sçavois pas trop que penser de vous, ni de l'accueil qu'on vous a fait; mais je vois bien que vous êtes une Fée, & je soupçonne que vous pourriez bien être la même dont les noix, les néfles & les noisettes ont été la cause de la guerre que j'ai euë avec le feu Roi GINGUET, & où TITI me fit prisonnier. Cela est vrai, dit la Fée, & je vous apporte encore des mêmes noix, des mêmes néfles & des mêmes noisettes. Goutez-en, SIRE. En disant cela, elle tira de ses poches deux sacs, dans lesquels étoient les noix & les noisettes, & une boëte où étoient les néfles, & les mit devant FORTESERRE. Ce Prince goûta de chacune, qu'il trouva excellentes; mais après en avoir goûté, tou-

tes celles qu'il prit ensuite se trouverent des diamans semblables à ceux qu'avoit autrefois trouvé TITI. La surprise ne fut pas si grande, parce qu'on avoit déja vû arriver pareille chose ; & qu'on croïoit que la suite pourroit bien être la même, c'est-à-dire, que ces diamans redeviendroient quelque jour noix, néfles & noisettes. Cela est fort beau, dit FORTESERRE, c'est dommage qu'il n'y ait que l'apparence sans réalité. Comment, dit la Fée, je vous assure que ce sont de beaux & bons diamans, aussi vrais que les ginguets que vous venez d'éxaminer. Je le crois, répondit FORTESERRE, & sur ce pied-là, j'appréhende bien qu'au lieu d'avoir enrichi les domestiques d'ABOR, vous ne leur aïez donné de quoi se se faire pendre. Ils se serviront

de vos ginguets, & on les prendra pour de faux monoïeurs. Voulez-vous m'en croire sur ma parole, reprit alors DIAMANTINE, je vous assure, & que les ginguets sont d'aussi bon or, & que ces diamans sont d'aussi bons diamans que vous puissiez vous l'imaginer. Ceux que j'avois autrefois donné à TITI, étoient de même tout aussi bons; & s'ils lui étoient restés, il les auroit encore; mais la Reine TRIPALLE & le Roi GINGUET s'en étant emparés, je voulus, non-seulement punir l'un & l'autre de leur injustice, mais encore de leur avarice & de la dureté avec laquelle la Reine avoit refusé quelqu'argent à TITI pour me secourir, lorsqu'il me croïoit une vieille qu'un Ecuïer de son pere avoit estropiée. Pour vous, SIRE, continua-t-elle, dont je connois

les vertus, & à qui la vengeance que je tirai du Roi GINGUET & de TRIPALLE, a été si funeste, qu'elle vous a causé la perte d'une bataille, & le cruel chagrin de plusieurs mois de prison; je veux, autant que je puis, réparer le mal dont cette vengeance a été cause. Je vous prie de recevoir tous ces diamans, que je n'apporte ici que pour vous, & de compter que quelque chose qu'il arrive, ils resteront toujours aussi vrais & aussi bons qu'ils le sont & le paroissent actuellement. En disant ceci, DIAMANTINE quitta sa figure de vieille, & parut entre les deux Rois, comme une belle Reine, pleine de graces & de majesté, & brillante des plus belles pierreries du monde. La Princesse GRACILIE, qui s'en étoit d'abord mocquée intérieu-

rement, fut alors surprise de joïe & d'admiration; & souhaita, dans le fonds de son cœur de pouvoir bien obtenir l'amitié de cette grande Fée. Les deux Dames d'Honneur, & les quatre Seigneurs dont elle n'étoit point connuë, furent également ravis de tant de merveilles, & ne songerent plus qu'à devenir agréables à DIAMANTINE. La joïe & l'admiration éclatoient dans tous les yeux. Il n'y avoit que FORTESERRE qui avoit l'air un peu rêveur. Ecoutez, MADAME, dit-il en s'adressant à DIAMANTINE, je vais vous parler sincerement. Je n'ai point l'honneur de vous connoître, & quoique j'eusse beaucoup entendu parler de Fée, je n'en avois point vû; je croïois même, pour vous dire la vérité toute pure, que les merveilles qu'on en di-

ſoit étoient des contes à dormir de bout, ou propres tout au plus à amuſer de petits enfans. J'ajouterai même, avec votre permiſſion, qu'on m'a dit que ces Dames étoient fort capricieuſes; qu'elles faiſoient ſouvent du mal ſans ſujet, comme du bien ſans raiſon; ce que je ne veux pas croire, parce que cela me donneroit trop mauvaiſe idée d'elles, & qu'on a ſans doute toujours d'autant plus de raiſon, & par conſéquent de bonté, qu'on a d'intelligence & d'eſprit. Si je ſuis bien connu de vous, pourſuivit-il, vous devez ſçavoir que je me ſoucie de vos diamans comme de rien du tout. Ce n'eſt pas que je n'en admire l'éclat & la beauté; mais au fonds, qu'eſt-ce que cela? Les aîles des papillons, & les plumes des paons, ſont-elles moins admirables? Et

le brillant du ver-luiſant n'eſt-il pas plus éclatant que celui des plus beaux diamans du monde ? Je ne dis pas ceci, grande Fée, ajouta-t-il, pour mépriſer le don que vous me faites. Je ſçai que les diamans ont une valeur réelle dans l'opinion des hommes, & qu'ainſi le préſent que vous me faites vaut un Roïaume. Je vous proteſte, ſans compliment, que je ſuis plus ſenſible aux ſentimens de votre amitié qu'au préſent même. Je l'accepte avec une reconnoiſſance qui vous aſſure en moi d'un dévoüement ſincére. Mais permettez que je diſpoſe de ces diamans. Que j'en faſſe garnir deux épées, une pour TITI, & l'autre pour moi : Que j'en donne un gros & un petit à chacun de ces Meſſieurs, pour conſerver une marque de vos bontés & de cette merveille : Que

chacune de ces deux Dames, en montrant les Dames d'Honneur, en aïent deux des gros & trois petits; & que Madame ABOR, après avoir choisi ce qu'il lui plaira, donne à BIBI & aux deux Princesses à partager le reste. Car si vous ne voulez pas que je les donne, je les ferai vendre pour fournir aux frais de la premiere guerre que j'aurai. SIRE, répondit DIAMANTINE, je vous défends de les vendre, si ce n'est pour le soulagement de vos Peuples, dans une grande nécessité. Je consens seulement que vous en fassiez garnir deux épées, & que vous donniez aussi de ces diamans, ainsi que vous le dites, à chacune de ces Dames & de ces Messieurs; à condition même que ces diamans deviendront noirs pour ceux qui seroient capables de manquer à

l'attachement, & à la fidélité qu'ils doivent à leurs Maîtres. Mais je veux que du reste vous vous fassiez garnir un habit pour les nôces de BIBI, qui se célébreront d'aujourd'hui en un an. Pour ce qui la regarde, aussi-bien que sa mere & les Princesses, c'est mon affaire. FORTESERRE répondit qu'il se conformeroit à ce qu'elle souhaitoit. Cependant, comme elle s'étoit servi du terme: *Je vous défends*, terme que personne n'auroit jamais osé prononcer devant FORTESERRE, il avoit été blessé de cette expression, & se disoit en lui-même, malgré tous les diamans: Voilà une commere qui est bien impertinente; croit-elle que ses présens lui donnent droit de me commander? N'auroit-elle point envie de me faire danser aux nôces de BIBI avec un habit à boutons de nésles?

Cette seule idée allumoit la colere dans son cœur, & son visage en parut altéré. Qu'avez-vous, SIRE, lui dit DIAMANTINE, il semble que vous n'êtes pas content? Je ne vous le dissimulerai point, lui répondit FORTESERRE, j'ai songé que pour vous divertir vous voudriez peut-être me faire danser aux nôces de BIBI avec des boutons de néfles. Morbleu, si je le croïois, poursuivit-il sans donner le tems de lui répondre, ni vous, ni vos diamans, ni toutes les Fées du monde ne m'empêcheriez pas de...... De quoi faire, demanda DIAMANTINE? Vous le verriez, répondit FORTESERRE. SIRE, reprit la Fée, j'ai dit à VOTRE MAJESTE' que je voulois être de ses amies, & je vais vous en donner une grande preuve, en supportant votre vi-

vacité & votre injuſtice ſans me fâcher. Vous ne ſongez pas que vous me faites plus d'injure, en me ſoupçonnant de pouvoir vous faire danſer en habit à boutons de néfles, que je ne vous en ferois ſi je le faiſois en effet. Car au fonds, on ne pourroit vous accuſer que d'avoir eu de la confiance dans l'amitié d'une Fée qui vous a trompé, & qui s'eſt montrée, à votre égard, auſſi traître que maligne. On ſçait bien que ce ne ſera jamais par vanité que VOTRE MAJESTÉ ſe fera faire les habits les plus magnifiques. On vous connoît trop, pour ne pas ſçavoir que vous ne faites pas conſiſter votre grandeur dans une parure plus convenable à un Roi de Théatre, qu'à un grand Prince ; & que quand vous paroîtrez avec un habit extraordinaire, ce ne ſera aſſurément que

par un effet de votre complaisance pour une Fête extraordinaire. Mais, SIRE, après vous avoir demandé de m'en croire sur ma parole, & vous avoir assuré que ces diamans sont & seront toujours de véritables diamans, me soupçonner de ne vous tendre par-là qu'un piége pour vous rendre ridicule au milieu d'une Fête & d'une réjoüissance publique, c'est me croire capable d'une trahison si indigne, qu'en cela le soupçon seul est une injure. Toute la compagnie craignoit, & sur tout GRACILIE, que FORTESERRE ne s'emportât ; mais au fonds sa colère n'étoit jamais brutale, lors même qu'elle étoit dans toute sa violence. Je veux croire que j'ai tort, répondit-il à la Fée, & je vous en demande pardon. Je conviens que si vous êtes incapable de tromper ceux

qui se fient en vous, je vous ai fait une grande injure. Mais je n'ai pas trop l'honneur de vous connoître, grande Fée ; eh, eh, vous sçavez...... Quoi ! n'achevez pas, interrompit-elle ; vous sçavez que je suis une bonne amie de TITI, & cela devroit vous suffire. D'ailleurs, SIRE, poursuivit-elle, vous imaginez-vous qu'une Fée qui n'a qu'à vouloir pour operer des miracles que tous les hommes du monde ne pourroient faire, pût redouter la fureur, je ne dis pas d'un Roi quel qu'il fût, mais de tous les Rois de la terre. Il est vrai qu'il y a des Fées subalternes qui sont injustes & malignes, méchantes même quelquefois jusques à la cruauté, qui ne laissent pas que d'avoir un pouvoir extraordinaire, & dont on peut néanmoins se vanger ou par la force ou par la

ruse ; mais pour une Fée telle que moi, qui ne reconnoît aucun pouvoir supérieur au sien, vous trembleriez, SIRE, si vous songiez à ce qu'elle peut faire, sans qu'il y ait à son égard d'autre parti à prendre que de tâcher de se la rendre favorable, ou de rester dans la nécessité de souffrir & dans l'impossibilité de se vanger. Moi, trembler, dit FORTESERRE, en regardant fixement DIAMANTINE, je conçois bien que je puis craindre de m'exposer à un danger ou d'échoüer dans le dessein que je me serai proposé en m'y hazardant. Mais *trembler*, on ne tremble jamais quand on ne craint point de périr ; je sçai qu'on ne doit point craindre ce qui est inévitable, & que dans ce qui est incertain, il faut avoir le courage de vaincre. Etes-vous donc bien sure, reprit DIAMANTINE, que

dans un péril éminent, ou pour dire plus, inévitable, VOTRE MAJESTE' ne trembleroit pas? VOTRE MAJESTE' va assez mal là, répondit FORTESERRE, & vous avez bien fait de païer d'avance une bonne amende; car une Majesté qui tremble, est une Majesté bien peu Majestueuse; mais pour répondre à votre question, MADAME, je vous dirai sincerement que je n'en sçai rien, parce que je ne m'y suis jamais trouvé; cependant je ne crois pas en effet que j'eusse assez peur pour trembler. J'en suis bien aise, ajouta DIAMANTINE, j'ai un ennemi si brave, qu'il n'y a je crois qu'une puissance aussi grande que la mienne qui pût en triompher, & je respecte si fort sa valeur, que je me ferois une honte de l'accabler d'une force qu'il ne pourroit com-

battre ; vous êtes un héros digne de lui, & par ce que je viens de dire, vous devez le croire digne de vous. J'espere que vous voudrez bien quelque jour prendre ma cause en main ; me le promettez-vous, SIRE, l'entreprise est si grande, que le chemin même pour la tenter peut effraïer les plus braves. Si vous me parlez sincerement, dit FORTESERRE, oüi je vous le promets, & vous pouvez compter sur moi ; mais si vous ne me parlez ainsi que pour m'éprouver, je le trouve très-mauvais, & sçachez que ce n'est point un homme comme moi qu'on éprouve, ou qu'on ne l'éprouve pas sans risque. Quoi ! toujours en colere, dit la Fée ? Permettez-moi, SIRE, de dire à VOTRE MAJESTE' que je ne doute point de sa valeur ; mais qu'à cet égard vous paroissez presqu'aussi délicat

qu'un faux brave. J'ai bien une autre grace à vous demander, mais je n'ose plus vous parler, vous me fermez la bouche. Parlez, parlez toujours, dit FORTESERRE en souriant, pardonnez-moi mon humeur brusque, je suis au fonds assez bon homme. Eh bien, dit la Fée, j'ai une autre grace à vous demander, pour laquelle vous avez encore plus besoin de valeur que pour la premiere. Qu'est-ce que c'est, demanda FORTESERRE ? Promettez-moi, reprit la Fée, de ne vous plus mettre en colere. Cela ne dépend pas de moi, répondit-il ; c'est mon tempéramment. Je sçai que vous ne pouvez vous empêcher d'en sentir les mouvemens, dit-elle, mais promettez-moi de les réprimer. Pourquoi avoir de la valeur contre ses ennemis, & n'en pas avoir contre ses passions?

C'eſt que nos paſſions, c'eſt nous, répondit FORTESERRE; oüi c'eſt nous, dit la Fée; mais un nous défiguré qui n'eſt pas ce qu'il doit être. Pourquoi n'avoir pas le courage d'être ce qu'on doit? En vérité, dit FORTESERRE, ne parlons point morale, grande Fée; buvons. Je le veux bien, dit-elle; mais pour ce coup-ci, laiſſez-le moi boire dans mon propre verre. En diſant ces paroles, elle dit à L'EVEILLE': Allons, Page aux vieilles, mon ami, appelle un de mes Zephirs que j'ai laiſſez à la porte, & dis-lui que je demande la petite corbeille que je leur ai donné en garde. L'EVEILLE' obéït. Les deux Princeſſes étoient charmées dans l'attente que cette corbeille feroit voir quelques merveilles nouvelles. Toute la compagnie s'y attendoit auſſi, & s'en réjoüiſſoit

d'avance. Il n'y avoit que TITI & BIBI qui n'y penſoient pas, parce qu'ils ne pouvoient rien voir de plus beau que l'amour qui ſe peignoit dans leurs yeux. Cela eſt ſi vrai, que lorſque la corbeille fut apportée, & que la Fée la découvrit, tous les yeux furent attentifs à voir les merveilles qu'elle renfermoit, excepté les yeux de BIBI & de TITI, qui profitoient de l'attention des autres pour goûter le plaiſir de ſe regarder plus long-tems. Ils ſe diſoient ainſi mille choſes, & faiſoient couler mutuellement dans leurs cœurs la joïe & la tendreſſe infinie qui s'y déploïoit.

Ce que la Fée avoit appellé ſon verre, étoit un grand gobelet un peu plus évaſé par le haut que par le fond. Il étoit d'un ſeul diamant, orné juſques à la moitié d'un bas relief où étoient

repréſentées des GRACES verſant à boire à des AMOURS. Le travail en étoit ſi parfait, que ſi on ne peut pas dire qu'il ſurpaſſoit la matiere, parce qu'elle étoit ſans prix, on peut du moins aſſurer qu'il l'égaloit. On liſoit autour ces paroles : *Gardez-vous de les ſubmerger*, pour marquer qu'en verſant trop plein on ſubmergeroit les AMOURS & les GRACES; & allégoriquement, qu'en bûvant trop, on noïoit les uns & les autres. DIAMANTINE tira ce gobelet du milieu de la corbeille, où il étoit environné de bouquets de fleurs artificielles toutes de pierreries. Comme la bouteille étoit auprès d'elle, elle ſe verſa elle-même du vin juſques à la hauteur du bas-relief. Tout le monde l'imita. Elle choqua avec les deux Rois, & on but avec grand plai-

ſir. FORTESERRE demanda enſuite à la Fée la permiſſion d'examiner le gobelet. Ce Prince qui admiroit peu de choſe, pour ne pas dire rien, ne put s'empêcher d'admirer la grandeur du diamant dont ce vaſe étoit formé, & la perfection du travail. Ce n'eſt pas l'ouvrage d'un homme, dit-il, ce ne peut être que celui d'une Fée. Pardonnez-moi, SIRE, répondit DIAMANTINE, & même d'un homme qui n'a jamais appris à tailler que des plumes; encore n'écrivoient-elles pas trop bien. En vérité, reprit FORTESERRE, moi qui ne regarde ces ſortes de choſes qu'on appelle des bijoux, que comme des joüets d'enfans, je ne puis m'empêcher d'admirer & la grandeur, & la beauté de la pierre, & la perfection de l'ouvrage. Voïez cet Amour, diſoit-il; ne diroit-on pas

qu'il va goûter un double plaisir en buvant le verre que cette Grace vient de lui verser ? Ne diroit-on pas qu'elle-même partage le plaisir qu'il aura à le boire. Malgré la dureté de la pierre & la petitesse des figures, on a eu l'adresse d'exprimer ces sentimens dans leurs regards & dans les airs de tête, sans parler du reste de leur attitude, noble autant qu'elle est gracieuse. Il parcourut ainsi toutes les autres figures. Il falloit que cela fût d'une grande perfection, car il ne pouvoit cesser de l'admirer. Enfin, après l'avoir long-tems consideré, il le donna à TITI, qui le présenta d'abord à GRACILIE; mais quelqu'instance qu'il fît, cette Princesse voulut faire voir qu'il y avoit de jeunes filles qui sçavoient moderer leur curiosité ; elle protesta que quelqu'envie qu'elle eût

d'admirer de près ce précieux vase, elle ne le verroit qu'à son tour, & qu'il falloit qu'il passât à la ronde. Ainsi TITI après l'avoir examiné, le donna à une Dame qui étoit à sa gauche, & ainsi de suite cet incomparable gobelet fit le tour. C'étoit quelque chose d'étonnant que les coups de lumiere qui en sortoient à chaque mouvement qu'on lui donnoit. Quand il fut revenu entre les mains de la Fée : Versons, dit-elle, afin de voir les nouvelles lumieres que ce verre fait éclater quand il est moitié plein. Rien n'étoit en effet plus beau que les brillantes & diverses couleurs que causoient l'agitation du vin & les réfractions de la lumiere des bougies. Si vous vouliez faire une expérience, ajouta DIAMANTINE, on n'auroit qu'à ôter les bougies,

giės, & le vin agité dans ce verre, au milieu de l'obſcurité, y deviendroit un fosfore plus lumineux que quelque fosfore que ce ſoit. Cependant, continua-t-elle en s'adreſſant à FORTESERRE, je veux vous donner ce gobelet, SIRE, & de plus y attacher la propriété, que ſi vous aviez ſoif & que vous n'euſſiez rien à boire, il s'emplira de la liqueur que vous ſouhaiterez, vous n'aurez qu'à vouloir. Mais il me faut une condition, pourſuivit-elle; vous ne voulez pas me promettre de n'être plus colere, promettez-moi du moins que lorſque vous vous ſentirez émû d'une paſſion ſi dangereuſe & ſi peu ſéante à un Roi, permettez-moi de dire, que quoiqu'on l'aïe appellé une *folie de peu de durée*, les funeſtes ſuites en peuvent être irréparables;

promettez-moi, dis-je, SIRE que lorsque vous vous trouverez émû de cette passion, VOTRE MAJESTE' ne dira, ni ne fera rien qu'après avoir fait emplir ce verre & l'avoir bû. Oüi, je vous le promets, grande Fée, répondit FORTESERRE, je le dois moins encore à ce présent qu'à vos bontés. Mais me le promettez-vous bien, reprit DIAMANTINE. Oüi bien? & comptez que je n'y manquerai pas, ajouta FORTESERRE. Je dois me fier à la parole d'un grand Roi, reprit la Fée. Voilà ce gobelet, SIRE, j'ose vous assurer qu'il n'y en a point de pareil dans tout l'Univers. Gardez-le, & qu'il vous fasse souvenir de notre amitié & de votre promesse. Quand nos passions sont si fortes, que nous n'osons les attaquer de front, il faut ruser avec nous-

mêmes, & tâcher de les miner insensiblement, si nous ne pouvons pas tout d'un coup les détruire.

Après avoir fait ce présent au Roi de FORTESERRE, la Fée tira de sa corbeille les fleurs artificielles qui y étoient, & les distribua aux Princesses & aux Dames. Il y avoit des fleurs de grenades qui n'étoient que d'un seul rubis; des boutons de roses qui n'étoient que d'un seul rubis balais; diverses violettes faites d'hyacinthes, d'amatistes & de saphirs; des jonquilles & des jassemins de topases. Le blanc matte de la cornaline aveugle, dont il y avoit des fleurs d'oranges & de jassemins blancs; & le blanc animé de la sardoine transparente, dont étoient les fleurs de muguet, ne servoient qu'à rehausser l'éclat des autres fleurs compo-

ſées d'opales ou de giraſoles. L'émeraude, le beril, la chryſolite & la turquoiſe ſe trouvoient emploïées pour les feüilles & les diverſes nuances de verd. Quelques fleurs même étoient, ou mêlées, ou toutes compoſées de diamans bleus, jaunes, ou tanés. On peut juger avec quel plaiſir les Dames ſe parerent de pareils bouquets. Tant de merveilles, & la joïe qui regna dans la converſation leur fit oublier qu'elles étoient laſſes. On tint table juſqu'au lever de l'aurore, dont même on ne s'appercevoit pas. Mais DIAMANTINE avertit de l'heure, en diſant : Qu'elle alloit ſe retirer, & qu'elle reviendroit dans deux jours, parce que TITI recevroit alors une nouvelle qui le mettroit en état de faire une grande grace à quelqu'un. En diſant ces mots, elle ſortit. Toute

la compagnie la ſuivit juſques hors de la porte de la petite maiſon. Quatre zephirs l'enleverent dans les airs, où elle laiſſoit après elle une trace de lumiere. Quand on l'eut perdu de vûë, on regarda du tems vers l'endroit de l'horiſon où elle avoit diſparu. Mais enfin on ſongea pourtant à s'aller repoſer, & lorſqu'on ſe retourna vers la petite maiſon pour y rentrer, un nouveau ſpectacle étonna encore toute la compagnie. La petite maiſon parut auſſi brillante que l'aurore à laquelle elle étoit expoſée, ou plus brillante encore. Quel nouveau prodige eſt-ce là, s'écria le Prince de FULLFOI? Je le vois, MADAME, dit le Roi de FORTESERRE à BIBI, vous avez dit tantôt que vous aimiez tant cette maiſon, que vous voudriez qu'elle fût enveloppée de criſtal. La Fée

a connu votre désir, & vient de l'accomplir. Votre maison sera désormais à l'abri des injures du tems. Il est bien juste qu'elle soit la plus durable & la plus brillante du monde, puisque la plus belle Reine du monde y a reçû le jour. Dites plutôt, SIRE, répondit BIBI, que c'est puisque les deux plus grands Rois de l'Univers l'ont honorée de leur présence. Cependant on s'approcha de la petite maison, on en toucha les murailles qu'on trouva en effet couvertes d'un cristal épais, depuis le pied jusques au sommet, comme d'un vernis incorruptible. On en fit le tour, on la trouva de même par tout. Que de prodiges, s'écria FORTESERRE! Quelque chose que j'eusse oüi dire du pouvoir des Fées, je ne l'avois jamais crû. Et quoiqu'en vous voïant, MADA-

ME, dit-il à BIBI, on doive croire que par tout où vous êtes c'est le païs des merveilles, je ne puis m'empêcher de dire qu'il faut vous voir, & voir ce que je vois, pour le croire.

Les deux Rois conduisirent les Princesses dans la chambre qu'on leur avoit préparée. BIBI devoit coucher dans celle de sa mere; mais GRACILIE & BLANCHE-BRUNE demanderent avec tant d'instance qu'on ne les séparât point de BIBI, qu'on alla chercher son lit pour le mettre dans la chambre des Princesses. Les deux Rois eurent aussi une chambre où L'EVEILLE' coucha. Les deux Dames d'honneur en eurent une autre pour elles seules, & comme la quatriéme étoit celle de Madame ABOR & de son mari, ce qui avec une cuisine & une dépense composoit toute la petite

maiſon ; les quatre Seigneurs furent obligés d'aller coucher dans l'aire de la grange où on leur avoit dreſsé quatre lits de camp.

Les Princeſſes ne purent ſe coucher ſans ſe donner le plaiſir d'admirer encore les magnifiques fleurs que la Fée leur avoit données, & c'eſt auſſi la premiere choſe qu'elles firent en ſe réveillant. Quand elles penſerent aux merveilles du repas qu'elles avoient fait, elles doutoient encore ſi ce n'étoit point un rêve. GRACILIE ſe réjoüiſſoit ſur tout du gobelet que ſon pere avoit reçû, & de la promeſſe qu'il avoit faite ; car elle aimoit tendrement le Roi ſon pere, & ne craignoit de lui que la facilité qu'il avoit à ſe mettre en colere. Que je ſuis charmée, diſoit-elle à la Princeſſe de BLANCHEBRUNE & à BIBI, de la promeſſe que la Fée

a fait faire au Roi mon pere ; car je suis sûre qu'il la tiendra par honneur, & croïant ne satisfaire ainsi qu'à l'honneur de sa parole, j'espere qu'il affoiblira peu à peu les accès d'une passion qui lui est si naturelle, que désespérant de la vaincre, il n'a pas cru devoir la combattre. Je ne puis vous dire, continua-t-elle, combien j'étois inquiéte dans ce repas ; je craignois toujours qu'il ne se laissât aller à quelqu'emportement contre la Fée ; il me paroissoit qu'elle lui reprochoit un peu trop sérieusement un défaut qu'il ne regarde pas comme aussi grand qu'elle le lui représentoit, & s'il s'étoit une fois laissé emporter, que serions nous devenues ? Il n'auroit pu faire de mal à la Fée, & s'en seroit fait une dangereuse & puissante ennemie. Cela est vrai, dit BIBI ; mais DIAMAN-

TINE est bonne & sage. Elle nous aime, elle n'auroit pas voulu troubler ici la joïe que nous avons d'y avoir un si grand Roi, si généreux & qui a tant de politesse dans l'esprit, que je suis surprise qu'il soit aussi porté à la colere qu'on le dit, & que son cœur soit, ainsi qu'on l'assure, inaccessible à la tendresse. A l'égard de la colere, reprit GRACILIE, c'est l'effet d'un tempéramment plein de feu, & j'ose dire de son amour pour la justice. Il est vif, & veut de l'exactitude; mais je puis assurer qu'au milieu des passions les plus violentes, je ne lui ai jamais vû ordonner rien d'injuste. A l'égard de la tendresse, il est persuadé que l'amour ne sert qu'à déranger l'homme de ses devoirs, qu'à amolir le courage, & qu'à jetter dans la sujetion ceux mêmes qui sont faits pour com-

mander aux autres. Son caractere haut & fier le porte à ne croire l'amour qu'une foiblesse : son expérience, & ses réflexions l'ont confirmé dans le parti qu'il a pris de mépriser cette passion. Il eut le malheur de ne point aimer la Reine ma mere, & de sentir ainsi tout le poids & toute la gêne d'une union qui étoit pour lui d'autant plus cruelle, que je suis sure que sa bonté naturelle lui faisoit partager la peine que son indifférence causoit, ou du moins pouvoit causer à une épouse dont la douceur auroit mérité un autre sort ; car j'ai oüi dire, ajouta GRACILIE en soupirant, que cette vertueuse Princesse tenoit compte au Roi son époux, des bons procedés qu'il a toujours eu avec elle, sans qu'elle lui aïe jamais marqué de mécontentement d'un attachement qu'il avoit ailleurs.

Cela étoit très-ſage, interrompit la Princeſſe de BLANCHEBRUNE; des reproches n'auroient ſervi qu'à irriter le Roi votre pere, & qu'à l'écarter peut-être des bons procedés qu'il avoit d'ailleurs pour la Reine. Comment cela peut-il ſe faire, dit BIBI, à moins que la Reine n'eût été aſſez heureuſe pour ne point aimer le Roi ſon époux? Pardonnez-moi, MADAME, ce ſoupçon, dit-elle à GRACILIE, un mariage de politique n'exige qu'une conduite raiſonnable, & non point une tendreſſe de cœur. Mais comment peut-on aimer ſans jalouſie, quand on a ſujet d'en avoir? Je crois comme vous que cela ne ſe peut, répondit GRACILIE; mais on peut être aſſez ſage pour n'en rien marquer, lorſqu'on eſt ſure que les plaintes ne ſerviroient de rien. J'ai oüi dire

qu'elles ne servoient jamais, dit BLANCHEBRUNE, qu'à faire ajouter la haine à l'indifférence, & que les liaisons de l'amour même lorsqu'elles étoient accompagnées de jalousie, n'étoient plus une union charmante, mais une cruelle servitude, à plus forte raison une union de simple politique. Ainsi la Reine votre mere a marqué sans doute autant de raison que de vertu, & se seroit enfin vûë aimée du Roi, d'autant plus parfaitement, qu'il auroit été conduit à l'amour qu'elle méritoit par les sentimens de l'estime qu'il ne pouvoit lui refuser. Oüi, MADAME, répondit GRACILIE; ma mere auroit eu cette joïe, & moi aussi si elle eût vécu, & même elle n'auroit pas attendu long-tems. Vous voulez dire, reprit BLANCHEBRUNE, que

l'infidelité de celle qui détournoit le cœur du Roi y auroit contribué? Oüi, MADAME, répondit GRACILIE; la trahison de celle qu'il aimoit sans pouvoir beaucoup l'estimer, l'auroit fait revenir à celle qu'il estimoit beaucoup, & qu'il n'aimoit pas assez. Comment, dit BIBI, le Roi aimoit une personne qui lui fut infidelle? Eh qu'en arriva-t-il, je vous supplie? Qu'il la jetta par une fenêtre, d'un étage qui avoit plus de trente pieds de haut, répondit BLANCHEBRUNE? Oh! que j'en suis bien aise, s'écria BIBI. Il faudroit qu'il y eût une loi qui obligeât toutes les femmes à passer une fois par an devant cette fenêtre. Fort bien, MADAME, dit BLANCHEBRUNE en souriant; vous conviendrez cependant, que la punition étoit un peu forte. J'en conviens moi-

même, dit GRACILIE; mais pourquoi tromper quelqu'un qui nous aime? Pour lui épargner, répondit BLANCHEBRUNE, le désagrément de lui dire qu'on ne l'aime plus. C'est toujours un bien que de se croire aimé quand même on ne le seroit pas. Pourquoi priver quelqu'un d'une illusion qui fait son bonheur, & qui n'est nuisible à personne? Soit, reprit GRACILIE; mais il faut donc si bien entretenir cette illusion, qu'on n'en découvre jamais la fausseté. Car alors au désespoir de n'être plus aimé, se joint la fureur d'avoir été trahi. Oüi, dit BLANCHEBRUNE, & on jette tout de suite les gens par la fenêtre; c'est une très-belle fin d'avanture. Vous en direz ce qu'il vous plaira, reprit GRACILIE, je sçai que mon pere lui auroit pardonné son changement,

& qu'il ne fut irrité que de sa trahison. Et moi j'en doute, répondit BLANCHEBRUNE, & si vous me permettez de vous parler franchement, belle Princesse, dès que cette fille a été aimée du Roi, qui n'étoit alors que Prince, son sort a été d'être jettée par la fenêtre. Si elle ne l'eût point aimé, il auroit trouvé très-mauvais qu'elle n'eût pas répondu à l'honneur qu'il lui faisoit, & gare la fenêtre. En l'aimant ainsi qu'elle a fait, si elle eût avoüé le changement de son cœur, il n'auroit pû, il est vrai, l'accuser d'infidélité, ou du moins de trahison, mais il l'auroit accusé de mauvais goût & d'injustice, & gare encore la fenêtre. Il n'y avoit qu'un moïen d'échapper; c'est que le Prince eût cessé le premier de l'aimer; encore auroit-il fallu qu'elle eût souffert

ſa diſgrace avec beaucoup de réſignation, qu'elle eût reſpecté ſes plaiſirs ; car ſi elle l'eût troublé par ſes plaintes, gare encore la fenêtre. Vous êtes bien méchante, MADAME, dit GRACILIE, à l'égard d'un Roi qui vous aime ſi parfaitement, que je ſuis sûre qu'il ne tiendroit qu'à vous de le convertir tout-à-fait ſur le chapitre de l'amour ; je ne gagerois pas même que la converſion ne fût déja dans le cœur. Vous voulez, en m'inquiétant, vous venger, répondit BLANCHEBRUNE, de ce que je vous ai parlé franchement. Je ſçai que le Roi votre pere m'honore de beaucoup d'amitié, & que j'en ſuis ſi flatée, que je me propoſe de travailler toute ma vie à m'en rendre digne. Mais je vous aſſure que je craindrois autant ſon amour, que j'ambitionne l'hon-

neur de son estime. En vérité, je crois pourtant, ajouta GRACILIE, qu'il sent pour vous quelque chose de plus que de l'amitié, & que vous avez grande part à ce voïage. Comment cela s'accorderoit-il, demanda BLANCHEBRUNE, avec les préventions où il est contre l'amour ? Je suis persuadée, reprit GRACILIE, que son cœur y résistera toujours, quand il ne s'offrira qu'avec les attraits de la volupté ; mais quand il se présentera précédé par les sentimens de l'estime, & accompagné des vertus qui la soutiennent, mon pere aimera comme un autre & mieux qu'un autre; & ces sentimens, MADAME, ont déja fait sur lui une grande impression pour vous. Quand vous nous fîtes l'honneur, continua GRACILIE, de vous réfugier dans ses Etats, il eut peine à

croire qu'une Princeſſe auſſi jeune & auſſi belle, ne fût attachée au Prince TITI, que par les liens du ſang & de l'amitié. Il diſoit qu'on ne devoit pas s'imaginer, que dans une perſonne de votre âge, l'amitié ſeule fût aſſez courageuſe pour réſiſter, ainſi que vous aviez fait, aux injuſtices de TRIPALLE & de GINGUET. Quelque haute idée qu'il eût de vous, MADAME, cela lui paroiſſoit trop héroïque. Cependant il voit par lui-même que l'amitié ſeule, & l'amour de la juſtice vous faiſoient agir; vertus, qui ſelon lui, ſuppoſent toutes les grandes qualités de l'ame. Vous voilà donc une Héroïne à ſes yeux; & comme il ne ſe croit pas des ſentimens inférieurs à ceux des Héros, vous voilà faits l'un pour l'autre; de Héros à Héroïne il n'y a que la main. Voilà la

marche que tiendra l'amour, & je ne doute pas qu'il n'aïe déja fait bien du progrès ; mais laissez-moi faire, je le sçaurai bien-tôt. Si vous croïez ce que vous dites, belle Princesse, répondit BLANCHEBRUNE, vous ferez bien de ne vous informer de cette marche que pour l'interrompre : que sçavez-vous si je ne répondrois pas aux favorables sentimens qu'auroit pour moi le Roi votre pere? Et comment souffririez-vous qu'une compagne qui vous doit maintenant du respect, devînt une belle-mere à qui vous en devriez ? Il y a plus que cela encore, répondit GRACILIE, vous pourriez donner au Roi mon pere un héritier qui m'exclurroit de la Couronne ; c'est peut-être même une des raisons qui l'ont empêché de songer à un second mariage, ce qui est bien extraordi-

naire dans un Roi qui n'a qu'une fille, & qui ne voit de sa Maison que deux branches fort éloignées. Mais je puis vous assurer, MADAME, que pour le bonheur du Roi mon pere, & pour le mien, je préfére le plaisir de vous voir partager sa Couronne à celui de la porter, & que je consens à ne la porter jamais, pourvû que rien ne me sépare de vous. Quoique ceci ne soit qu'un badinage, répondit BLANCHEBRUNE, je ne puis répondre aux expressions de votre amitié, qu'en vous assurant que je trouverois plus de douceur à passer ma vie avec vous, que je n'aurois de joie à me voir sur un Trône. Mais je ne voudrois pas que cette douceur fût troublée par les reproches que je me ferois, charmante Princesse, si je vous enlevois une Couronne, dûë également

à vos vertus & à votre naissance.

Le Roi TITI entra alors dans la chambre des Princesses, où BIBI ne tarda pas à lui demander ce qu'il feroit d'une maitresse qui lui seroit infidelle; à quoi ce Prince se doutant bien qu'on avoit parlé du Roi de FORTESERRE, répondit : « Si c'étoit une femme „ telle que sont presque toutes les „ femmes, je la jetterois par la fe- „ nêtre; si elle étoit comme vous, „ je m'y jetterois. Cette distinction ne me paroît pas bien fondée, reprit BIBI; une femme comme moi seroit aussi coupable, & même plus coupable qu'une autre. » Elle ne le seroit pas à mes yeux, » ajouta TITI. Dans l'une je ne » verrois que son infidelité. Je ne » verrois à l'égard de l'autre, que » le malheur de n'avoir pû me la » conserver fidelle; je m'en attri- » burois la faute, & je m'en puni-

rois ». Mais au lieu de faire ici la belle converſation, n'aimeriez-vous pas mieux, MES DAMES, pourſuivit TITI, venir admirer à l'éclat de la lumiere, le miracle que fit hier la Fée en nous quittant. Vraïment, s'écrierent-elles toutes trois, nous n'y penſions pas. Nous nous étions occupées à conſiderer nos fleurs, ſans ſonger à une choſe qui n'eſt pas moins admirable. Elles deſcendirent dans la cour, d'où elles apperçurent autour de l'enceinte de la maiſon, les habitans des Hameaux voiſins qui étoient accourus pour voir ce miracle. On ne pouvoit ſoutenir l'éclat de la lumiere du côté où le ſoleil donnoit ſur la petite maiſon. Les autres côtés étoient d'un brillant d'autant plus agréable, que les objets extérieurs s'y peignoient, & y faiſoient une eſpece de tableau

mouvant. Mais si les murailles ne paroissoient revêtues que de cristal, le toît ne paroissoit couvert que d'une seule avanturine, tant à l'éclat du verre se mêloit celui de l'or dont il étoit parsemé. Après avoir fait le tour de la petite maison, elles remonterent dans leur chambre pour aller s'habiller. BIBI voulut passer dans celle de sa mere; mais les Princesses s'y opposerent, & furent avec elle prendre ses habits pour la faire habiller dans leur chambre. La Princesse GRACILIE elle-même voulut avoir le plaisir de la peigner. Elle ne pouvoit s'empêcher d'admirer ses cheveux naturellement bouclés, qui paroissoient parfaitement noirs en tombant auprès d'une gorge aussi blanche que le marbre de Paros, & qui paroissoit en avoir la dureté. La beauté de BI-

BI étoit si supérieure à tout ce qu'on peut imaginer, qu'elle étouffoit l'envie; elle ne laissoit place qu'à l'admiration, & sa modestie, & sa douceur extrême portoient à lui rendre avec plaisir la justice que ses charmes auroient forcé de leur rendre. GRACILIE étoit charmée de peigner une si belle tête; elle ne put s'empêcher de lui dérober quelques baisers comme auroit fait un amant.

Le Roi de FORTESERRE étoit allé dès le matin lever lui-même le plan du terrein que TITI destinoit pour faire un parc. Toute la compagnie se réünit au tems du dîner; cependant quelques plaisirs qu'elle goûtât tout ce jour, & une partie du lendemain, cela n'empêcha pas qu'ils n'eussent tous quelqu'impatience du soir, à cause de ce que leur avoit dit la Fée. La vie paroîtroit

bien longue, si on vivoit chaque jour dans l'attente d'un avénement qu'on ignoreroit, qu'on croiroit cependant certain, & dont le moment seroit marqué. Enfin, le soir du second jour arriva, le tems de se mettre à table approchoit, & toute la compagnie se promenoit dans la cour pour se trouver à l'arrivée de DIAMANTINE, lorsqu'on la vit descendre brillante comme un éclair qui auroit coulé d'un nuage. Elle n'étoit point sous la forme d'une vieille femme, mais sous la forme d'une belle Reine, dont la majesté auroit été tempérée par les charmes de la douceur. Les couleurs de son teint ne pouvoient être comparées qu'à celles du visage de BIBI. Ses yeux étoient doux & rians, ses lévres vermeilles, le visage long, ses cheveux blonds tomboient à côté

de chaque jouë en grosses boucles jusques sur ses épaules, & descendoient par derriere jusques à la ceinture, en deux tresses mêlées de diamans moins gros, mais aussi éclatans que quelques-uns qui étoient parmi les boucles. Sa robe étoit bleue, & semée d'un si grand nombre de brillans, qu'on auroit pû en comparer l'effet à celui de la voie lactée, pour qui auroit vû de loin cette robe, car de près elle étoit beaucoup plus brillante. Mais ce qu'il y avoit de plus beau, c'est que la chaussure de la Fée étoit deux sabots faits chacun d'un seul diamant. Un ramage de fleurs d'un travail exquis y imitoit une broderie legere, mais le tout disposé & taillé avec tant d'art, que le moindre petit angle ou contour y devenoit une facette brillante. C'étoit un ouvrage de la même main

qui avoit fait le gobelet de FORTESERRE. Deux Zéphirs la précédoient, deux autres lui portoient la robe. On n'auroit pas été fâché de leur voir quelques corbeilles, mais ils n'en avoient point.

On peut juger avec quelle joïe DIAMANTINE fut reçûë, quels empressemens on eut à lui marquer de l'attachement & du respect.

A peine étoit-elle arrivée, on n'étoit point encore rentré dans la petite maison, qu'on vit arriver un Courier dépêché par un des Secretaires d'Etat du Roi TITI. C'est apparemment la nouvelle qui doit me mettre en état de faire une grande grace à quelqu'un, dit ce Prince à DIAMANTINE; mais j'espere, grande Fée, que vous commencerez par me faire celle de bien déterminer mon choix :

Un des plus difficiles, & des plus essentiels devoirs de la Roïauté, continua t-il, *m'a toujours paru celui de ne regarder que la raison pour la dispensatrice des graces, afin de faire ainsi que ce qu'on appelle* Grace *soit toujours* justice, *& non point l'effet d'une puissance arbitraire.* Conservez à jamais ces sentimens, mon cher Prince, repondit la Fée, *& n'oubliez point qu'un Roi se deshonore en effet, lorsqu'il honore des gens de peu de mérite. Qu'il se rend coupable d'injustice envers les autres. Qu'il fait qu'on ne donne plus de soins qu'à la recherche de la faveur, au lieu de les donner à l'acquisition de la vertu, & des talens. Qu'il éloigne ainsi les gens de bien de sa Cour. Et ce qui est plus encore, qu'il se rend coupable de toutes les fautes, & de toutes les injustices que commettent dans les places qu'il a données, ceux dont il a*

fait un indigne choix. Cependant je ne veux point vous donner de conſeils, j'aimerois même bien qu'un Prince ne conſultât jamais perſonne ſur les graces qu'il a à faire, parce que la reconnoiſſance qui lui eſt dûë, ſe tourne alors vers celui qui a procuré la grace, & non vers le Prince qui l'a accordée, & qu'il fait ainſi des créatures à ſes propres ſujets. C'eſt une réflexion qu'il y a long-tems que j'ai faite, dit le Roi de FORTESERRE, & j'ai démis de leurs emplois, & chaſſé de la Cour plus de vingt perſonnes, à qui j'ai fait défendre en même tems de ſe mêler d'aucune affaire, parce qu'ils vouloient s'ingerer de me donner des conſeils, & qu'ils s'intriguoient pour faire obtenir des graces à ceux qui les ſollicitoient; je veux bien qu'on propoſe, mais non qu'on ſolicite. Et

je vous dirois là-dessus ce que j'ai fait, dit-il, en s'adressant à TITI, si les nouvelles que ce Courier vous apporte ne vous intéressoient davantage. Je ne sçai pas à quel point elles doivent m'intéresser, répondit TITI, mais je sçai bien que tout ce que vous faites m'intéresse beaucoup, & que je vous ferai souvenir de m'apprendre ce que l'arrivée de ce Courier nous empêche de sçavoir. Dans ce moment, ABOR présentoit à TITI le paquet que le Courier venoit de lui remettre. On tentra pour l'ouvrir, toute la compagnie étant bien curieuse de sçavoir la nouvelle que DIAMANTINE avoit annoncée sans la dire.

Auprès de la Province, dont TRIPTILLON se voïoit maître, il y a une Souveraineté considérable qu'on a nommée *le Du-*

ché de Felicie, à cause de sa situation heureuse, la fertilité de ses terres & l'abondance de ses mines d'or. Elle est arrosée de deux grands Fleuves, qui trouvent à leurs embouchures deux Ports, les plus vastes & les plus sûrs de toute cette partie de la mer. Elle tient du côté du nort aux Etats du Roi de COURSINABABA. Elle a à l'orient la Principauté de *Hopevaine*, appartenante à un Prince de la Maison de TITI, & s'avance considérablement du côté du midi, dans les Etats de TITI même, dont ce Duché est un Fief. Le Duc de ce beau Païs venoit de mourir sans postérité. C'étoit la nouvelle dont on informoit TITI, qui par-là se voïoit le maître de disposer d'une Souveraineté qui valoit mieux que certains petits Roïaumes. TITI commu-

niqua cette nouvelle, en regrettant beaucoup la perte du Duc de FELICIE. Elle fut de même regrettée de FORTESERRE & de tous ceux qui étoient présens. Et lorsqu'après avoir fait l'éloge du Prince, on parla du grand don que TITI pouvoit alors faire à qui il lui plairoit : Je sens mieux que jamais, dit ce Roi, le plaisir qu'il y a de faire quelque chose de son propre mouvement, & je croi que personne ne me désaprouvera de donner la Souveraineté de *Felicie*, à celui à qui je dois ma félicité ; j'en vais dans le moment même écrire le Diplome. Il sortit en achevant ces mots. Toute la compagnie avoit bien compris le sens de ces paroles, & celui-là même qu'elles regardoient ne s'y étoit pas trompé. TITI revint, peu de tems après, le Diplome

à la main. Il l'avoit tout écrit lui-même, non dans ces tours & expressions de Chancellerie, mais en quatre lignes, d'un stile noble, clair & concis. Il le présenta à la Fée, en lui demandant si elle approuvoit le choix qu'il avoit fait. La Fée le lut tout haut, & le remit à ABOR, qui y étoit nommé pour Prince de *Felicie*. Tous ceux qui étoient présens, applaudirent au choix de TITI, & s'empresserent d'en marquer leur joïe à ABOR, à sa femme & à sa fille. ABOR reçut leurs complimens, comme il avoit reçu le Diplome, en marquant une sensible reconnoissance pour les sentimens du cœur, & fort peu pour le don. Après que le bruit des complimens eut cessé, il dit : Que deux choses paroissoient nécessaires pour une donation; l'une la volonté & le pou-

voir du donateur, l'autre la volonté & la capacité de l'acceptant. Il n'y a point de doute, continua-t-il, à l'égard du pouvoir & de la volonté du Roi, en parlant de TITI, mais il y en a beaucoup, pour ne rien dire de plus, à l'égard de ma capacité ; & assurément, SIRE, du côté de la volonté, il y a une opposition si grande, que je supplie VOTRE MAJESTÉ de me permettre de ne conserver que la reconnoissance que je dois à ses bontés, sans profiter du don qu'elle veut bien me faire. Tout le monde se récria qu'il y avoit mille raisons qui l'obligeoient à l'accepter. Je les sçai toutes, dit-il, je ne suis point fait pour être Souverain ; je vivois heureux dans cette petite maison, & j'y vivois plus heureux sans doute que ne vivent plusieurs Souve-

rains, quoique j'y fuſſe dans une médiocrité qui penchât plus vers la diſette que vers l'abondance. Le Roi m'a tiré de cet état, SA MAJESTE' veut que je vive auprès de lui, qu'il me permette de dire que le tendre attachement que j'ai pour ſa perſonne, eſt le ſeul lien qui me dédommage du bonheur qu'il me fait quitter, & non l'honneur du rang où il m'éleve. Si j'accepte la Souveraineté de *Felicie*, non-ſeulement j'accepte un fardeau que je ne ſuis pas en état de porter, ce qui ſeroit très-mal, mais de plus je perds la tranquillité dont je joüiſſois dans ma petite maiſon, & le ſeul dédommagement que j'en puis avoir, puiſque cela me priveroit de rendre au Roi mes très-humbles ſervices auprès de ſa perſonne. Que SA MAJESTE' me permette donc de lui

remettre ce Diplome, & de lui dire : Que si elle veut me séparer de lui, il n'y a qu'à me laisser dans ma petite maison, ainsi que j'y étois autrefois, & prier la Fée d'en faire disparoître l'éclat dont elle l'a revêtuë. Quelque chose qu'on pût lui dire, il persista toujours dans son refus, & pria si sincerement le Roi TITI de le dispenser d'être Prince Souverain, que SA MAJESTE' ne put lui refuser la grace de reprendre le Diplome. Cependant le souper fut servi, la Fée, les deux Rois, les deux Princesses se placerent à table ainsi qu'ils y avoient été le jour que DIAMANTINE y avoit soupé. Il arrive au feu Prince de FELICIE, dit la Fée, ce qui n'est arrivé à aucun Prince du monde. Un particulier refuse de succeder à la Souveraineté. Je suis bien fâ-

ché qu'ABOR la refuse, dit TITI, sa probité auroit consolé de la perte d'un Prince qui a toujours été le pere de ses Peuples, l'ami non suspect de ses voisins, le protecteur des Sciences & des Arts. C'étoit un grand Prince, sans doute, dit la Princesse de BLANCHEBRUNE, mais vous avoüerez cependant, qu'il fit des Loix bien bizares au sujet du mariage. En quoi bizares, dit TITI? Elles ne le sont que parce qu'elles sont contraires à nos usages; mais d'ailleurs, ne peut-on pas dire qu'elles sont plus naturelles que les nôtres, & par conséquent plus raisonnables? Il me semble que dans tous les Païs où le mariage n'est consideré que comme un contrat civil, on devroit établir les Loix du Prince de FELICIE. Il permet de s'unir aux conditions qu'il plaît naturellement

aux contractans de s'accorder. En conséquence de quoi ils peuvent s'engager l'un à l'autre pour un tems ou pour toujours. Se permettre plusieurs femmes ou plusieurs maris ; car il a trouvé juste que les droits fussent égaux ; stipuler en cas de séparation des dédomagemens pour l'un ou pour l'autre, regler l'état des enfans. Qu'arrive-t-il de-là ? qu'on ne voit point dans son Païs de filles débauchées, de femmes esclaves malheureuses de leurs maris ; ni de maris désespérés par la mauvaise humeur ou par l'infidelité de leur femmes. Que les familles ne s'éteignent point, car celle du Prince ne s'est éteinte que parce que cette Loi n'étoit pas établie avant lui, & qu'il a aimé si tendrement sa femme, qu'il n'a voulu ni se séparer d'elle, ni lui en associer une autre. Il arrive

de ces Loix encore, que les peres & meres ne donnent dans leur domeſtique que des exemples de paix & de concorde. Que toutes les familles d'un Etat ſe trouvent alliées & portées ainſi à étendre plus loin les bons offices qu'on peut ſe rendre. Et ce qui eſt un très-grand avantage pour l'Etat, c'eſt que les biens ſe trouvent plus également diſpersés, & le nombre des ſujets multiplié. On cria cependant beaucoup contre ces Loix, reprit BLANCHEBRUNE, quand le Prince les établit. C'eſt qu'on ne les voïoit, continua TITI, que ſous une idée de débauche, lorſque par ſes vûës ſupérieures il y voïoit le moïen le plus sûr non-ſeulement de la prévenir, mais de conſerver dans le mariage même les douceurs de l'amour. Je crois en effet, dit FORTESERRE, qu'il y a peu de per-

ſonnes dont les ſentimens ſoient aſſez tendres & aſſez délicats pour conſerver dans un lien néceſſaire; je ne dis pas les charmes de l'amour, mais les douceurs d'une amitié vive & tendre. Il faut trop de vertu & de raiſon; il faut même à l'égard de l'amour quelque choſe de plus, ajouta le Prince de FULLFOI, il y faut de l'art & de la fineſſe, quoiqu'il n'y faille point d'artifice ni de déguiſement. Dans un lien néceſſaire, pourſuivit-il, ce qui étoit faveur devient droit, & ce qui devient droit ceſſe d'être faveur; par-là les douceurs de l'amour perdent le prix & le charme qu'elles avoient lorſqu'elles étoient conſiderées comme des graces qui flatoient l'amour propre, & excitoient la reconnoiſſance. Lorſqu'on n'eſt plus les maîtres de ſe ſéparer, on ne craint plus de ſe perdre; de-là

naît la négligence des petits soins & de mille attentions obligeantes qui vont au cœur. On ne cherche plus à plaire, & négliger de plaire, c'est négliger l'amour. Il s'en offense, il s'en irite; plus il est sensible & délicat, plus il en est blessé. Ne trouvant dans le lien où il est engagé qu'une diminution de plaisirs, il ne sent plus que la gêne de ce lien, l'indifférence survient, le dégoût, quelquefois le désespoir; de sorte que les plus raisonnables, sont ceux qui sçavent en supporter l'ennui & l'adoucir par la satisfaction de faire de nécessité vertu, tandis que les autres cherchent des dissipations qui causent souvent beaucoup de désordre dans les familles. Prince, dit FORTESERRE, vous avez raison; rien ne doit être plus libre que l'union des cœurs. C'est à l'amour à la former & à la

conserver, la nécessité ne peut l'y contraindre. J'ai toujours approuvé les Loix du Prince de FELICIE; je me suis souvent proposé de les établir, je ne l'ai point fait encore; mais dès que je serai de retour dans mes Etats, c'est la premiere chose que je ferai. Vous êtes un vrai Roi à établir de telles Loix, lui dit BLANCHEBRUNE. Oüi, dit-il, & une preuve que je n'aurai pour objet que le bonheur de mes Sujets, c'est qu'en établissant les Loix du Prince de FELICIE, je veux suivre son exemple. Si vous voulez m'épouser, MADAME, je veux bien m'engager à n'aimer jamais que vous, & par conséquent à ne m'en séparer jamais. Comment pouvez-vous répondre que vous m'aimeriez toujours, demanda la Princesse de BLANCHEBRUNE? Par les bonnes qualités que je conçois en vous, MADAME,

répondit le Roi, par les tendresses que vous avez pour ma fille, & par ce que je sens moi-même. Mais si ces sentimens venoient à changer, & que vous connussiez votre méprise, sur mes bonnes qualités, dit BLANCHEBRUNE? Eh bien, MADAME, pour vous rassurer, dit FORTESERRE, je vous proteste de m'en punir en me privant même des plaisirs de l'infidelité. C'est trop, SIRE, répondit la Princesse. Je suis persuadée qu'un grand Roi comme vous tiendroit sa parole; mais je me garderois bien de l'exiger. Vous le pouvez en sureté, lui dit-il, l'équité des Loix du Prince de FELICIE en accordant la liberté du changement, ne prive point de celle de ne se quitter jamais. Ainsi elles ne dispensent que de la nécessité de vivre malheureux dans le mariage. Au contraire, reprit le Prince de FULLFOI,

elles contribuent à le rendre heureux & durable, par la raison même que si la certitude de n'être point séparé de ce qu'on aime, fait qu'on le néglige; la crainte de s'en voir séparé, fait qu'on a soin d'en entretenir l'amour, & de ces soins réciproques se forme la douce habitude de chercher à se plaire & de s'aimer. Dans la promesse que je vous donne, MADAME, reprit le Roi de FORTESERRE, je sens que je me ferai plus de plaisir que je n'aurai de gloire à la tenir; recevez-la, je vous supplie. Il lui dit à cette occasion des choses très-obligeantes, ausquelles elle répondit avec une politesse & un badinage charmant, dont la conclusion étoit que quand même elle pourroit croire que le Roi parleroit sérieusement, elle ne voudroit point se risquer ni à le rendre malheureux par la gêne d'un

lien qui pouroit l'ennuïer, ni malheureuſe elle-même par la crainte de ne lui pas plaire aſſez, de le gêner ou de le perdre. Il eut beau l'aſſurer que ſa crainte étoit mal fondée, & qu'elle craignoit plus pour elle que pour lui; elle prit en riant tout ce qu'il put lui dire, & perſiſta toujours dans ſa réſolution. Si je voulois, dit la Fée, en s'adreſſant à BLANCHE-BRUNE, je pourois bien ſçavoir ſi le Roi vous parle ſérieuſement, & en cas que cela ſoit, ſi le mariage vous rendroit conſtamment heureux l'un & l'autre. Je n'aurois qu'à faire mettre au Roi un pied dans un de mes ſabots; s'il ne diſoit pas la vérité, il n'en retireroit le pied que pour être boiteux toute ſa vie; car ils ont ainſi la propriété de rendre boiteux ceux qui ne diſent pas la vérité; & pour ſçavoir ſi deux perſonnes qui veulent s'épouſer ſeront conſ-

ramment heureuſes, il faut que la femme mette un de ces ſabots à ſon pied droit, l'homme à ſon pied gauche, qu'ils tiennent chacun le bout d'une éguillée de ſoïe fine, & que partant d'un même but, ils courent enſemble juſques à un autre : s'ils ne courent pas également, que l'un s'écarte ou ſe faſſe tirer, la ſoïe rompt, c'eſt ſigne de malheur, il ne faut pas qu'ils ſe marient ; s'ils courent également, la ſoïe ne caſſe point, ils parviennent également au but, c'eſt ſigne d'un bonheur durable. Cette épreuve ne manque jamais, ceux mêmes qui n'ont pas mes ſabots peuvent la faire en troquant de chauſſure ; de façon par exemple, que la fille mette à ſon pied droit le ſoulier de ſon amant, & l'amant à ſon pied gauche le ſoulier, le ſabot ou la mule de ſa maitreſſe. Mais, pourſui-

vit la Fée, mes ſabots ont encore une autre propriété, c'eſt qu'il n'y a ni fille ni femme qui ait été infidelle à ſon amant ou à ſon mari, ou qui ait pouſſé trop loin ce que la modeſtie ou le devoir de leur ſexe défend, qui oſe mettre le pied dans un de ces ſabots, ſans s'expoſer à être pour toujours plus ou moins boiteuſe, ſelon qu'elle aura eu plus ou moins d'amans avec qui elle ſe ſera écartée de ſon devoir. Celles qui n'auront eu que trois avantures de cette eſpece, ne boiteront que d'un côté; celles qui en auront eu plus de trois, boiteront de tous les deux, ſi on leur fait mettre les deux pieds dans ces ſabots, ſoit en même tems, ſoit l'un après l'autre. Ces ſabots ſont admirables, s'écria FORTESERRE, permettez-moi, grande Fée, que j'en faſſe uſage tout préſentement, pour

pour prouver à la Princesse que je dis vrai. Cela n'est pas nécessaire, dit BLANCHEBRUNE, quand VOTRE MAJESTÉ parleroit sérieusement, cela ne me rassureroit point sur l'incertitude des suites. Lorsque VOTRE MAJESTÉ ne trouveroit plus en moi ce qu'elle auroit crû y trouver, le chagrin, la gêne, l'ennui, le regret d'avoir fait une promesse dont l'exécution causeroit trop de peine à votre vertu, nous porteroit à joüir l'un & l'autre du bénéfice des Loix du Prince de FELICIE, & je ne veux point m'y exposer. Mais, MADAME, reprit FORTESERRE, vous pouvez vous rassurer à cet égard par l'épreuve des sabots & du fil de soïe. Je veux bien essaïer les sabots, dit-elle, mais il faut du moins remettre la partie après le souper. Il le faut bien, puisque

vous le voulez, dit FORTESERRE. Je ne doute pas que vous ne couriez tous deux sans que le fil se rompe, dit TITI, & en cette considération, je changerai de nature le Fief de FELICIE, je le rendrai un Fief feminin, & j'en fais présent à la Princesse, aux conditions que si elle donne un fils à VOTRE MAJESTÉ, ajouta-t-il, en s'adressant à FORTESERRE, le Duché de FELICIE sèra remis en toute Souveraineté à la Princesse GRACILIE. A moi, s'écria cette Princesse ! Vous ferez de ce Duché ce qu'il vous plaira, SIRE, mais je n'en veux absolument point. Cela paroîtroit une espèce de consolation pour une chose où il ne conviendroit que de me faire mille félicitations; car il n'y a rien que je souhaite plus sincerement & dont je puisse me réjoüir davanta-

ge. On eut beau lui faire voir que ce don ne s'opposoit point à sa joïe, & que c'étoit pousser trop loin la délicatesse ; elle s'obstina toujours à dire que ce don pouvoit être regardé comme un dédomagement, & que cette idée la blessoit, puisqu'elle ne croiroit pas assez païer d'une Couronne le plaisir de passer sa vie auprès de la Princesse de BLANCHEBRUNE ; & elle pria si vivement le Roi son pere de l'appuïer dans son refus, qu'il obtint de TITI de laisser joüir la Princesse GRACILIE de l'honneur de faire un si beau sacrifice à la délicatesse de son amitié: Et moi-même, dit-il, ne méprivez pas du plaisir de mettre une Couronne sur la tête de la Princesse de BLANCHEBRUNE, sans autre motif que celui de faire mon bonheur, & de rendre justice à ses vertus. Que dites-vous

de tout cela, demanda TITI à DIAMANTINE? Je dis, répondit la Fée, que j'y vois une perfection de sentimens qui vous rend tous dignes de mon estime & de l'attachement que je vous ai voüé; il n'y a point de Princes au monde capables d'un si grand désintéressement. Je vois bien, reprit TITI, qu'il faudra que la Souveraineté de FELICIE serve à païer les dettes de ma cousine de BLANCHEBRUNE & les miennes, & que ce Duché soit donné au pere de L'EVEILLE'. A cette déclaration toute la compagnie fit un cri de joïe, la Fée même ne put s'empêcher de faire éclater la sienne, & d'embrasser TITI en applaudissant à cette résolution. En vérité, dirent les deux Princesses, nous vous en aurions prié, SIRE, si nous avions osé le faire, & nous avions réso-

lu d'en dire ce ſoir un mot à MADAME, continuerent-elles, en marquant BIBI. Il y a long-tems que j'y penſois de moi-même, répondit-elle; mais je n'oſois en parler. Recevez de moi, mon Prince, continua-t-elle, en s'adreſſant à L'EVEILLE', les premieres félicitations & les plus ſinceres qu'on puiſſe vous faire; recevez les miennes, dit l'un, recevez les miennes, dit l'autre. Toute la compagnie le félicitoit. Il ne pouvoit répondre que par des reverences à droite, à gauche, de tous les côtés. Enfin arrêtant ſes regards ſur TITI: *En vérité*, SIRE, lui dit-il, *c'eſt une trop belle fortune pour un Page; vous êtes bienheureux que mon pere ne ſoit pas ici, il n'auroit pas oſé recevoir une grace ſi fort au-deſſus de nous, je ne ſçai pas encore s'il la recevra; mais en cas qu'il la*

refuse, SIRE, *je supplie* VOTRE MAJESTE' *d'être persuadée que je ne la refuserai pas moi; que je ne vous serai pas moins attaché que si j'avois encore ma fortune à faire; que je vous servirai en tout, & vous honorerai toute ma vie comme mon Maître & comme mon Roi*. J'en suis bien persuadé, mon cher L'EVEILLE', lui dit TITI, & je t'assure que j'ai plus de plaisir à te faire ce présent, que tu n'en as à le recevoir. La façon dont je m'explique encore, te marque le langage de mon cœur, & te montre que je vois toujours plus en toi un ami fidéle, qu'un Prince de FELICIE. Allons, dit FORTESERRE, en faisant emplir son beau gobelet, bûvons à la santé du Prince de FELICIE, mais bûvons-y rasade, même les Princesses. Toute la compagnie obéït, cette santé

fut célébrée avec joïe. Et quand on demanda au nouveau Prince d'en faire raiſon : de tout mon cœur, dit-il. Mais pour en mieux marquer ma joïe & ma reconnoiſſance, je veux la faire dans un des ſabots de la Fée. DIAMANTINE ſentit toute la vivacité de la reconnoiſſance que TITI n'oſoit publier, & qu'il vouloit lui marquer par cette demande. Et pour lui faire entendre qu'elle voïoit bien qu'il vouloit lui dire qu'il la regardoit comme la cauſe de ſon bonheur, depuis le jour qu'elle l'avoit aſſuré de ſon amitié dans la cabane où elle s'étoit fait déchauſſer & rechauſſer par lui : Mon ſabot n'eſt pas néceſſaire, dit-elle, le Roi de FORTESERRE voudra bien vous prêter ſon gobelet, & cela ſuffit. Viens ſeulement, cher Prince, embraſſer

ta vieille, poursuivit-elle, se tournant & lui tendant la main. L'EVEILLE' accourut & l'embrassa avec le transport qu'on peut s'imaginer. Toute la compagnie crut bien qu'il y avoit entr'eux quelque mistere; mais le respect qu'on avoit pour la Fée empêcha de vouloir le pénêtrer. Après que L'EVEILLE' eut vuidé une rasade dans le gobelet de FORTESERRE: Qui croiroit, dit-il, que quatre sols & demi, prêtés par un pauvre Page, pour le soulagement d'une pauvre femme, eussent pû procurer à ce Page une Souveraineté? Vous vous trompez, dirent la Fée & TITI, ces quatre sols & demi n'étoient que la preuve du zele, du désinteressement & de la bonté de votre cœur; vous auriez de même donné un million. C'est votre fidélité, votre

constance, votre courage, & enfin toutes les bonnes qualités qui vous rendent le digne fils d'un vertueux pere, qui vous ont mérité la Principauté qu'on vous donne aujourd'hui S'il convient aux Grands d'avoir de la vertu, à cause du bien qu'ils peuvent faire, il convient aux inférieurs d'être vertueux, pour mériter qu'on leur en fasse. Il est bien juste que dans le retour d'une bonne fortune, on distingue, par une amitié particuliere, ceux dont le zele & la fidélité se sont signalés dans le tems de l'adversité. Il me semble, dit FORTESERRE, que la vertu convient également à tous les hommes; aux uns pour mériter des graces, aux autres pour sçavoir les faire. C'est un renversement dans l'ordre des choses, qu'un domestique généreux, & qu'un Maître

ingrat. La différence que met la fortune parmi les hommes, reprit la Fée, s'évanoüit quand la vertu les égale. D'un ſujet elle fait un ami; & le Prince qui eſt moins vertueux que ſon ſujet, ſe rend réellement ſon inférieur. Voilà de belles maximes, dit le Prince de FRYCORE; cependant les routes de la vertu ne ſont pas celles de la fortune; plus on en eſt digne, moins on y parvient. C'eſt toujours beaucoup, dit ABOR, c'eſt avoir le principal avantage. Ce n'eſt pas une queſtion douteuſe, chez les gens qui penſent bien, qu'il vaut mieux être privé de la fortune qu'on mérite, que de joüir de celle qu'on ne mérite pas. En effet, ajouta TITI, avoir de la vertu, c'eſt être bien avec ſoi-même; n'avoir que de la fortune, c'eſt n'être bien qu'avec les au-

tres ; mais ce n'est qu'un bien peu solide, dont l'imagination ne peut empêcher qu'on ne sente intérieurement sa propre indignité. SIRE, dit FORTESERRE, en s'adressant à TITI, vous ne songez pas que nous ne sommes qu'à la moitié du souper ; qu'après le souper même, nous avons encore à faire l'épreuve des sabots, & que la morale n'est bonne que lorsqu'on veut s'endormir. J'y sçai un remede, répondit TITI, bûvons à la santé du Duc de FELICIE, que nous aurions dû boire avant celle du Prince son fils. On célébra cette santé avec une nouvelle joïe, & la conversation s'égaïa, comme elle auroit fait à une table, où ni Rois, ni Princes n'auroient été.

Cependant on peut remarquer combien il faut être attentif à ne

rien dire qui puisse donner lieu aux plus misérables plaisanteries. Les Officiers, & autres domestiques qui servoient à table, retinrent mieux ce que L'EVEILLE' avoit dit, que ce qu'on y avoit répondu. Au lieu d'être touchés & joïeux de la fortune de L'EVEILLE', de voir dans la récompense de son zele & de sa fidélité, un encouragement pour s'attacher avec ardeur au service de leurs Maîtres; & d'être ravis de ce que la vertu se trouvoit si dignement récompensée; ils ne virent qu'avec une inutile envie, l'élévation d'un simple Gentilhomme à une si haute dignité. Et dans le récit qu'ils en firent, ils ne loüoient pas sa vertu, mais sa fortune, qui pour quatre sols & demi, disoient-ils, prêtés à propos, lui avoit procuré une des plus belles

Souverainetés du monde. Dire que L'EVEILLE' avoit toujours tendrement aimé son Maître; que son zele, sa fidélité, son attachement ne s'étoient jamais démentis; qu'il étoit d'un secret inviolable; qu'il étoit plein de valeur, de générosité, de bonté, libéral, officieux, désintéressé au-delà de l'imagination; & que ses vertus l'aïant fait le plus cher ami de son Maître, l'amitié & la reconnoissance de ce Maître avoient élevé L'EVEILLE' jusqu'au rang de Souverain; il n'y avoit rien là-dedans qui parût si surprenant; quoiqu'extraordinaire, cela n'étoit point merveilleux. Mais dire que quatre sols & demi qu'il avoit prêtés, lui avoient procuré une si grande élévation, c'étoit là du merveilleux; cela faisoit admirer les coups de la fortune, & un récit merveilleux attache tou-

jours plus que l'exposition raisonnable de la vérité. Cependant une mauvaise plaisanterie, à laquelle ces quatre sols & demi donnerent lieu, a été la cause d'un des plus funestes événemens dont il soit parlé dans l'Histoire.

Le souper fut prolongé jusqu'au lever de l'aurore, ainsi qu'il l'avoit été lorsque DIAMANTINE s'y étoit trouvée deux jours auparavant. Allons, dit-elle, il faut vous quitter. Je remporte avec moi une grande satisfaction ; & comptez, mon cher TITI, que je prends part à toute la reconnoissance que vous doit le Page aux vieilles. Et les sabots, dit FORTESERRE, ne voulez-vous pas bien nous les prêter, pour en faire l'épreuve ? De tout mon cœur, répondit la Fée ; passons dans la cour, elle est assez grande pour

essaïer votre course. GRACILIE demanda une éguillée de soïe, que BIBI alla lui chercher. La fille de FORTESERRE se faisoit un plaisir de remettre elle-même cette soïe entre les mains du Roi son pere & entre celles de la Princesse de BLANCHEBRUNE. Elle souhaitoit leur union, & ne doutoit pas qu'ils ne courussent l'un & l'autre avec le fil le plus délié, sans le rompre. Mais quand la soïe fut venuë, & que la Fée aïant pris des mules qu'on lui avoit fait apporter, donnoit déja à la Princesse de BLANCHEBRUNE un de ses sabots, & l'autre à FORTESERRE: Croïez-vous de bonne foi, dit BLANCHEBRUNE à ce Prince, que si je prenois le parti de m'attacher à vous, SIRE, pour avoir l'honneur de devenir votre épouse, j'eusse assez peu de

délicatesse pour mériter qu'on pût me reprocher de n'avoir profité de cet honneur, qu'après m'être assurée qu'il seroit accompagné d'un bonheur inaltérable. Non, SIRE; si je me donnois à quelqu'un, je voudrois l'aimer assez pour lui marquer que je veux bien même courir les risques d'être malheureuse, en me donnant à lui. Je voudrois que l'espérance de mon bonheur ne fût fondée que sur mon amour, & sur sa vertu. Je ne voudrois point d'une certitude qui diminueroit le prix de mon dévouëment, & peut-être le prix de l'attachement du Prince qui voudroit bien se donner à moi. Eh pourquoi prenez-vous donc ce sabot, dit FORTESERRE à BLANCHEBRUNE? Pour essaïer, dit-elle en riant, s'il ne me fera point boiter. Non, MADAME, non,

il ne vous fera point boiter, reprit FORTESERRE, vous en êtes bien sûre. Je n'ai à souhaiter autre chose, sinon qu'il vous fasse aimer un Prince qui va devenir réellement malheureux, si vous ne l'aimez pas; mais la Fée n'a point dit que ce sabot eût cette vertu. Si je sçavois qu'il l'eût, reprit BLANCHEBRUNE, je me garderois bien de le mettre. Il ne faut point que ce qui doit être naturel, soit l'effet d'un enchantement. Quel retour me devriez-vous, SIRE, pour un amour qui ne seroit pas volontaire? Il y a chez vous tant de délicatesse & de perfection de sentimens, chere Princesse, dit la Fée, que je ne puis me refuser le plaisir de vous embrasser. Rien ne fait mieux connoître que votre ame est capable de la plus vive, & de la plus parfaite

tendresse. Aïant de pareils sentimens pour quelqu'un, qui les auroit pour vous, vous pourriez courir avec un fil d'araignée, sans le rompre. Je conçois qu'a-présent le Roi de FORTESERRE sera effectivement malheureux s'il n'est pas aimé de vous. Je serai aimé, dit ce Prince; car je vous aimerai tant, MADAME, continua-t-il, en s'adressant à BLANCHEBRUNE, que je vous forcerai de m'aimer. C'est-là la bonne façon, dit-elle, & si vous m'y forcez, vous voïez, SIRE, que je ne pourrai alors avoir d'inquiétude que sur la durée de vos sentimens. De l'inquiétude, reprit FORTESERRE, avec un mouvement d'amour, à quoi sa vivacité donna un air de colere? Quelle idée avez-vous de moi, MADAME? Croïez-vous que depuis le tems que j'ad-

mire en vous toutes les vertus accompagnées des graces & de l'enjoüment qui les rendent aimables, une égalité d'humeur dont rien n'altére, ni la douceur ni les charmes; je pourrai cesser quelque jour de connoître tout ce que vous valez, & de vous aimer plus que toutes choses du monde. En vérité, dit-elle, ne vous fâchez pas, SIRE; mais quand tout ce que vous dites de moi seroit vrai, je puis changer, & vous changeriez aussi, & même avec raison. Cette réflexion m'oblige à reconnoître que les Loix du feu Prince de FELICIE concernant le mariage, sont aussi raisonnables qu'elles m'avoient paru d'abord l'être peu, & si jamais je m'engage, ce ne sera qu'aux conditions que ces Loix permettent; mais laissez-moi, je vous prie, essaier le sabot. En disant ces pa-

roles, elle le mit à ſon pied, & faiſant quelques petits ſaults en s'éloignant, elle revint enſuite auprès de TITI à qui elle dit: voïez, SIRE, ſi le ſabot dit vrai, j'ai été bien ſage, je ne boite pas. C'eſt une marque que vous n'avez jamais aimé, répondit TITI, car de la façon dont vous dites qu'il faut aimer quand on aime, vous auriez couru le riſque de boiter, ma belle couſine. Peut-être bien, dit-elle, quoique je ne le croïe pas; mais je vous aſſure qu'en effet, je n'en ai jamais couru les riſques. Ne vous vantez donc point d'être ſage, reprit TITI, ce n'eſt que dans les occaſions qu'on connoît la vertu. Fort bien, répondit la Princeſſe; cependant on dit de celle dont il s'agit ici, que c'eſt manquer de ſageſſe, que de la mettre à l'épreuve, & qu'elle conſiſte même à ne

se point exposer. Cela est bon, répondit TITI, quand on se défie de soi-même. Mais vous m'avoüerez, ma belle cousine, que celles qui seroient capables d'aimer aussi parfaitement que vous dites que vous aimeriez, & qui n'auroient pas craint le danger dans ce que vous appellez courir des risques, ou qui les aïant courus, n'auroient point boité, seroient plus sages que vous. Pour plus sages, non, répondit BLANCHEBRUNE, vous m'insultez, mon cher cousin; j'avouë que leur sagesse seroit éprouvée, mais il ne s'ensuit pas que la mienne succombât à la même épreuve, & que je ne fusse aussi sage qu'elles. Vous avez raison, & j'ai tort, répondit TITI. Mais vous, BIBI, vous ne dites rien, poursuivit-il; crainderiez-vous l'épreuve du sabot? SIRE, dit-elle, de plus bra-

ves que moi pouroient la crain-dre. Voïons pourtant. En disant ceci, elle prit le sabot des mains de la Princesse de BLANCHEBRUNE & le chaussa ; elle courut ensuite, & revint ferme sur ses pieds & droite comme un jonc. Si le jour avoit été plus grand, on auroit pû remarquer sur les visages de tous ceux qui étoient présens, un petit mélange de joïe & de surprise. Quoiqu'on ne doutât point de la sagesse de BIBI, on n'auroit pourtant point voulu juger qu'elle n'eût un peu boité. Son pere même & sa mere qui en doutoient moins que personne, sentirent un petit batement de cœur quand ils lui virent chausser le sabot. Mais quel fut aussi leur ravissement lorsqu'ils virent que la bonne opinion qu'ils avoient d'elle étoit bien fondée, & que les rêves qui les avoient ins-

fruits de tout ce qu'elle avoit fait n'étoient point trompeurs. Puisque vous avez paſsé par l'épreuve du ſabot, MESDAMES, dit alors la Princeſſe GRACILIE, il faut que j'y paſſe auſſi. Elle étoit bien ſure de ſon fait, & perſonne ne doutoit qu'elle ne prît une peine inutile lorſqu'elle mit ſon pied au ſabot. FORTESERRE le prenant, dès qu'elle l'eut quitté : Allons, MESDAMES, dit-il aux Dames d'Honneur, c'eſt votre tour à danſer. Voïons l'effet que le ſabot vous fera. Mais DIAMANTINE s'approchant de ce Roi, lui fit un clin d'œil, & reprenant le ſabot de ſes mains : SIRE, dit-elle, le choix qu'on a fait de ces Dames prouve aſſez que cette épreuve ſeroit inutile, il eſt tems que je me retire. Je ne veux pourtant point emporter ces deux ſabots, j'en donne un

à la Princesse de BLANCHEBRUNE & l'autre à BIBI, comme un gage de leur vertu & de mon amitié ; que ces sabots ne servent jamais pour éprouver si on trouvera dans le mariage un bonheur durable. Qu'on ne s'unisse que conformément aux Loix du Prince de FELICIE, ou qu'on ne se marie point quand on n'aura pas le courage d'être malheureux en se mariant. Adieu. Un mot, dit FORTESERRE ? Celles que ces sabots rendent boiteuses, souffrent-elles du mal, & restent-elles toujours boiteuses ? Elles ne souffrent du mal que par l'opinion des autres, ou par les regrets qu'elles ont de boiter ; mais elles boitent toute leur vie, répondit la Fée. Un autre mot, dit TITI ? Quand viendrez-vous nous revoir, grande Fée ? Quand vous y penserez le moins, répondit-elle ;

elle ; adieu, adieu, TITI, je vous remercie encore pour L'EVEILLE'. Dans ce moment ses Zéphirs l'enleverent, & un petit nuage qu'on auroit dit n'être venu-là que pour elle, la déroba à sa vûë.

FORTESERRE n'étoit pas méfiant, ceux qui ont l'ame grande ne le sont gueres ; mais il n'étoit pas crédule. Quelque confiance qu'il eût dans les paroles de DIAMANTINE, il auroit été bien aise de faire l'épreuve des sabots sur quelqu'un qu'ils eussent fait boiter. Il avoit bien jugé au clin d'œil de la Fée, qu'il ne falloit pas les éprouver sur les Dames d'Honneur, parce que si elles étoient venuës à boiter, on auroit blâmé le choix qu'on en avoit fait pour être auprès des Princesses, & qu'on n'auroit pu les garder. Il ne faut pas toujours s'éclaircir de tout ce qu'on pour-

roit sçavoir. Il proposa à ABOR de faire éveiller ses servantes pour faire l'essai sur elles ; mais ABOR le pria de l'en dispenser, en disant que si par hazard elles venoient à boiter, ce seroit un mauvais service à leur rendre pour tous ceux qu'il en avoit reçus.

Cependant l'aurore commençoit à pâlir si fort, qu'on ne la distinguoit presque plus du jour naissant. Le Roi de FORTESERRE proposa de ne se point coucher, & d'aller au loin se promener dans la plaine, jusques à ce que l'ardeur du soleil obligeât de revenir. Nous en dormirons mieux, disoit-il, la nuit prochaine, & puisque nous sommes ici à la campagne délivrés de l'embaras d'une Cour, jouissons de notre liberté. TITI répondit que passer deux jours & une nuit sans dormir, étoit en effet un bon

moïen pour bien dormir la nuit ſuivante ; mais que quoique la laſſitude d'une ſi longue veille fît acheter trop cher le ſommeil de la nuit qui devoit y ſucceder ; il vouloit bien faire ce qui plairoit à FORTESERRE, pourvû que perſonne que lui ne crût devoir ſe gêner pour ſuivre le Prince à la promenade. TITI demanda auſſi d'aller auparavant écrire le Diplome de la Principauté de FELICIE pour le pere de L'EVEILLE'. Alors FORTESERRE dit qu'on iroit donc ſe coucher quand les dépêches de TITI ſeroient faites, & qu'on ſe promeneroit dans la cour juſques à ce qu'il revînt. Cette cour étoit en effet un endroit très-propre à ſe promener à cette heure du jour ; outre qu'elle étoit aſſez ſpatieuſe, c'eſt que lorſque TITI fit faire une avant-cour à la petite maiſon

dans le tems qu'on travailloit aux fortifications du Fort, il n'avoit fait fermer cette premiere cour que par un fossé sec, & les murailles de l'avant-cour étant plus des deux tiers sur la pente de l'éminence, elles ne déroboient point la vûë de l'autre cour, qui étoit plus élevée. TITI alla écrire le Diplome. Le Duc de VAERVIR le suivit, & pria SA MAJESTE' de le décharger de porter ce Diplome au pere de L'EVEILLE'. Le Duc de VAERVIR sentoit bien que les Seigneurs de même rang que lui, désaprouveroient qu'il se chargeât de cette commission. Leur fierté, pour ne pas dire leur orgüeil, les portoit à vouloir traiter d'égal avec les Souverains qui n'avoient que le titre de Princes. L'amitié qui étoit entre le Duc de VAERVIR & le pere de L'EVEILLE', au-

torisoit cette démarche; mais la vanité n'a point d'égard aux sentimens qui font agir. Elle veut qu'on lui immole jusqu'au rang de pere, rang si respectable dans l'ordre naturel, & contre la dignité duquel il paroît que le Droit Civil ne devroit rien prescrire. Du grand au petit, la vanité a son étiquette, & prend droit des actions, indépendamment de la raison qui les fait faire. Le Duc de VAERVIR crut ne pas faire tort à son rang, que de le faire servir à augmenter la marque de l'attachement qu'il avoit pour son ami, & TITI lui en sçut bon gré. Ce Prince écrivit de sa main, non-seulement le Diplome, mais encore une Lettre pleine d'amitié au pere de L'EVEILLE; une autre à son Chancellier, pour faire mettre au Diplome les sceaux

avec toutes les formalités nécessaires, & une à un Secretaire d'Etat, pour faire traiter, dès le moment même, le pere de L'EVEILLE' comme Duc Souverain de *Felicie.* Le Duc de VAERVIR se chargea de toutes ces Lettres, & partit, pressé non-seulement par un sentiment d'amitié, mais aussi par un autre motif.

Pendant que TITI faisoit ses dépêches, FORTESERRE avoit encore parlé à BLANCHEBRUNE du mariage qu'il lui proposoit, & voïant qu'elle refusoit de prendre la chose sérieusement, & qu'il ne pouvoit la détacher du reste de la compagnie, pour avoir un entretien particulier avec elle, il avoit pris à part GRACILIE,& lui avoit fort recommandé d'assurer BLANCHEBRUNE qu'il avoit parlé du fonds du cœur, & qu'il ne

tenoit qu'à elle de se voir la Reine d'un grand Roïaume, & l'épouse d'un Roi qui l'aimeroit parfaitement. C'est aussi ce que fit GRACILIE, après qu'on se fut enfin déterminé à se retirer. Il étoit tems. L'ombre des arbres commençoit déja à diminuer. FORTESERRE entretint aussi TITI du dessein de partager son Trône avec la Princesse de BLANCHEBRUNE, & le pressa de lui en parler, en le priant toutefois de ne lui rien dire qui la portât à s'y résoudre plus par complaisance que par inclination. Chez les hommes d'un caractére violent & impérieux, tant que l'amour est renfermé dans le cœur, il est moins actif qu'il ne l'est chez les autres hommes; mais dès qu'il est déclaré, il s'irrite, non-seulement par les refus, mais par les moin-

dres délais. Quelquefois même la fierté qui l'accompagne le détruit. Il aime mieux cesser d'être, que d'être humilié; tout délai est pour lui une offense, & toute incertitude un sujet d'humiliation. Il pardonneroit plus aisément un refus formel.

Dès que la Princesse de BLANCHEBRUNE arriva à la Cour du Roi de FORTESERRE, pour s'y mettre à l'abri de la haine de TRIPALLE, ce Prince conçut pour BLANCHEBRUNE des sentimens d'estime, ausquels se joignirent bien-tôt des sentimens qu'il auroit reconnu pour amour, si le nom ne lui en eût pas déplû. Comme ils n'avoient pas leur source dans les sens, mais dans le cœur; son aversion pour l'amour, qu'il regardoit comme une servitude; sa tendresse pour sa fille, qu'il

vouloit élever sur le Trône, & sur tout l'idée qu'il avoit que BLANCHEBRUNE aimoit TITI, & en étoit sans doute aimée, l'avoient rendu le maître de ne leur donner que l'air de la tendre amitié, auquel, à dire vrai, le véritable amour ressemble parfaitement. Mais dès qu'il vit qu'il alloit être séparé de cette Princesse, dont le commerce aimable avoit fait la douceur des jours qu'elle avoit passés à sa Cour, quand il fut sûr qu'elle n'étoit attachée à TITI que par une amitié, dont le courage & la vivacité faisoient l'éloge du cœur de cette Princesse, ses propres sentimens se développerent mieux à lui-même. Et quand une fois il lui eut fait connoître qu'il l'aimoit, quoique ce ne fût que dans une conversation qui pouvoit faire regarder tout ce

qui s'y étoit dit comme un badinage, il se trouva si impatient de se voir aimé, qu'il étoit prêt à se mettre en colere contre BLANCHEBRUNE, de ce qu'elle ne l'aimoit pas. Il fit bien promettre à TITI qu'il lui rendroit le lendemain un fidéle compte des sentimens de cette Princesse. Ce fut avec cette espérance qu'il essaïa s'il pourroit dormir.

Les Princesses & BIBI retirées dans leur chambre, ségaïerent beaucoup sur les divers usages qu'on pouvoit faire des sabots. Et GRACILIE pressée, non-seulement par l'envie de complaire au Roi son pere, mais par le désir d'assurer, à l'amitié qu'elle avoit pour BLANCHEBRUNE, le plaisir de ne s'en séparer jamais, lui dit tout ce qu'elle put pour la faire consentir à devenir sa belle-mere. Elle

la pressa tant, par toutes les questions qu'elle lui fit au sujet de FORTESERRE, qu'elle l'amena au point d'avoüer, qu'elle recevroit avec reconnoissance l'honneur du choix qu'il faisoit d'elle, sans la répugnance qu'elle avoit à s'exposer à priver GRACILIE de la Couronne. On ne peut rien dire de plus généreux ni de plus tendre, que tout ce que ces deux aimables Princesses se répéterent, ni rien de plus ingénieux, ni de plus modeste, que tout ce que disoit BIBI, pour soutenir, tantôt les motifs de l'une, tantôt les raisons de l'autre, & pour se plaindre elle-même quelque chose qui arrivât.

Cette vie ne plaisoit pas trop à Madame ABOR. L'honneur d'avoir deux Rois dans sa petite maison, ne la dédommageoit point du dérangement que cela

lui causoit. La douce tranquillité, la frugalité de sa table, ses heures marquées pour emploïer la nuit au sommeil, & le jour aux occupations domestiques, lui paroissoient préférables, même à toutes les merveilles de la Fée. Elle sentoit ainsi que sa fille perdroit à être Reine, BIBI le sentoit elle-même, mais l'amour étoit au-dessus de tout.

Dormit qui put dormir. La chaleur du jour étoit si grande, que ceux qui étoient dans la grange se trouverent le mieux logés. On ne se rassembla qu'à l'heure du dîner, où chacun apporta plus de soif que d'appetit. On étoit encore à table lorsque deux Couriers arriverent; l'un pour FORTESERRE envoïé par la Régence, qu'il avoit laissé dans son Roïaume pendant son absence; l'autre pour TITI, accompagné

d'un Envoïé de la Reine mere. Les deux Rois se retirerent pour lire les dépêches qu'on leur envoïoit & pour y répondre. Les Princesses, le Prince de FELICIE & le reste de la compagnie passa dans le jardin où on joüa à l'Hombre & au Mistigri. La Princesse de BLANCHEBRUNE qui joüoit à ce dernier jeu, ne gagna qu'un seul Mistigri; elle les oublioit tous dès qu'on les lui avoit montrés, sur quoi le Prince de FRYCORE lui dit qu'elle étoit plus occupée d'une Couronne que du jeu. Les dépêches que reçût TITI, lui apprirent avec diverses choses de peu de conséquence, que ses Ministres étoient accablés de députés & d'adresses qui venoient de tous les endroits du Roïaume, pour marquer à SA MAJESTE' combien ils se félicitoient d'avoir un si grand Roi; que non-

feulement ils le reconnoiffoient pour le feul & légitime héritier de la Couronne; mais que s'il ne l'étoit pas, & qu'ils euffent à fe choifir un Maître, fon amour pour la juftice, fa valeur jointe à la bonté & à la modération dont il donnoit un fi rare exemple, feroient qu'ils le fuppliroient de les gouverner préférablement à tous les Princes du monde. Ces dépêches lui apprenoient auffi que les Soldats avoient refusé le mois de païe qu'on leur avoit voulu donner, & qu'il y avoit dans toutes les Garnifons beaucoup de mouvemens qui tendoient à le vanger malgré lui des attentats de TRIPTILLON. Que fes Miniftres avoient fait tout ce qu'ils avoient pû pour empêcher l'Envoïé de la Reine mere d'aller le trouver au Fort TITI; mais qu'ils n'avoient pû obtenir de lui

qu'il attendît le retour de SA MAJESTÉ. Que cet Envoïé n'avoit rien voulu dire. Qu'on soupçonnoit que sa commission regardoit la Principauté de FELICIE; que d'ailleurs le bruit s'étoit répandu à la Cour que le sujet du voïage des deux Rois n'étoit pas de regler quelques choses à l'égard de leurs frontieres, ainsi qu'on l'avoit crû d'abord; mais d'y voir une personne admirable que SA MAJESTÉ destinoit au Trône. Qu'on faisoit là-dessus à la Cour & à la Ville quantité de discours, jusques à dire que le Roi avoit fait bâtir pour cette belle personne un Palais de cristal. Qu'il est vrai que d'autres disoient que ce n'étoit pas le Roi, mais une Fée; que même elle avoit meublé ce Palais de meubles tout d'or massif. Qu'on y entendoit des concerts merveil-

leux, ſans y voir ni Muſiciens, ni joüeurs d'inſtrumens; & qu'on y étoit de même ſervi à table de cent mets inconnus & délicieux, ſans voir ni ceux qui les avoient apprêtés, ni ceux qui les ſervoient. C'eſt ainſi que la renommée, qui mêle & répand également le vrai & le faux, les débitoit déja dans la ville Capitale, d'où ils devoient ſans doute rececevoir de nouvelles additions en courant de là dans les Provinces.

TITI après avoir lu les dépêches, donna une audience particuliere à l'Envoïé de TRIPALLE. Il n'avoit que de ſimples Lettres de créance, & devoit expliquer de bouche les ſujets de ſa Commiſſion. Elle regardoit effectivement la Principauté de FELICIE. Cet Envoïé avoit ordre de demander à TITI qu'il laiſsât TRIPTILLON ſe rendre le maître de cette

Principauté, & qu'au lieu de la lui disputer, il la lui cédât comme il avoit fait la Province où TRIPTILLON s'étoit retiré. Il promettoit de la part de la Reine mere, que TRIPTILLON feroit alors des déclarations dont TITI auroit lieu d'être content, & tâcha de faire voir que ce seroit le moïen de travailler à la réunion des deux freres, & de contenter la Reine. TITI après l'avoir écouté sans l'interrompre, lui dit qu'il n'étoit plus en son pouvoir de disposer de cette Principauté, & qu'il alloit lui donner une réponse pour la Reine sa mere. VOTRE MAJESTE', reprit l'Envoïé, a disposé bien vîte d'une Souveraineté si considérable, & qui convenoit si bien à un frere. Cela est vrai, répondit-il; mais je suis si heureux, que j'ai plus d'amis à récompenser, que

je n'ai de bien à donner ; ainsi dès que j'en ai, je sçai où le placer. Mon frere a une Souveraineté, cela suffit ; pour être Souverain, deux ne sont pas nécessaires. Après cette réponse, TITI remit l'Envoïé entre les mains d'ABOR, & écrivit à la Reine mere. Le Prince de FULLFOI quitta le Mistigri pour joindre ABOR, qui avoit soin de bien régaler l'Envoïé. Celui-ci qui n'avoit pas, ou osé ou eu le tems de demander à TITI à qui SA MAJESTE' avoit donné le Duché de *Felicie*, ne manqua pas alors de satisfaire sa curiosité. Il parut extrêmement surpris quand il apprit que c'étoit au pere de L'EVEILLE'. Quoi! dit-il, au pere de L'EVEILLE' qui a été Page? Oüi, dit le Prince de FULLFOI, qu'y a-t-il là d'extraordinaire? Les Gentils-

hommes ne ſont-ils pas du bois dont on fait les Princes ? Oüi, répondit l'Envoïé, comme les Roturiers ſont du bois dont on fait les Gentilshommes. Tout cela veut dire, reprit le Prince de FULLFOI, que ces diſtinctions, lorſqu'on n'a égard qu'aux Titres, ſont des effets de l'opinion & de la vanité ; mais vous m'avoüerez qu'eu égard à la réalité de la choſe, la ſeule diſtinction conſidérable qu'il y ait entre les hommes, ne peut venir que du plus ou du moins de vertu. Et celle du nouveau Duc de FELICIE, pourſuivit ABOR, eſt telle, qu'il eſt très-digne du rang où le Roi l'a placé. Si vous parliez de ſon fils, ajouta l'Envoïé, on ne peut diſconvenir qu'il a donné à TITI des marques d'un grand attachement, & qu'il a beaucoup d'eſprit & de valeur. Je veux croire

« que le motif de tout cela, n'a » pas été l'envie de faire fortune. » Mais la vertu de son pere, quelle » est-elle, pour mériter une Sou- » veraineté ? Elle est peut-être d'autant plus grande, qu'elle a » moins d'éclat, répondit ABOR. « Le Roi la connoît sans doute, & » en est bon Juge. Pour moi, con- » tinua-t-il, il me semble qu'un » homme qui est en état de prêter » à son Maître des sommes qu'une « Province entiere auroit peine à » fournir ; qui ne craint, lorsqu'il » prête, que l'inquiétude qu'on peut avoir de lui rendre ; qui ne connoît point de malheureux que la fortune traverse injustement, sans être ardent à venir » à leur secours ; qui cherche même à les connoître, & qui dans un état d'opulence, où ne se trouvent pas de grands Princes, vit cependant avec tant de mo-

dération, que tous ceux qui ne sçavent pas ce que je sçai, ne le croïent qu'un particulier qui est bien à son aise. Il me semble, dis-je, qu'un tel homme doit avoir une vertu bien réelle. Vous me surprenez, dit l'Envoïé. Je suis moi-même surpris, dit le Prince de FULLFOI; car en effet je croïois bien le pere de L'EVEILLE', un homme à qui il étoit arrivé quelque fortune considérable, & qui faisoit un bon usage de ses richesses; mais qui se douteroit qu'il fût de l'opulence dont vous parlez, & qu'il fît tout ce que vous dites lorsque nous ne le voïons logé que dans une maison qu'il a toujours occupée, qu'on ne connoît point ses équipages, qu'il a toujours laissé son fils comme cent autres qui n'ont pas cinq cens ginguets de rente, & que ses filles ne pa-

roiſſent preſque point dans le monde. Ce que je dis eſt pourtant vrai, reprit ABOR. Croiriez-vous par exemple, que cet homme qui étoit inconnu à la Cour, y vint apporter au Roi cent mille ginguets d'or le lendemain que ce Prince y fut arrivé, & qu'il lui en apporta encore autant deux jours après. Cela eſt pourtant certain, je le ſçai du Roi même. Je ne m'étonne plus, reprit l'Envoïé, ſi TITI lui a donné la Principauté de FELICIE, elle étoit païée d'avance. Ce n'eſt pas toutefois pour s'acquitter de cette dette, reprit ABOR; mais pour récompenſer la vertu du pere & du fils que le Roi met cette Souveraineté dans leur maiſon. On peut prêter à un Prince ſans mériter ni eſtime, ni récompenſe. La vanité ou l'intérêt en peuvent être le mo-

tif, & ce motif seul fait que quand ils ont rendu l'argent, ils ne doivent plus rien. Mais je dis qu'avec des sommes si prodigieuses, avoir autant de modération & de simplicité, marque une vertu si extraordinaire, qu'il est impossible qu'elle ne soit pas accompagnée de toutes les autres, & que si les vertus qui font le plus de fracas ne sont le plus souvent que de fausses vertus, celles qui ne cherchent point à paroître, sont toujours les plus parfaites. Je crois néanmoins, dit l'Envoïé, qu'on auroit mieux fait de rendre au double ce que le pere de L'EVEILLE' avoit prêté, que de lui donner une Souveraineté, qui peut être un nouveau sujet de discussion entre les deux freres; car vous jugez bien que TRIPTILLON prétendra avoir le droit d'en disposer, qu'il pour-

ra aisément faire entrer le Prince de HOPEVAINE dans ses intérêts, & qu'alors l'un & l'autre se trouveront soutenus par le Roi de COURSINABABA. Ne disputons pas du droit de TRIPTILLON, Monsieur l'Envoïé, interrompit le Prince de FULLFOI, le meilleur conseil que vous puissiez lui donner, c'est qu'il ne prétende aucun droit. En vérité, le Prince de FELICIE ami de TITI & de FORTESERRE, n'a rien à craindre d'aucun Prince du monde. Je ne sçai point ce que TRIPTILLON fera, dit l'Envoïé, & ce n'est point à moi à lui conseiller ce qu'il doit faire; mais il me semble qu'il auroit mieux valu que la Souveraineté de FELICIE eût servi d'un sujet de réconciliation que de récompense à un homme dont on pouvoit assez reconnoître la vertu

tu

tu par d'autres moïens. Si tous les hommes vertueux devoient avoir des Souverainetés pour récompense de leur vertu, il n'y auroit pas assez de Souverainetés à donner dans le monde. Je ne sçai pas, répondit ABOR: ce que je sçai, c'est que si cela n'est pas, cela devroit être; il n'appartient qu'à la vertu de commander, un homme qui n'est pas vertueux est déplacé quand il est Souverain, & sur ce pied-là, il y en a beaucoup qui ne sont pas en place. L'Envoïé fit ensuite plusieurs questions au sujet de la petite maison. Le Prince de FULLFOI ne fit point difficulté de lui dire qu'une Fée l'avoit ainsi revêtue, parce que la fille d'ABOR l'avoit souhaité. Enfin ABOR allant chercher la réponse de TITI, l'Envoïé le pria de sçavoir si le Roi de FORTESERRE, & les Prin-

cesses vouloient bien permettre qu'il leur fût présenté ; ce que FORTESERRE refusa, & parconséquent GRACILIE ; mais la Princesse de BLANCHEBRUNE aïant été trouver TITI, obtint de lui qu'elle fit voir BIBI à l'Envoïé de la Reine mere. Cette Princesse aïant donc quitté le Mistigri, & prenant BIBI sous le bras, vint ainsi trouver l'Envoïé. Elle lui dit qu'elle n'avoit pas voulu lui donner d'audience, mais qu'elle venoit à la sienne pour le charger de présenter ses très-humbles respects à la Reine mere, & de lui dire qu'elle souhaiteroit de tout son cœur pouvoir les lui rendre dans les lieux où SA MAJESTE' avoit daigné les recevoir autrefois avec bonté. A la vûë de la Princesse & de BIBI, l'Envoïé avoit paru si surpris & si saisi d'admira-

tion, que la Princesse qui s'en étoit apperçu, avoit fait une pause avant que de lui parler, & quoique son discours fût court, & que l'Envoïé n'ignorât pas le respect qu'il lui devoit, il étoit si frappé de la beauté de BIBI, qu'il détourna, malgré lui, deux fois les yeux sur elle, lorsque la Princesse parloit. Je ne manquerai pas, MADAME, répondit-il, de m'acquitter des ordres de Votre Altesse Sérénissime, & de dire à la Reine mere que vous aviez avec vous la plus belle personne du monde. Si vous parlez de moi si favorablement, dit BIBI, ajoutez-y, je vous supplie, quelque chose de mieux, c'est qu'il n'y a personne qui souhaite avec plus de passion faire sa cour à la Reine, & mériter l'honneur de lui plaire. L'Envoïé assura qu'il n'y manqueroit point,

& qu'il rapporteroit bien-tôt la réponse. La Princesse de BLANCHEBRUNE & BIBI retournerent auprès de TITI, lui rendre compte de ce qui venoit de se passer. Il écoutoit avec un plaisir extrême le récit que BLANCHEBRUNE lui faisoit de l'étonnement & de l'admiration de l'Envoïé. Ce qu'il dira de votre beauté, ma chere BIBI, répondit TITI, justifiera le choix dont on apprendra bien-tôt des nouvelles. Mais que diroit-on, si on sçavoit comme moi qu'une beauté, au-dessus de toutes celles qu'on peut imaginer, est la moindre des perfections qui sont en vous; & que je me trouverois heureux d'être à vous, quand vous ne seriez que médiocrement belle? BIBI ne répondit à ce discours, que par un transport qu'elle ne crut pas devoir ménager. Elle se

jetta au cou de son cher Roi ; qui la tenoit si tendrement embrassée, que BLANCHEBRUNE ne put s'empêcher d'embrasser aussi en même-tems l'un & l'autre. C'étoit un groupe extrêmement touchant d'amitié & de tendresse. Que les plaisirs de l'amour & de l'amitié sont vifs, dit BLANCHEBRUNE ! je ne puis vous dire la douceur qui m'enchante, de voir combien vous vous aimez, & de songer en même-tems que cet amour si vif & si tendre ne vous a point fait boiter. Ce n'est pas ma faute, répondit TITI en riant. J'ai pensé dire aussi ni la mienne, ajouta BIBI, en rougissant un peu ; mais il n'en faut faire honneur, mon cher Prince, qu'à votre sagesse & qu'à votre raison. La Princesse, continua-t-elle, ne peut être de trop dans nos secrets. Je veux lui con-

ter le plus grand danger que j'aïe couru de ma vie, & la joïe extrême que j'eus hier de l'avoir évité. Là-dessus elle fit le récit de ce qui leur étoit arrivé, à TITI & à elle, lorsque cachés sous la forme d'oiseaux, dans un taillis aussi charmant que solitaire, ils avoient senti toutes les » impressions du printems. Les dé» sirs du Prince étoient vifs, dit» elle, ma tendresse étoit extrê» me. Je l'assurois que je l'aimois » trop pour lui rien refuser ; qu'il » étoit le maître de ma vie & de » mon bonheur. Mais le souvenir » des paroles qu'il avoit données » à mon pere & à la Fée, le respect » qu'il se devoit à lui-même, & » j'ose dire qu'il devoit à mon in» nocence & à mon amour, pré» valurent sur les impressions du » printems. Nous préférâmes les plaisirs du devoir, quoiqu'un peu

rigide, à ceux dont les oiseaux «
nous donnoient l'éxemple. Eh! «
que nous avons été heureux, «
poursuivit-elle, d'avoir été assez «
sages pour ne point sacrifier à des «
plaisirs passagers une innocence, «
dont la perte m'auroit comblée «
de confusion. On a beau dire, il «
n'est rien tel que de suivre ce «
que le devoir & la raison prescri- «
vent, c'est-à-dire, suivre tou- «
jours le plus sûr, sans philoso- «
pher même sur les avantages des «
circonstances. Assurément nous «
étions bien en fureté, dans un «
taillis qui n'étoit habité que par «
des oiseaux, & si caché au mi- «
lieu d'une vaste Forêt, qu'on «
n'y voïoit nulle trace d'homme. «
Nous étions bien sûrs de nous- «
mêmes, & pleins de confiance «
& d'amour l'un pour l'autre, «
rien ne sembloit devoir nous re- «
tenir. Sans doute, dit TITI, «

un plaisir qui n'est un mal que dans l'opinion des hommes, n'est que plaisir & n'est point mal quand il est ignoré. Il n'y a réellement du mal que lorsqu'on fait tort à quelqu'un ou qu'on s'en fait à soi-même, & c'est imbécillité que de se priver du plaisir pour un mal imaginaire lorsque les circonstances sont telles que pouvant le goûter sans crainte, on peut s'y livrer sans scrupule. « Cependant, reprit BIBI, voïez ce qui nous seroit arrivé, je m'en rapporte à vous-même, SIRE ? N'auriez-vous pas été très-fâché hier que j'eusse boité en essaïant le sabot, ou que je n'eusse osé l'essaïer, ce qui revenoit au même ? N'avez-vous pas au contraire, senti un plaisir très-vif & très-satisfaisant, de voir que je pouvois en faire l'épreuve sans courir de risque. Je suis su-

re que vous n'avez peut-être ja- «
mais goûté de satisfaction plus «
vive ni plus parfaite ; l'amour «
même que vous avez pour moi «
m'en assure. Je l'avouë, ma che- «
re BIBI, je joüissois d'un contentement extrême. Je vous proteste que quand même vous n'auriez osé faire l'épreuve du sabot, vous n'en auriez pas moins été pour moi ma chere BIBI ; mais il est vrai pourtant que je ne puis bien vous marquer la joïe où j'étois, de voir que vous pouviez l'essaïer sans crainte. Ma joïe étoit d'autant plus grande, que quelques bons sentimens qu'on aïe pour nous, je crois bien qu'à cet égard nous n'étions pas exemts de tout soupçon. On peut même croire que dans la résolution où nous sommes, ce soupçon ne nous étoit pas inju-

rieux; mais quoi qu'il en soit, je vous voïois par cette épreuve, briller d'une nouvelle gloire, dont l'éclat réflechissoit sur moi, & dont mon amour étoit flatté; je m'associois à votre gloire & à votre vertu. Je vous avoüerai pourtant, continua-t-il, que ce qui réprima les désirs que j'avois dans le taillis d'imiter les autres oiseaux, ne fut que la crainte de vous déplaire, & de me causer un remord éternel. Je sentois bien que je ne me pardonnerois jamais de n'avoir pas respecté l'innocence & la pureté de vos sentimens, & d'avoir abusé de la confiance qu'avoit eu en moi le meilleur pere & le plus honnête homme du monde. Car la crainte de vous exposer ne pouvoit pas nous retenir dans un lieu aussi caché que celui où nous étions. » Vous voïez cependant ce qui

vient d'arriver, répondirent BIBI & BLANCHEBRUNE. Cela « est vrai, reprit TITI; mais vous m'avoüerez aussi que l'avanture des sabots est si extraordinaire, que nous ne pouvions seulement pas y penser. J'en conviens, ré- « pondit la Princesse; mais com- « bien y a-t-il de choses dans la vie « ausquelles on ne pense pas, ou « qu'on croit même impossibles, & « qui ne laissent pas que d'arriver. « Il n'y a de vrai que cette regle; « c'est que le plus sur est de ne point « s'exposer au hazard, aux hazards « mêmes qu'on ne peut prévoir, & « ils sont sans nombre. Vous pous- « sez la chose un peu loin, dit TITI; il faut bien un peu risquer dans la vie. Oüi, répondit BLAN- « CHEBRUNE, la vie même, mais « jamais l'honneur, & vous-même « vous ne le feriez pas. Nous ver- « rons cela une autre fois, répondit

TITI; maintenant, belles Dames, laissez-moi finir quelques dépêches, & revenez, je vous prie, seules dans un bon quart d'heure. J'ai à entretenir ma chere cousine de quelque chose d'important.

La Princesse & BIBI se retirerent, & revinrent ainsi que TITI l'avoit souhaité. L'affaire dont il s'agissoit regardoit FORTESERRE & BLANCHEBRUNE. Le Roi de FORTESERRE, dit TITI à la Princesse, vous assure qu'il veut très-sincerement partager son Trône avec vous. Il ne veut devoir votre main qu'à votre cœur. Depuis le tems que vous le connoissez, vous devez sçavoir si vous êtes capable de l'aimer ou non. Que dois-je lui répondre? SIRE, dit la Princesse, ce n'est pas à moi, c'est à VOTRE MAJESTE' à dispo-

ter de moi ; mais comme je vois qu'elle veut bien me laisser à ma disposition, j'aurai l'honneur de lui dire : Que je suis extrêmement sensible au choix dont le Roi de FORTESERRE m'honore. J'espére que vous me croïez assez d'élévation dans les sentimens, pour être touchée des qualités héroïques de ce grand Prince, & pour être persuadée qu'excepté vous, mon cher cousin, je le préférerois à tous les Princes du monde, s'il dépendoit de moi de choisir. Mais, SIRE, je ne puis songer à m'éloigner de vous ; je ne veux pas priver de la Couronne la Princesse GRACILIE ; je crains l'humeur un peu trop violente du Roi de FORTESERRE, c'est son seul défaut, mais il est grand ; & pour tout dire, je crains le malheur de ne pas toujours lui plaire. TITI fit

connoître à la Princesse, qu'entre les meilleurs amis, le plaisir de se voir devoit toujours céder à ce qui étoit pour le mieux, selon l'état & les circonstances où ils pouvoient se trouver. Que quoiqu'il fût plus jeune que FORTESERRE, on mouroit à tout âge; & que dans l'incertitude des événemens, BLANCHEBRUNE étant sur le Trône, n'auroit non-seulement rien à craindre pour elle, mais qu'elle deviendroit encore la protectrice de BIBI, d'ABOR, du Prince de FELICIE & de tous leurs amis communs. Que quoiqu'il comptât parfaitement sur l'amitié & sur la générosité de FORTESERRE, cette alliance seroit un nouveau nœud au lien de l'amitié qui les unissoit déja, & un nouveau sujet de confiance. Qu'il sçavoit que la Princesse GRA-

CILIE ne souhaitoit rien avec plus d'ardeur; & qu'au fonds, c'étoit moins la priver d'une Couronne, que l'exempter de beaucoup de trouble & d'embarras. Qu'il étoit sûr, qu'avec le fonds de raison qu'avoit FORTESERRE, l'égalité & la douceur de l'humeur de BLANCHEBRUNE, modéreroient l'impétuosité de celle de ce Prince. Que BLANCHEBRUNE ne devoit point craindre de cesser de plaire, parce qu'elle avoit, ainsi que FORTESERRE l'avoit dit, toutes les vertus qui font estimer, jointes à tous les agrémens qui rendent aimable; que le Roi de FORTESERRE commençoit à n'être plus d'un âge sujet à l'inconstance; que d'ailleurs le don qu'elle avoit reçû de la Fée étoit si merveilleux pour s'assurer de la constance d'un mari,

que si toutes les femmes avoient ce don, il n'y auroit point de mari volage. Quel avantage, MADAME, disoit TITI, que de n'avoir jamais que l'âge qu'il vous plaît d'avoir? Treize ans, quatorze ans, quinze ans, trente, quarante, quatre-vingt, si vous voulez, vous avez dequoi satisfaire à tous les goûts, à toutes les humeurs. Vous serez toujours la même, & vous ne serez jamais la même si vous voulez. Quel avantage, ma chere cousine? Pouvez-vous, avec un don si vainement souhaité de toutes les femmes, ne pas tenir lieu de toutes les autres, à un époux qui vous aimeroit quand même vous n'auriez pas cet avantage? J'avoüe que ce don est d'une grande ressource; mais, mon cher cousin, dit la Princesse, puis-je m'assurer que la Fée me le conservera? vous sçavez que quand

on change d'état, on perd les dons qu'elle a faits. Il faudra, répondit TITI, la prier de vous le continuer, j'espére qu'elle le fera. Car au fonds, c'est pour le mariage que ce don est plus nécessaire, que pour tout autre état de la vie. Je dis pour le mariage, & je dis même qu'il seroit aussi nécessaire aux hommes qu'aux femmes, & quelquefois plus. Mais la nature en a ordonné autrement, & on ne trouve guéres de Fées qui puissent l'accorder. Hélas! se récria BLANCHEBRUNE, j'ai oüi dire qu'il y avoit des hommes si bizarres, que malgré ce don merveilleux, il leur suffiroit de sçavoir que celle qui s'en serviroit seroit leur femme, pour n'y être pas sensibles, ils auroient encore recours à l'inconstance. Cela se pourroit bien, répondit TITI; de quoi l'imagination déréglée

n'eſt-elle pas capable ? Cependant cela n'empêche pas que votre don ne ſoit bien merveilleux. Si la Fée m'en accorde la continuation, reprit la Princeſſe, & que je devienne l'épouſe du Roi de FORTESERRE, ne pourrois-je pas prier DIAMANTINE de me permettre de dire à ce Prince le don qu'elle m'aura fait. Je le voudrois, répondit TITI, car il me ſemble que, quelque choſe que ce ſoit, une femme ne devroit rien avoir de caché pour ſon mari, ni ſon mari pour elle. Mais vous trouveriez peut-être des gens qui diroient que l'effet du don ſeroit plus ſurprenant, & même plus touchant pour le mari, s'il ignoroit qu'on l'eût reçû. Cependant, ajouta BLANCHEBRUNE, on ſeroit plus aſſurée de plaire à ſon époux en aïant préciſément l'âge qu'il voudroit qu'on

eût, que d'avoir celui qu'on choisiroit soi-même. Cela est vrai, ma chere cousine, reprit TITI; mais si je ne me trompe, cela n'est pas bien difficile à deviner, l'âge qu'on doit avoir dépend des circonstances. Il y en a où une femme feroit bien d'être toujours entre quatorze & quinze, le reste du tems entre quarante & cinquante. Quoi qu'il en soit, ma chere cousine, ne dites rien sans la permission de la Fée. Mais dites-moi précisément ce que vous voulez que je réponde au Roi de FORTESERRE? Tout ce que j'ai dit en instruit assez VOTRE MAJESTE', répondit BLANCHEBRUNE, je sens parfaitement que je ne puis faire un choix plus glorieux. Je suis combatuë par la peine de me séparer de vous, & intimidée par la crainte de l'avenir. Ce que VOTRE

MAJESTE' a remarqué, ne me rassure que foiblement. Assurez, je vous supplie, le Roi de FORTESERRE que je ressens parfaitement l'honneur qu'il me fait; que je connois trop toutes ses vertus pour ne pas l'honorer & l'aimer parfaitement, si j'ai l'honneur d'être à lui; mais que je le prie de prendre encore, & pour lui & pour moi, un an de réfléxion. Un an de réfléxion, c'est beaucoup pour un Prince si vif, reprit TITI. On diroit, ma chere cousine, que vous voulez faire l'amour comme une Bourgeoise. Cela est vrai, répondit la Princesse, mais je veux voir l'effet que produira le gobelet de la Fée, les réfléxions que la Princesse GRACILIE pourra faire; & vous serez peut-être surpris, après cela, qu'avec la continuation du don de la Fée,

si elle me l'accorde, je ne veüille épouser le Roi de FORTESERRE, qu'aux conditions des Loix de *Felicie*. Ce sera votre affaire, répondit TITI, ces conditions là ne doivent point empêcher un mariage, puisqu'elles n'empêchent point de continuer dans l'engagement qu'on a pris quand on s'y trouve heureux. Je ne doute pas que le gobelet, & plus encore l'envie de vous plaire, ne fassent leur effet, & que les sentimens de la Princesse GRACILIE ne soient toujours les mêmes. Ainsi, MADAME, je vous tiens déja pour Reine, si le Roi de FORTESERRE peut attendre. S'il ne le peut, reprit BLANCHEBRUNE, il n'aura donc qu'une idée bien médiocre du choix qu'il fait, je ne le devrois qu'à l'humeur ou qu'au hazard, ce qui ne seroit point du

tout de mon goût; car je veux bien que vous sçachiez, mon cher cousin, poursuivit-elle, que si j'épouse le Roi de FORTESERRE, je veux aimer sa personne plus que sa Couronne, & que je veux pourtant que ma tendresse extrême ne soit qu'un retour qui la soutienne & qui la justifie. Voilà, dit BIBI avec joïe, ce qui s'appelle aimer en Princesse & en personne raisonnable. Que le Roi de FORTESERRE sera malheureux, MADAME, si vous n'êtes pas sa Reine. Elle le sera, répondit TITI, & quoique nos Etats soient séparés, nos cœurs ne le seront jamais; nous trouverons le moïen de nous voir souvent. Si cela est, dit BLANCHEBRUNE, je n'aurai plus rien à souhaiter que de vous voir toujours.

Ils sortirent alors pour aller trouver GRACILIE, & lui proposer une promenade. FORTESERRE étoit encore occupé à ses dépêches, qui durerent jusques à l'heure du souper. Cependant ABOR avoit aussi reçû des Couriers. C'étoit des Laquais de divers Gentilshommes des environs. Le miracle arrivé à la petite maison, attiroit pour la voir tous les Habitans des Villages voisins; on ne parloit que de cela dans la Province, & quoique les deux Rois y fussent venus pour ainsi dire *incognito*, ou sçut qu'ils y étoient, & plusieurs Gentilshommes de la connoissance d'ABOR qui sçachant sa grande fortune, se faisoient honneur de se dire alors de ses amis, lui écrivoient pour sçavoir s'ils ne pourroient pas avoir l'honneur d'être présentés à leurs Majestés. ABOR avoit

fait attendre les Laquais pour sçavoir là-dessus la volonté des deux Rois qu'il n'avoit osé interrompre. Il demanda à TITI la réponse qu'il devoit faire. Marquez, dit-il, que de quatre jours nous ne pouvons voir personne; mais qu'ensuite vous pourrez présenter ceux qui viendront. Que permettez-vous, SIRE, dit GRACILIE? Cent importuns vont nous priver de tous les agrémens dont nous joüissons ici en liberté. Que voulez-vous faire de cette foule d'hoberaux? M'en faire aimer, dit TITI; c'est la moindre chose que je leur doive. Mais ne vous fâchez pas, belle Princesse, on fera dans la Cour deux salles, que les Charpentiers & les Menuisiers auront bientôt finies, & c'est-là que je recevrai tous ces Messieurs. On n'entrera, ni dans la petite maison, ni

nt dans le jardin. Le Roi votre pere qui n'a pas les mêmes raisons que moi, de permettre qu'on lui présente ceux qui viendront, ne verra personne s'il veut, ni vous non plus. Je vous en tiendrai quitte pour cinq ou six complimens que vous recevrez, s'il vous plaît, de quelques-uns des plus hupés dont je serai l'introducteur auprès de Votre Altesse Roïale. Gardez-vous-en bien, SIRE, répondit GRACILIE; je ne pourrois peut-être m'empêcher de rire, & ces honnêtes gens croiroient qu'on se moqueroit d'eux.

Malgré les plaisirs que TITI goûtoit dans la petite maison, il n'avoit pas envie d'y faire un long séjour; il croïoit que pour les desseins qu'il avoit, il convenoit d'être dans sa Capitale, au milieu de toute sa Cour. C'est

pourquoi il n'avoit pris que quatre jours pour continuer avec liberté, des plaisirs dont cette liberté même étoit le premier.

Cependant il dit à ABOR, de faire avertir tous ceux qui avoient des terres dans l'enceinte des fortifications, & des lignes du Fort qu'il destinoit pour un parc, & de les engager à les lui vendre. Toutes ces terres appartenoient à des gens du voisinage, excepté treize arpens dont le propriétaire demeuroit à quinze lieuës de-là. On lui envoïa un homme pour s'en accommoder avec lui, & on avertit les autres de se trouver le surlendemain matin à la petite maison.

On fit aussi venir un grand nombre de Charpentiers & de Menuisiers, pour faire les deux salles d'Audience que le Roi avoit imaginées, & ce jour là mê-

me tous ceux qui avoient promis de donner leur plan des jardins & du parc qu'on méditoit, se renfermerent pour y travailler.

Le Roi de FORTESERRE, les deux Princesses, BIBI, le Prince de FRYCORE, & un Officier du Roi, y travaillerent assez bien. Mais sans aucune prévention, le plan que BIBI donna fut incomparablement au-dessus de tous les autres. Dès que FORTESERRE y eut jetté les yeux, il déchira le sien. Rien n'étoit mieux distribué que les allées, les bosquets, les grottes, les pieces d'eau, les cascades, les fontaines; elle y avoit fait un labirinthe assez spacieux, dont la figure n'étoit formée que des lettres du nom de TITI, & de celui de FORTESERRE, & dont il étoit pourtant presqu'impossible de sortir, pour le peu qu'on s'y fût avancé.

Là, c'étoit une imitation de la mer, une grande piece d'eau qui étoit d'un côté bordée de roches-brutes & de coquillages, au milieu desquels un grand canal s'ouvroit un passage, dont l'ouverture disposée avec beaucoup d'art au milieu des roches qui s'élevoient de côté & d'autres, faisoit un point de perspective aussi admirable que surprenant; à droite & à gauche de cette piece d'eau, étoient deux beaux tapis de verdure, le long desquels regnoient des allées d'arbres, & du côté opposé au canal étoit un taillis, dans lequel on avoit ménagé des routes, dont les détours faisoient presqu'un nouveau labirinthe, & dont les issues immédiates sur le bord de l'eau, offroient à la vûë des enfoncemens obcurs, qui donnoient à ce côté un air extrêmement sauvage. Ici c'é-

toit un plantage d'arbres au pied desquels un ruisseau se distribuant en divers petits canaux, formoit encore le chiffre de TITI & de FORTESERRE. Enfin, tout ce que l'art peut inventer pour embellir un beau lieu s'y trouvoit, mais s'y trouvoit comme s'il y avoit été placé par la nature. Cependant quelqu'applaudissement qu'on donnât au dessein de BIBI, elle voulut encore y travailler pour le perfectionner, dit-elle, sur ceux de la Princesse GRACILIE, & de la Princesse de BLANCHEBRUNE. TITI s'en rapporta entierement à elle, & il fut résolu que ce qu'elle feroit seroit exécuté.

Les propriétaires des terres se rendirent au jour marqué. ABOR commença par leur faire servir un bon déjeûner sur des tables qu'on avoit dressées dans la cour. Il s'y

mit avec eux. Il leur dit le dessein du Roi, & les pria de vouloir bien vendre à SA MAJESTÉ les terres dont elle avoit besoin. Vous sçavez, dit-il, que le prix n'est que depuis huit cens jusques à mille ginguets d'argent l'arpent, SA MAJESTÉ vous en fera païer douze cens. Pourquoi, dit l'un d'eux, faut-il qu'un bon Roi qui est notre maître, païe plus cher qu'un autre? Cela n'est pas juste; croit-il que nous ne l'aimons pas assez pour ne vouloir pas rien gagner sur lui? Il a raison, dit un autre; voïez-vous, Monsieur ABOR, nous ne sommes pas devenus de si grands Seigneurs que vous; car on dit que vous allez maintenant en carosse, & que vous êtes un Favori du Roi; mais avec votre permission, nous ne l'aimons pas moins, & nous ne voulons pas qu'il puisse

croire que nous ne lui donnons nos terres que parce qu'il les païe plus qu'elles ne valent. Il est le maître, & nous n'en voulons pas davantage qu'elles nous ont couté. Moi, dit un troisiéme, si on m'en croit, nous les donnerons pour rien. Allez, allez, il est si bon, le bon Roi, & si généreux, qu'il nous les païera bien au double & au triple. Messieurs, dit ABOR, le Roi croit qu'il est juste de vous païer les terres qu'il demande, un peu plus que leur valeur ordinaire; non pour vous païer du plaisir que vous lui ferez, mais pour vous dédommager du dérangement que cela peut vous causer. Au reste, je lui rendrai un bon compte de l'affection que vous avez pour lui, & je suis sûr qu'il y sera très-sensible; car il est si bon Roi, que rien ne lui fait plus

de plaisir, que l'amour de ses Sujets.

ABOR s'occupa tout le jour à faire dresser les actes nécessaires pour la vente de ces terres. Tandis que les uns bûvoient, les autres venoient passer leurs contrats, & recevoir en billets païables à vûë sur le Trésorier du Roi, les sommes qu'ils devoient toucher; ils retournoient boire ensuite.

Un seul qui auroit dû aller comme les autres, avoit fait ensorte de rester le dernier, & lorsqu'on s'apprêtoit à dresser son contrat de vente ainsi qu'on avoit fait ceux des autres, il prit ABOR en particulier, & lui dit: Vous assurez, Monsieur, que le Roi est bon & juste, ainsi j'espere qu'il ne trouvera pas mauvais ce que je vais vous dire. J'ai laissé parler les autres, & faire com-

me ils ont voulu, ce sont leurs affaires, & chacun est ici pour soi. Les six arpens que j'ai dans ce terrein, sont près de votre maison; le Roi à ce que je pense ne veut pas m'obliger à les lui vendre malgré moi, ou à les lui vendre pour le prix qu'il voudra m'en donner. Non sans doute, reprit ABOR. Eh bien, Monsieur, reprit le Païsan, si cela est, je veux, s'il plaît au Roi, en avoir quarante mille ginguets d'argent, rien moins, autrement le Roi est le maître de les prendre pour rien. ABOR surpris, lui demanda pourquoi un prix si exhorbitant, & si ce n'étoit pas manquer de respect au Roi, que de vouloir lui faire acheter si cher le besoin qu'il avoit de ses six arpens, à présent qu'il avoit acheté tous les autres. Si je n'avois d'autre raison que le besoin

du Roi, reprit le Païſan, je conviens que j'aurois tort de vouloir faire acheter ces ſix arpens une ſi grande ſomme, puiſqu'ils ne la vaudroient pas; mais c'eſt qu'indépendamment du beſoin que le Roi en a, ces ſix arpens valent actuellement au moins quarante mille ginguets, & voici comment. Votre maiſon qui eſt devenuë toute couverte de criſtal va attirer la curioſité de tout le Roïaume, & même des étrangers; elle eſt ſeule ici éloignée de tous les Villages, je ferai bâtir des Hôtelleries ſur les ſix arpens, & je ſerai ſûr de les bien loüer, parce que tous ceux qui viendront voir votre maiſon, s'ils viennent de loin, ne manqueront pas de venir loger dans ces Hôtelleries, ou dîner au moins, s'ils ſont des environs; ainſi vous voïez que je me ferois tort & à ma famille,

si je les donnois pour sept mille deux cens ginguets. ABOR resta un moment pensif, & lui dit d'attendre, qu'il alloit informer le Roi de sa proposition. Il y fut en effet. TITI trouva que le Païsan avoit raison, & comme cette raison étoit valable également presque aussi pour tous les autres qui n'y avoient pas songé, TITI se fit un scrupule de profiter de leur inadvertance, & de mal reconnoître le plaisir qu'ils avoient fait paroître à ceder leurs terres à leur Roi, s'il ne païoit qu'à un seul la valeur que chacun d'eux auroit pu prétendre. Croïant donc qu'il seroit injuste d'obliger le dernier à donner ses six arpens pour sept mille deux cens ginguets, & qu'il ne seroit pas généreux, qu'il seroit même injuste de priver les autres d'un gain qu'ils auroient dû faire s'ils a-

voient été aussi attentifs que le dernier à leurs intérêts; il résolut que ce qui avoit déja été vendu sur le pied de deux cens ginguets l'arpent, seroit païé sur le pied de six mille six cens soixante & sept ginguets. Mais quand il vint à calculer la somme que plus de neuf cens arpens feroient à ce prix, il la trouva si considerable qu'il résolut de se priver du plaisir de faire autour de la petite maison, les embellissemens qu'il avoit projettés, & dont il s'étoit fait un très-grand plaisir d'avance.

Il aimoit cette maison, qu'il regardoit comme le séjour de son bonheur, où il l'avoit trouvé, où il avoit commencé à goûter les plus doux momens de la vie. C'étoit le berceau de BIBI; c'est tout dire. Que ce lieu devoit lui être cher, & qu'il le lui étoit en effet!

Cependant il résolut de sacrifier le plaisir qu'il s'étoit fait d'y venir fuir les grandeurs de la Cour, d'y venir avec sa chere BIBI & quelques amis, joüir un mois chaque année de la tranquillité d'une vie privée après avoir rempli les pénibles devoirs de la Roïauté. Mais tout Roi qu'il étoit, il crut qu'il ne devoit pas faire païer à ses peuples la satisfaction qu'il auroit à faire exécuter le plan des jardins & du parc que BIBI avoit tracé, quoiqu'il crût ne devoir se promener nulle part si ce plan ne s'exécutoit pas. Maître d'un grand Roïaume, il trouva ainsi qu'un Roi peut être dans l'indigence, & qu'il ne doit pas s'en tirer lorsqu'elle ne regarde que ses plaisirs. C'est pourquoi résolu de rendre nuls tous les contrats de vente qu'ABOR venoit de passer, il lui dit de dire

à ceux avec qui il avoit contracté, que le Roi avoit changé d'avis, qu'il souhaitoit que tous les contrats fussent annullés, & que pour les dédommager du tems qu'ils avoient perdu en venant les faire, on leur compteroit le lendemain à chacun deux cens ginguets. ABOR exécuta l'ordre du Roi. Mais tous les vendeurs se récrierent qu'ils vouloient bien que leurs contrats fussent nuls, pourvû que le Roi voulût garder leurs terres. Tous à l'envi les uns des autres s'empresserent à remettre à ABOR les billets qu'on leur avoit donnés pour leur païement. Leur amour pour le Roi, échauffé par le bon vin qu'ils avoient bû tout le jour, s'exprima d'une maniere très-éloquente, malgré le peu de correction de leur langage; car tous les hommes sont éloquens quand

le cœur parle. ABOR reprit tous leurs billets, & les pria de venir le lendemain.

Quand ABOR rendit pour réponse à celui qui avoit demandé quarante mille ginguets pour les six arpens, que le Roi ne vouloit plus aucune de ces terres, & qu'il alloit le dire aux autres vendeurs, cette homme répondit à ABOR, qu'il voïoit bien que le prix qu'il avoit demandé avoit déplu au Roi, & que c'étoit pour cela que SA MAJESTE' avoit changé de sentiment; mais qu'au fonds le Roi étoit trop juste pour vouloir qu'un homme ne profitât pas du bien qu'il avoit; que tout ce qu'il pouvoit faire, étoit de donner ses six arpens pour trente-six mille ginguets, & que vingt ou trente mille ginguets plus ou moins sur un si grand marché, ne devoient pas empêcher SA MA-

JESTE' de se satisfaire. ABOR lui répondit que le Roi avoit trouvé sa demande si juste, vû les circonstances, qu'il s'étoit fait un scrupule de ne pas païer la même somme aux autres vendeurs à qui leurs terres pouvoient procurer le même avantage, & que s'il les païoit sur le même pied, ce qui étoit juste, la somme alors devenoit si considerable, que le Roi ne croïoit pas devoir l'emploïer pour une acquisition qui ne serviroit qu'à son plaisir; sur quoi cette homme argumenta beaucoup avec ABOR, pour lui prouver que ce qu'il demandoit pour ses terres, n'empêchoit pas que le marché des autres ne fût valable; qu'on ne les avoit point forcés de vendre, & que puisqu'ils étoient convenus à douze cens ginguets par arpent, & que les contrats en étoient passés, l'ac-

quisition étoit juste ; que c'étoit leur faute s'ils n'avoient pas fait l'attention qu'ils devoient à leurs intérêts ; que pour l'amour du Roi il n'avoit pas voulu les en avertir, & que ce n'étoit pas non plus au Roi à le faire ; qu'au fonds la raison qu'il avoit de vendre ses terres plus que les autres ne pouvoit les regarder tous, puisque si chaque vendeur vouloit bâtir des Hôtelleries sur ses champs, toutes ces terres ne seroient plus que des Hôtelleries, & qu'alors leurs terres ne leur vaudroient pas autant qu'elles leur rapportoient sans bâtimens, outre que plusieurs n'étoient pas en état d'y bâtir. Il ajouta qu'il prioit ABOR de faire faire ces considérations à SA MAJESTÉ, & promit que si on faisoit le marché avec lui, il ne diroit rien du prix à personne, afin de ne point

fâcher les autres vendeurs; mais qu'il croïoit que SA MAJESTE' feroit très-bien de profiter de ces marchés-là sans rien dire. ABOR lui répondit qu'on verroit le lendemain quelle seroit la résolution du Roi, & cet homme fut congédié avec les autres pour revenir le lendemain.

Tous ces vendeurs qui n'étoient que quelques Païsans des lieux voisins s'en retournant ensemble, raisonnerent sur ce qui pouvoit avoir fait changer le Roi de sentiment; ils conclurent que ce qu'ils avoient oüi dire étoit vrai, qu'il falloit que la Reine mere & TRIPTILLON eussent en effet emporté avec eux les trésors du feu Roi GINGUET, & que TITI se trouvant sans argent ou en aïant besoin pour autre chose, ne pouvoit pas faire païer les sommes que lui couteroient ces terres, &

qu'il ne vouloit point faire d'impositions sur le Païs pour les païer, de même qu'il ne vouloit pas les prendre à crédit.

Convaincus de la bonté du Roi par la voix publique, & plus encore par ce qui étoit contenu dans la déclaration que TITI avoit faite sur la liberté qu'il donnoit à tous les Sujets du Roïaume, de choisir entre lui & TRIPTILLON ; déclaration qui avoit été publiée jusques dans les moindres Hameaux, ces bonnes gens oubliant leur mauvaise fortune, résolurent d'aller tous dans une petite Ville qui n'étoit qu'à trois lieuës de-là, faire dresser une Requête par laquelle ils suppliroient SA MAJESTÉ de vouloir bien s'approprier entierement leurs terres qui étoient déja à lui, & qu'ils ne demanderoient pour païement que la grâ-

ce de recevoir l'acte de cession qui étoit joint à leur Requête, & la permission de porter un T à leur bonnet, eux & leurs descendans. Cela fut exécuté d'un consentement unanime, excepté de la part de l'homme aux quarante mille ginguets, qui feignit d'avoir des affaires qui le mettoient dans la nécessité absolue de retourner chez lui, promettant toutefois de signer le lendemain tout ce que les autres auroient fait. Cette résolution prise, ces bonnes gens allerent la faire exécuter.

Cependant ABOR rendit compte au Roi des raisons de l'homme aux six arpens, sur quoi le Roi trouva quelque difficulté à prendre un parti. D'un côté il étoit certain que chacun des propriétaires des Terres en question, sur tout de celles qui étoient les plus

près de la petite maiſon, avoit un droit égal de bâtir une Hôtellerie. De l'autre, il étoit certain que ſi chacun des propriétaires faiſoit bâtir une Hôtellerie, ils y perdroient tous au lieu de gagner. Il étoit encore certain que le dernier n'aïant voulu conclure ſon marché, qu'après que les autres aïant vendu leurs Terres n'avoient plus droit d'y bâtir, il joüiſſoit alors d'une poſſeſſion, qui le mettant ſeul en droit de bâtir une Hôtellerie, lui donnoit l'avantage d'augmenter conſidérablement ſes fonds. Il eſt vrai que le Roi pouvoit rendre aux vendeurs leurs Terres, & priver par là l'homme aux ſix arpens de ſon avantage; mais c'étoit le priver de ce qui lui étoit acquis par la vente des autres propriétaires, & abuſer de ce qu'il avoit confié, cela

avoit l'air d'une malignité indigne d'un Prince. D'un autre côté, le Roi qui n'aimoit pas la ruse, désaprouvoit que cet homme eût négligé les intérêts des autres vendeurs pour ne songer qu'aux siens. Il est vrai que ces intérêts ne résultoient que de l'inadvertance de chacun des autres ; mais le Roi auroit mieux aimé que cet homme, moins avide d'un gain considérable, eût averti les autres propriétaires des avantages que le miracle de la petite maison pouvoit leur procurer, que de vouloir en profiter tout seul. Il auroit profité moins, le Roi auroit acheté plus cher, mais la vente auroit été plus juste. Ce bon Prince ne pouvoit se résoudre, ni à païer moins aux uns qu'aux autres, ni à ne pas païer à l'homme aux six arpens les quarante ou du moins

les trente-six mille ginguets qu'il demandoit, ni en s'engageant à païer les autres sur le même pied, faire une dépense exorbitante pour une chose qui étoit plutôt nuisible qu'utile à l'Etat. Il étoit même combattu dans la résolution qu'il avoit prise d'annuller ses contrats de vente, parce que cette annullation privoit l'homme aux six arpens de l'avantage que ces contrats lui donnoient si la vente subsistoit. De prendre les Terres qu'on vouloit bien lui donner à douze cens ginguets l'arpent, sans acheter les six arpens qu'on vouloit lui vendre quarante mille ginguets, c'étoit gâter tout son terrein, c'étoit rendre difforme l'éxécution du Plan de BIBI. C'est cependant le parti qu'il prit, de sorte qu'il donna ordre à ABOR de dire à l'homme aux six arpens qu'il

pouvoit y bâtir des Hôtelleries si bon lui sembloit, & qu'il n'en vouloit plus.

On parla de cette affaire à souper. Le parti que TITI avoit pris fâcha extrêmement les Princesses. Comment, SIRE, disoient-elles, pourrez-vous vous résoudre à trouver, entre votre cour & un coin de votre jardin, des Hôtelleries, d'où l'on verra jusques dans les chambres de cette petite maison? Voulez-vous que le Plan si beau qu'on vous a donné soit défiguré dès l'entrée du jardin? Non, SIRE, nous ne pouvons le souffrir. Si vous ne voulez pas acheter les six arpens pour trente-six mille ginguets d'argent, nous l'acheterons nous, dussions-nous en païer le triple, & nous vous en ferons présent. FORTESERRE fut du même avis. Il trouvoit que

TITI

TITI pouſſoit le ſcrupule un peu trop loin, & à l'égard de ces vendeurs, & à l'égard de tous ſes ſujets en général. S'il s'agiſſoit, répondit TITI, de faire de grands chemins, des canaux, des chauſſées, de prolonger ou de diviſer le cours des rivieres, pour rendre un Païs plus fertile, de couper des montagnes pour ſe procurer un air ſain, d'embellir des Villes, de faire des Edifices publics, même un Palais Roïal ſi ſuperbe qu'il pût attirer la curioſité des Etrangers; il n'y a que des circonſtances plus preſſantes qui pourroient m'empêcher d'ordonner des impoſitions proportionnées aux dépenſes. Mais dans l'affaire dont il s'agit, l'Etat n'y eſt intéreſſé par aucun endroit; ces Jardins, ni ce Parc ne ſeront point aſſez magnifiques pour attirer la curioſité des Etrangers;

elle le fera suffisamment par le cristal de la petite maison. Et quoique je sois persuadé que je puis disposer du bien & de la vie de mes sujets, je suis convaincu que je ne le dois que pour la conservation & le bonheur de l'Etat, & non pour mon ambition, ni pour mes plaisirs. Lorsqu'il ne s'agit que de moi, le revenu de mon Domaine est le seul bien dont je puisse disposer. A l'égard du présent des six arpens que les Princesses veulent me faire, je ne le refuse obstinément, que pour ne pas païer un homme intéressé, plus que ceux qui ont négligé leurs intérêts pour me donner des marques de leur affection.

On se flatta jusqu'au fruit, que DIAMANTINE arriveroit, mais on se flatta vainement. TITI en fut plus fâché que person-

ne; ces six arpens qui rendoient l'éxécution du Plan de Bibi défectueuse, lui tenoient au cœur. Elle n'avoit rien dit sur ce sujet, mais il voïoit qu'elle étoit fâchée, & il espéroit que la Fée auroit trouvé quelque moïen pour tout arranger à leur satisfaction. Cela s'arrangea pourtant, & voici comment. Le lendemain, il n'étoit pas encore huit heures du matin, que tous les propriétaires des Terres arriverent avec leur Requête & l'Acte de cession qu'ils avoient fait faire en bonne forme. Ils demanderent à être présentés au Roi dès qu'il seroit jour chez lui. Abor les introduisit dans la chambre des deux Rois, & le plus apparent de la troupe présenta la Requête au nom de tous. Titi le reçut avec beaucoup de bonté, leur dit: Qu'il recevoit avec plaisir cette

marque de leur affection ; qu'il auroit l'occasion de leur en marquer sa reconnoissance, & qu'il consentoit de tout son cœur, qu'eux & leur postérité portassent un T à leurs bonnets, ainsi qu'il leur en feroit expédier les Lettres. Et après avoir reçû des complimens & des bénédictions de ces bons Païsans, que la bonté du Roi enhardit d'autant plus à parler, qu'il trouva un vrai plaisir à entendre les expressions naïves de leur cœur ; il dit à ABOR qu'il eût soin de les bien faire régaler, & à eux, qu'il iroit les voir pour les faire boire à sa santé. Ces bonnes gens transportés de joïe, furent déjeûner en attendant un abondant & magnifique dîner qui leur fut servi, & auquel il prierent ABOR de vouloir bien assister ; ce qu'il fit de très-bon cœur. Quelles bonnes

gens, disoit TITI à FORTESERRE! le seul nom de Roi fait qu'ils nous aiment jusques à se dépoüiller d'une partie de leur bien pour nous; que ne feroient-ils pas s'ils trouvoient que nous fussions en même tems leurs peres, si nous les garantissions des sansues qui les sucent, & qu'au lieu de les regarder ainsi qu'on le fait ordinairement comme les plus abjects des sujets, on les considerât au contraire comme les peres nourrissiers de l'Etat? C'est à quoi j'ai souvent songé, dit FORTESERRE, & sur quoi j'ai des projets dont je veux vous entretenir quelque jour. Je sens bien qu'il est ridicule, qu'un Marquis fainéant ait plus de considération dans un Etat qu'un bon Fermier.

Cependant l'homme aux six arpens qui avoit promis de signer la Requête, aïant voulu ru-

ser, ne parut que lorsqu'on alloit se mettre à table pour dîner, & qu'il crut que la Requête auroit été donnée. Après s'être excusé de ce qu'il n'avoit pû venir plutôt, & s'être informé de ce qui s'étoit passé, il demanda à ABOR de lui parler un moment en particulier : quoiqu'il dît que c'étoit pour aller signer la Requête, cela joint avec le reste, le rendit suspect aux autres. Eh bien, MONSIEUR, dit-il à ABOR d'un air riant, tout s'est bien passé, & à présent que le Roi a pour rien toutes les terres qu'il souhaitoit, j'espere que SA MAJESTE' ne fera pas difficulté de prendre les miennes qui lui conviennent si bien pour trente-six mille ginguets, & je signerai la Requête comme les autres, qui ne sçauront point comment nous aurons fait. Non, lui répondit

ABOR, le Roi ne veut point de vos six arpens, vous pouvez y faire bâtir des Hôtelleries tant qu'il vous plaira, j'ai ordre de vous le dire, & il n'en faut plus parler. Voudroit-il donc les avoir pour rien, reprit cet homme? Il n'a qu'à les prendre. Mais c'est vous, continua-t-il, qui l'empêchez de me les acheter; au lieu de porter le Roi à bien païer ce qu'il prend à de pauvres gens, c'est vous qui l'en détournez. Allez, Monsieur ABOR, cela n'est pas bien, & vous devriez vous souvenir qu'il n'y a pas si longtems que vous êtes devenu un grand Seigneur. Mais puisqu'il en est ainsi, j'y ferai bâtir des Hôtelleries, & à présent je ne donnerois pas ces six arpens pour moins de quarante mille ginguets, voilà ce que vous y ferez gagner au Roi. Ne vous fâchez point,

dit ABOR; je sçai que je ne suis que ce que le Roi m'a fait, ce n'est point moi qui l'empêche d'acheter vos Terres. SA MAJESTE' n'en veut point, ne dites rien, & venez dîner avec les autres. Je vous remercie de votre dîner, répondit le manant, j'ai encore de quoi aller dîner sans vous. Allez donc où il vous plaira, lui dit ABOR en le quittant. Cet impertinent grumela quelque chose entre ses dents & sortit; comme il traversoit la cour d'un air insolent, en faisant un signe de tête à ses camarades sans leur rien dire, ils l'appellerent pour venir dîner avec eux; mais il se contenta de secoüer la tête & de s'en aller. Qu'a-t-il donc, se demanderent-ils entre eux? Je gage qu'il n'aura pas voulu signer la Requête sans avoir demandé des conditions qu'on lui aura refusées, dit

quelqu'un d'eux. Sçachons ce qu'il en est, dit un autre, courons après lui. En même tems quatre des plus alertes coururent, & le joignirent à quelques pas de là. Qu'avez-vous donc, Compere, lui dirent-ils, que vous ne voulez pas venir dîner avec nous ? Est-ce que vous n'avez pas signé la Requête ? Non vraiment, je ne l'ai pas signée, répondit-il. Me croïez-vous si sot que d'aller donner mon bien pour rien ? A d'autres, mes amis, à d'autres... Non, non, je ne la signerai point qu'ils ne me donnent quarante mille ginguets de mes six arpens. Vous voulez rire, Compere, lui dirent les autres ; dites-nous tout de bon la vérité. Par ma foi je vous la dis, répondit-il. Mais ne nous aviez-vous pas promis de signer, conjointement avec nous, notre Requête & la cession de nos Ter-

res? Oüi, je vous l'avois promis, & veux bien encore le faire, pourvû qu'on me donne auparavant quarante mille ginguets de bel & bon argent, autrement je ne suis pas si sot. Nous sommes donc des sots, nous, reprirent les autres, d'avoir donné cette marque d'affection à notre bon Roi? Vous êtes ce que vous êtes, répondit-il; mais chacun fait comme il l'entend. Là-dessus ils s'échaufferent; & après quelques injures, la conclusion fut, que sautant aux haïes voisines, ils en arracherent les meilleurs bâtons qu'ils pûrent trouver, & revenant sur lui, ils le battirent tant, tant, tant, que si des passans ne fussent venus à son secours, ils l'auroient tout-à-fait assommé. ABOR fut averti de cet accident, dont il défendit de parler, de peur que cela ne vînt aux

oreilles du Roi. Il fit donner une voiture pour reconduire cet homme chez lui. Il n'avoit point les os fracassés, parce que les bâtons n'en avoient pas la force; mais d'ailleurs il étoit si meurtri, qu'il n'en valoit guéres mieux.

Enfin, on servit à dîner pour ces Bonnes gens. Ils étoient plus de cinquante. ABOR se mit avec eux à table, & TITI eut la bonté de venir les voir boire à sa santé. Un moment après que ce bon Roi les eut quitté, on entendit à la porte de la cour, une femme qui crioit qu'elle vouloit passer, & qui se querelloit avec les Gardes qui lui refusoient l'entrée. ABOR se leva de table pour voir ce que c'étoit. Il vit une vieille qui avoit sur son épaule une besace si grosse, qu'à peine pouvoit-elle la porter. ABOR reconnut aussi-tôt la vieil-

le; c'étoit la Fée DIAMANTINE. Laissez-la entrer, dit-il, laissez-la entrer, je la connois. Il vint au-devant d'elle, & la conduisit dans la petite maison. Elle entra dans la chambre, où elle pria ABOR de la décharger de sa besace; mais il ne put seulement la soulever de dessus l'épaule de la vieille. Cette besace étoit fort grande, & pleine de ginguets d'or, tant qu'il y en pouvoit tenir.

DIAMANTINE & ABOR monterent ensuite dans une chambre, où ils trouverent TITI occupé avec BIBI & les deux Princesses, à faire des rouleaux de ginguets d'or pour distribuer à chacun de ceux qui avoient bien voulu céder leurs Terres. Ce bon Roi avoit voulu leur donner une marque de son amitié, en recevant leur présent; mais n'étant

pas comme certains Rois, qui croïent bien païer ce qu'on leur donne, par l'honneur qu'ils font de le recevoir, les présens qu'on lui faisoit le touchoient moins que l'affection qui les faisoit faire, ils attiroient toujours des marques de sa reconnoissance & de sa générosité. Inquiet sur les moïens de récompenser promptement les bonnes gens qui se privoient de leur bien pour l'amour de lui, il emprunta des domestiques d'ABOR, l'argent qu'ils avoient reçû à l'occasion de l'amende que FORTESERRE avoit imposée dans le premier souper que les deux Rois firent dans la petite maison. Il partageoit cet argent sur le pied de quatre mille ginguets par arpent. Mais la Fée en arrivant, broüilla tous les rouleaux déja faits, & dit à TITI: Rendez cet argent,

cher Prince, je vous aime trop pour vous manquer au besoin. ABOR vous donnera une besace, dans laquelle vous trouverez en or dequoi païer chaque arpent sur le pied de mille ginguets d'argent; mille ginguets d'or de gratification pour chacun de ceux qui vous ont fait la donation de leurs Terres, & quatre cens ginguets d'or pour chacun de leurs enfans. Adieu, je suis pressée, mes complimens au Roi de FORTESERRE. Je viendrai demain souper avec vous.

DIAMANTINE disparut alors: TITI & les Princesses descendirent pour aller ouvrir la besace, qu'ils trouverent si grande & si remplie de ginguets d'or, qu'ils en comblerent en piramide quatre corbeilles, qu'ABOR fit porter avec lui, en retournant se mettre à table. On les servit en

ſuite avec les fruits. ABOR dit l'ordre du Roi pour la diſtribution de cet argent. Jamais Païſans n'ont été mieux régalés. Mais ce qui prouve bien que la ceſſion de leurs Terres avoit été faite de bon cœur, c'eſt qu'on eut de la peine à leur faire partager cet argent. Ils ſe plaignoient. Ils diſoient que c'étoit leur païer leurs Champs. Que le Roi ne les connoiſſoit pas; que tout Païſans qu'ils étoient, ils avoient aſſez de cœur pour donner, non-ſeulement leurs Terres, mais leurs enfans & leur vie pour un ſi bon Roi. Cependant il y avoit pluſieurs de ces Païſans, dont l'habit n'auroit pas valu un demi ginguet d'or.

On peut juger de la joie avec laquelle chacun d'eux retourna chez ſoi, & des diſcours qui ſe tinrent dans les Villages. Leur

bonheur fut envié de tous les lieux circonvoisins, sur tout quand on les vit briller avec la marque d'honneur qu'ils portoient à leur bonnet. Sur quoi TITI avoit ordonné, pour cet effet, d'expédier des Lettres particulieres à chacun d'eux.

ABOR crut que ces gens étant tous contens, & bien païés, les raisons qui avoient empêché de prendre les six arpens pour quarante mille ginguets, ne subsistoient plus; & que l'accident arrivé à leur propriétaire, étoit une occasion de lui envoïer cette somme comme une consolation, pour les coups qu'il avoit reçûs & qu'il méritoit bien. ABOR chargea donc un homme de quarante mille ginguets pour aller faire cette acquisition au nom du Roi. Ce qui fut éxécuté avec d'autant plus de joie, de la part du pro-

priétaire, qu'il regardoit ceci comme une espéce de triomphe sur ses voisins. Ils ont eu beau faire, disoit-il, cela prouve que je ne suis pas si sot qu'eux.

On croïoit l'acquisition du terrein qu'on s'étoit proposé d'acheter finie, mais on se trompa. Celui qu'on avoit envoïé à quinze lieuës de là, pour acheter les treize arpens dont le propriétaire n'avoit pû se trouver avec les autres, revint, & dit : Qu'après avoir passé un jour à tâcher de faire entendre raison à celui à qui ces treize arpens appartenoient ; après l'avoir laissé le maître d'y mettre le prix, avoir emploïé les prieres, & même insinué en quelque façon les menaces, cet homme s'étoit toujours obstiné à ne pas vouloir les vendre. Je pardonnois à l'homme aux six arpens, dit FORTE-

SERRE, il ne manquoit pas de raisons pour se faire paier la somme qu'il en demandoit. Mais un coquin, qui demeure à quinze lieuës d'ici, qui afferme ses treize arpens, qu'on laisse le maître d'y mettre le prix, & qui les refuse à son Roi ; s'il étoit mon sujet, j'enverois sur le champ raser sa maison & le faire pendre. J'espére, SIRE, continua-t-il en s'adressant à TITI, que vous ne laisserez pas cette insolence impunie. Ne vous fâchez pas, SIRE, répondit TITI, je ne sens pas avec moins d'indignation que vous, l'insolente malignité de cet homme. Mais au fonds, ces terres sont à lui, & je n'ai nul droit de les lui prendre, puisqu'il ne s'agit pas de les emploïer pour l'utilité de l'Etat. J'avouë que sa malignité & son insolence, mériteroient punition ; mais il n'y a point de Loi

qui punisse les insolens, à moins qu'ils ne fassent un tort réel à quelqu'un, & on appelle tort reél priver autrui de ce qui lui appartient, & non lui refuser ce qui est à soi. Autrement, que de gens faudroit-il pendre, qui font un tort réel aux autres en leur refusant de leur superflu? Comme je veux rendre mes sujets honnêtes gens, si cela est possible, je veux faire une Loi contre la malignité avérée; je la ferai punir plus sévérement même que le tort réel, parce qu'il ne manque au méchant homme qui fait un petit mal, que l'occasion d'en faire un plus grand. Mais cette Loi ne peut avoir d'effet rétroactif, & ne peut ainsi servir à faire punir cet homme qui n'y étoit pas sujet, puisqu'elle n'étoit pas faite. Cependant je veux tirer un bon par-

ti de ſon refus. Je veux que ſon terrein devienne le plus bel endroit du parc. Eh comment ferez vous, dit FORTESERRE? Voïons en quel endroit du parc ſe trouve le terrein, reprit TITI. On en apporta la carte & le plan de BIBI. On vit que les treize arpens en queſtion ſe trouvoient juſtement à vingt toiſes du commencement d'une pate-d'oïe, dont les allées s'étendoient dans toute la largeur du parc; il falloit de plus un chemin de charroi à cet homme, ce qui gâtoit entierement de ce côté-là tout le plan de BIBI. Comment ferez vous, SIRE, demanderent tous ceux qui étoient préſens, pour que ce terrein devienne le plus bel endroit de votre parc? Je ferai, répondit TITI, environner ces treize arpens d'une forte muraille; je ferai de même une for-

te muraille de chaque côté du charroi, depuis ces treize arpens, jusques à la sortie du parc, & j'éxigerai que mes successeurs n'acquierent jamais ces treize arpens, ni se les approprient, quand même ils leur seroient dévolus par droit de confiscation ou d'aubeine. Ainsi je n'ai pas tort de vous dire, que ce sera le plus bel endroit du parc; puisque ce sera une marque de la modération des Rois, & de leur attention à ne pas violer ce qu'on appelle la propriété de leurs sujets. Tout le monde gardoit le silence après ce discours de TITI. Vous approuvez mon dessein, reprit-il, & je suis sûr que le Roi de FORTESERRE ne me blâme pas dans le fonds du cœur. Non, vraiment, SIRE, lui répondit-il; je vous admire au contraire, & je rougis de voir qu'un Roi de votre âge

est plus sage que je ne le suis au mien. Cependant je voudrois bien que ce coquin-là fût pendu, il faut faire rechercher sa vie, je suis certain qu'on y trouvera au moins de quoi le pendre. Je ne le voudrois pas, reprit TITI, de peur qu'on ne pût soupçonner qu'il entrât de la vengeance dans sa punition. Allons, ma chere BIBI, continua-t-il, ne songeons plus qu'à exécuter le plan que vous avez fait ; nulle maison Roïale ne sera mieux ornée que la vôtre.

Les Rois & les Princes, suivis de leur petite Cour, allerent ensuite se promener vers une fontaine qui étoit presqu'à mi côté du côté de l'Orient, & dont les eaux selon le plan de BIBI, devoient à deux cens pas de-là, servir à faire une cascade.

voit entretenu en particulier la Princesse de BLANCHEBRUNE ; elle l'avoit fait convenir d'un an d'épreuve, & par les sentimens qu'elle lui avoit fait voir pour lui, la passion de ce Prince se trouvoit tranquille & déja heureuse dans les charmes de l'espérance.

On s'étoit assis aux bords de la fontaine; le Prince de FELICIE faisoit pour lors le sujet de la conversation. On lui reprochoit qu'il étoit mélancolique depuis que son pere étoit devenu Duc de FELICIE. En vous donnant une Principauté, vous aurois-je ôté votre gaïeté naturelle, lui demandoit TITI? Je vous aurois fait un mauvais présent. Il s'occupe des affaires du gouvernement, disoit FORTESERRE, & sent déja qu'il est plus difficile de bien commander, que de bien obéir. Pardonnez-moi, Si-

RE, dit le Duc d'EERHART, c'eſt l'amour qui occupe le Prince de FELICIE, & je ſçai qui en eſt l'objet. Ces paroles que le Duc n'avoit dites qu'au hazard, frapent le Prince, qui craignoit qu'en effet le Duc n'eût quelque ſoupçon d'une paſſion qu'il cachoit avec tant de ſoin, que celle-même qui en étoit la cauſe, ne l'avoit pas ſoupçonnée. Quoiqu'il eût arrêté ſubitement l'impreſſion que ces paroles avoient fait ſur lui, GRACILIE auprès de qui il étoit aſſis, s'étoit apperçûe d'un petit mouvement qu'elle prenoit pour une confirmation des paroles du Duc. Mettez-nous du ſecret, dit-elle à ce Duc; je veux connoître celle qu'il aime, afin de lui dire tout le mal que je ſçai de lui. Je répond de la diſcretion de Monſieur le Duc, dit le Prince de FELICIE; car je ſuis bien

bien sûr, MADAME, qu'il ne sçait pas, ni qui j'aime, ni même si j'aime. Mais aimez-vous, dit la Princesse en le regardant ? Oüi, MADAME, répondit le Prince ; & êtes-vous heureux dans vos amours, poursuivit-elle ? Oüi MADAME, répondit-il ; je suis aussi heureux que je puis, & que je dois l'être.

Alors arriva le pere de L'ÉVEILLÉ, ou pour mieux dire, le nouveau Duc de FELICIE, qui venoit remercier TITI de l'honneur extraordinaire dont il l'avoit comblé. Il fut reçû des deux Rois avec de grandes marques de distinction & d'amitié. Comme il se faisoit tard, on reprit le chemin de la petite maison.

Le Duc de FELICIE étoit d'un âge avancé. Si les Souverainetés ne devoient être données

qu'aux belles tailles, il n'auroit jamais été Duc de FELICIE, car il étoit bossu. Mais une bosse ou deux n'empêchent pas qu'on ne puisse être Roi. Si ceux qui sortent bossus d'un sang Roïal ont le droit de monter sur le Trône, la vertu ne pourroit-elle y élever des bossus? Ce ne sont pas les épaules, c'est le cœur & la tête qui rendent digne de commander, & de ce côté-là, le Duc de FELICIE méritoit bien d'être Souverain. D'ailleurs contre l'ordinaire des bossus, il étoit assez grand, le visage peu alongé, & la jambe parfaitement belle.

Le Duc de VAERVIR étoit revenu avec lui, charmé de lui avoir apporté la nouvelle du don que TITI lui avoit fait de la Principauté de *Felicie*; plus charmé encore d'avoir été le premier qui l'eût annoncé à une des filles du

nouveau Duc, de laquelle VAERVIR étoit extrêmement amoureux, & dont il se croïoit tendrement aimé.

Cependant l'heure du souper étoit venuë. On différoit pour DIAMANTINE qui avoit promis de s'y trouver, & qui ne paroissoit point; lorsqu'on entendit tout-à-coup dans les airs un bruit terrible, & qu'on vit tous les arbres du jardin d'ABOR déracinés: on auroit dit qu'une multitude de tourbillons combattoient les uns contre les autres; les terres étoient transportées, & faisoient un terrein uni où il y avoit auparavant une descente. Des arpens entiers se trouvoient enlevés, & ne laissoient dans leur place qu'un vuide profond. Là, on entendoit un sifflement horrible, comme celui d'un vent impétueux, qui parcourant une li-

gne droite, marquoit ſa trace par un canal plus régulierement formé, que s'il eût été fait au niveau. Là, un vent moins fort, paroiſſoit ne faire qu'effleurer la terre en comparaiſon des autres, & comme un tourbillon irrégulierement agité, y marquoit cependant par de profondes traces, ſa force & ſon paſſage. Il falloit être auſſi raiſonnable qu'on l'étoit à la Cour des deux Rois, pour ne pas croire que le monde alloit être bouleverſé. La vûë de tous ces changemens en étoit d'autant plus terrible, que la lumiere de la lune multipliant la confuſion & les objets par les ombres des terres & des arbres tranſportés, rendoit le ſpectacle encore plus effraïant. Les ſalles que les Ouvriers venoient de finir, & que TITI avoit fait conſtruire pour recevoir la Nobleſſe

du voiſinage, furent enlevées dans les airs où l'on voïoit les poteaux & les planches, dont elles étoient faites, portés plus rapidement de côté & d'autre, que les débris d'un vaiſſeau ſur une mer furieuſe. Il y a des Philoſophes qui n'auroient point douté que l'inſtant fatal ne fût venu, où la terre, par un coup du hazard, doit être réduite en poudre & ſe perdre en éclats dans le vuide. Enfin ce bruit, où il paroiſſoit que les vents furieux lutoient les uns contre les autres, ceſſa; un ſeul regna encore pendant quelques momens, en diminuant toujours de force, & ſe calmant enfin, laiſſa la ſuperficie de la terre auſſi unie que le ſont les ſables de la mer, lorſqu'il n'y reſte pas même l'impreſſion de la vague. Rien ne reſta ſur pied que le cabinet de cormier. Les légumes mêmes du

Jardin furent arrachées. On n'y voïoit que la terre toute nuë.

DIAMANTINE parut alors vêtuë d'une robe verte, semée de fleurs, de fruits & d'animaux de diverses espéces. Sa tête étoit couronnée d'une multitude de diamans, dont la figure & la couleur représentoient toute sorte de fruits. Elle étoit telle qu'on représenteroit la Terre ou la Fécondité, sous la figure Panthée de Pomone & de Flore. Je vous ai bien fait peur, dit-elle, & ma visite est aujourd'hui bien effraïante. Non pas votre visite, répondit FORTESERRE, mais ce qui l'a précédé, & vous auriez bien pû, grande Fée, nous épargner tant de peur, & empêcher notre souper d'être gâté à force de vous attendre. Voudriez-vous donc, répondit la Fée, qu'on déracinât des arbres; qu'on

transſportât des maſſes énormes de terres ; qu'on creusât des canaux dans un inſtant, & ſans bruit. Oüi je le voudrois, dit FORTESERRE, puiſque vous le pouvez. Non, SIRE, je ne le puis, répondit DIAMANTINE ; nous pouvons bien, ſans bruit, produire des choſes qui ne ſont point encore ; mais quand elles ſont, ou il faut les anéantir, ou agir conformément à ce qu'elles ſont. A l'égard de votre ſouper, qui pourroit bien être gâté par votre politeſſe & par ma faute, mon deſſein eſt de réparer le mal. Je veux régaler aujourd'hui le Duc de FELICIE ; la lune eſt belle, l'air eſt doux, ſoupons dans la cour, & vous verrez que mes Officiers ne ſont pas mauvais.

A l'inſtant on vit deſcendre au-deſſus de leur tête une grande ta-

ble que ſoutenoient quatre Zephirs, & qu'ils poſerent au milieu de la cour. D'autres Zephirs deſcendoient un ſuperbe buffet, chargé de la plus belle vaiſſelle du monde, tandis que d'autres furent chercher des ſieges. Ils ſe trouverent ſeize à table. Chaque couvert étoit d'or maſſif; les plats étoient de même : il y en avoit quatre grands & dix petits tous remplis d'œufs de différens oiſeaux, parmi leſquels il s'en trouvoit qui étoient encore plus délicats que les œufs de vaneau. Le ſecond ſervice fut auſſi d'œufs différemment apprêtés. Le troiſiéme & le quatriéme furent de légumes; le cinquiéme & le ſixiéme, auſquels on ſubſtitua à la vaiſſelle d'or des plats & des aſſiettes de porcelaine, ne furent que de diverſes ſortes de pâtiſſeries aux légumes ou aux fruits;

car on ne servit aucune viande à ce repas. Le septiéme & le huitiéme furent de diverses especes de crême ou de laitage. Le neuviéme & le dixiéme furent un double service de compottes. L'onziéme & le douziéme furent aussi un double service de fruits, où la Fée assura qu'il s'en trouvoit de toutes les saisons & de toutes les parties du monde ; &, ce qui n'est pas moins surprenant, c'est que les plats, assiettes, fourchettes, coûteaux & cuillieres de ces deux services étoient de diamans, & que les corbeilles où étoient les piramides de fruits mêlés des plus belles fleurs, n'étoient que de pierreries fines de diverses couleurs, mises en œuvre avec un art admirable. Outre la singularité des mets, il y eut des choses bien extraordinaires & bien surprenantes dans ce repas.

La premiere fut qu'à chaque service quatre Zephirs prenant chacun un coin de la nape, enlevoient à la fois & tous les plats & toutes les assiettes, les seaux même & les verres, sans rien renverser, & que quatre autres apportoient aussi-tôt d'enhaut une nape également tenduë, sur laquelle le nouveau service étoit posé sur la table, sans le moindre dérangement. L'adresse & la promptitude avec laquelle cela se faisoit est incroïable. La seconde merveille plus merveilleuse encore, si l'on peut parler ainsi, c'est que lorsqu'on avoit soif, on n'avoit qu'à prendre un verre que chacun avoit auprès de soi dans un petit seau d'eau à la glace, qu'à le tendre en l'air, & qu'à souhaiter le vin qu'on vouloit boire; dans l'instant le verre en étoit plein. Les glaces qu'on

servit après le repas étoient dans des gobelets de diamans, & la petite cuilliere étoit de même matiere. Qu'est-ce que c'est que la magnificence des plus grands Rois du monde, disoit FORTESERRE à TITI, en comparaison de la magnificence des Fées? Mais qu'est-ce que c'est que cette magnificence même, dit la Fée? qu'une vaine illusion dont les faux Grands sont enorgueillis, & occupés comme les enfans de leurs joüets; car tout est relatif, & un Prince qui connoît la veritable grandeur, regarde bien toutes ces choses là comme des bagatelles. Cependant, poursuivit-elle, en s'adressant aux deux Rois, VOS MAJESTE'S ne désapprouveront pas que je fasse présent de tout ceci au Duc de FELICIE. La bourse que vous voyiez, lui dit-elle, a perdu sa

vertu depuis que vous avez changé de condition ; je suis si contente du bon usage que vous en avez fait, que je veux vous dédommager par le présent le plus considérable que je puisse vous faire selon l'opinion des hommes. Vous pouvez compter que dans les plus belles mines de diamans il n'y en a point dont la grandeur égale celle des plats que vous avez vû servir. Le Duc de FELICIE voulut se défendre de recevoir un présent plus convenable aux plus grands Rois qu'à lui ; mais la Fée le pria de ne la point fâcher par un refus, & ordonna à ses Zephirs d'aller chercher toute la vaisselle qui avoit servi à ce souper, de l'enfermer dans le buffet, & d'en donner la clef au Duc. Elle fit aussi apporter une bouteille, qu'elle fit circuler à la ronde de gauche à droite, &

dont chacun se versoit ce qu'il vouloit boire. C'étoit une liqueur dont le propre est de réparer les forces si parfaitement, que si on en prenoit un petit verre chaque matin, on pourroit ne jamais dormir, agir toujours sans avoir besoin de relâche, & même ne vieillir, ni ne mourir jamais. Mais les Fées se sont engagées entre elles à n'en point donner la composition à personne, à n'en point faire de présens, & à n'en faire même goûter qu'à leurs meilleurs amis. D'où pouvez-vous tirer tant d'excellentes choses, grande Fée, demanda FORTESERRE, & les avoir dès que vous les souhaitez? Il n'y a que la lumiere, dit-elle, qui soit plus vîte que mes Zephirs. Voïez-vous ce nuage qui paroît toucher à la lune? C'est-là où sont mes Offices, je le fais suivre où il

me plaît, & j'en tire ainsi ce que je veux.

Cette liqueur, en réparant les forces, ranima la joie. Les Princesses, quoique levées de bon matin, avoient plus envie de danser que de dormir. Cependant l'horison blanchissoit, & la lune commençoit à pâlir. Achevons notre ouvrage, dit la Fée, ne laissons pas aride un terrein si bien préparé. Ce qu'il y aura de plus difficile, sera d'avoir la quantité d'eau vive necessaire pour remplir ces canaux, & les entretenir pleins. Mais puisque BIBI le veut, il faut la satisfaire. A ces mots la Fée frappa fortement du pied contre terre, & voilà qu'un tremblement subit se fit sentir, & s'étendit par diverses secousses à plus de dix lieuës à la ronde. Que faites-vous, grande Fée, s'écria BIBI? Toutes les

maiſons de cette contrée vont être détruites, & leurs habitans écrasés dans leurs lits. Je ne veux point l'exécution de mon plan à ce prix. Ne craignez rien, répondit DIAMANTINE; je me garderai bien de vous rendre ces beaux jardins déſagréables par les regrets des maux qu'ils auroient coûté ; j'ai pourvû à tout. Ceux des habitans des environs qui ne dormiront pas, en ſeront quittes pour la peur, & c'eſt maintenant l'heure où on dort le mieux. Ces tremblemens ne renverſeront pas une ſeule cheminée. Ils durerent cependant près d'une demi-heure; après quoi on vit le ruiſſeau qui couloit naurellement dans le Fort, ſe gonfler extraordinairement, & quittant ſon lit ordinaire, qui venoit d'être comblé, ſe répandre à gros boüillons dans

les canaux qu'on lui avoit destinés. La fontaine qui n'étoit pas tout-à-fait à mi-côté, disparut pour reparoître sur la hauteur plus belle & plus abondante dix fois qu'elle n'étoit. Cependant ces eaux se déroboient ensuite sous terre, pour aller former la cascade que BIBI avoit marquée dans son plan. Ce n'est pas tout; une autre fontaine se découvrit placée sur la même ligne à l'autre côté de la hauteur. Que ferons-nous de ces nouvelles eaux, dit la Fée à BIBI? car je ne veux en disposer que sur votre plan. Je suis si surprise des merveilles que je vois, répondit BIBI, qu'il m'est impossible de réfléchir sur l'usage qu'on peut en faire; j'y penserai une autre fois. Mais, grande Fée, poursuivit-elle, ordonnez-en vous-même. Non, répondit DIAMANTINE; je ne

ſuis ici que pour l'exécution de vos deſſeins ; je veux qu'on voïe que ſi vous n'avez pas le pouvoir d'exécuter auſſi promptement qu'une Fée, vous avez du moins la puiſſance d'imaginer auſſi parfaitement. Je fournirai les matériaux & le travail ; vous ordonnerez de la forme. Mais voyez-vous, continua-t-elle, cet épais nuage qui borde les limites de votre parc ? Vous ne vous imagineriez pas qu'il eſt plein de toutes les ſortes d'arbres & d'arbuſtes qui pourront ſe nourrir dans ces terres. Sçachez, ma chere BIBI, que j'ai fait choiſir quatre arbres de chaque eſpece, les plus beaux, les plus grands qu'on ait pû trouver, les arbuſtes les plus parfaits, & que dans un moment vous allez les voir tous ſi bien plantés, que vous pourrez aujourd'hui même vous promener ſous leur

ombre. DIAMANTINE alors frappa encore du pied, & donna un nouveau ſpectacle très-divertiſſant. On vit ſur preſque toute la ſurface du parc & des jardins des morceaux de terre tous de forme cubique, les uns plus grands, les autres plus petits, qui bondiſſoient comme de petits agneaux dans les champs. C'étoit des vents ſouterrains qui faiſoient ſauter la terre comme auroient fait des mines, & qui faiſoient ainſi les trous des arbres qui devoient y être plantés. Quand tous ces trous furent ainſi faits, on vit l'épais nuage s'avancer au-deſſus du parc, & les arbres & arbuſtes ſe placer par la main des Zephirs inviſibles dans les trous qui leur étoient préparés, & où leurs racines furent auſſi-tôt recouvertes de la terre voiſine. Ainſi ce terrein qui n'étoit il y avoit

une demi-heure qu'un terrein nud, fut embelli par un parc & par des jardins aussi beaux que s'ils y avoient été plantés depuis plusieurs années. Ce n'est pas tout. DIAMANTINE avoit transporté de l'Isle inconnuë les oiseaux & autres animaux de terre qui y avoient été si familiers avec TITI & BIBI, & qui en étoient si cherement aimés. De sorte que quand TITI & BIBI furent se promener dans leurs jardins & dans le parc, ces petits animaux les reconnurent, & qu'accourant ou volant à eux, ils leur renouvellerent leurs caresses. BIBI étoit transportée de joïe; elle ne sçavoit comment marquer sa reconnoissance à ces petits animaux; elle leur parloit comme s'ils l'eussent entenduë, & elle assuroit qu'ils l'entendoient en effet. Elle les prenoit, les bai-

ſoit, les faiſoit baiſer à TITI, aux Princeſſes ; elle pria même FORTESERRE d'en baiſer quelques-uns. Croyez-moi, SIRE, lui diſoit-elle, par tout ce que j'ai oüi dire des hommes, & par ce que ma propre expérience m'en a fait voir, ils ſont d'un moins bon naturel que ces petits animaux, ils s'apprivoiſent, ils nous aiment, ils ne connoiſſent point l'hypocriſie ; on n'eſt jamais sûr des hommes. Ce grand Roi avoit la complaiſance de careſſer auſſi ces petits animaux. Il trouva même un de ces écureüils blancs à taches noires ſi beau, qu'il pria BIBI d'en faire préſent à la Princeſſe de BLANCHEBRUNE, à laquelle ce petit animal s'attacha ſi fort dans la ſuite, qu'il la ſuivoit par tout, en courant ſur ſes traces comme un petit chien, ou en volant

d'arbres en arbres, pour la ſuivre comme un oiſeau.

Le jour avance, dit la Fée, nous allons bien-tôt voir le ſoleil à découvert, finiſſons ici tout ce que nous avons à y faire. Les ſalles que vous aviez fait conſtruire pour recevoir la Nobleſſe du voiſinage, dit-elle à TITI, ont diſparu; il les faut rétablir d'une maniere plus ſolide. Vous voulez conſerver la petite maiſon pour vous, & vous ferez bien. Mais elle eſt ſi petite, que vous ne pouvez vous diſpenſer de faire bâtir un corps de logis pour ceux que vous amenerez ici; & ſi vous voulez m'en croire, vous le ferez placer vers l'extrémité de ce jardin, de façon qu'il faſſe la baze d'un triangle, dont la petite maiſon ſera comme le ſommet. Il ne nous en coûtera que d'élever deux allées en berceau, qui fe-

ront les côtés de ce triangle, & de changer quelque chose au dessein du jardin, qui en occupera le milieu. On fera précéder ce bâtiment d'une cour & d'une avant-cour, où seront les écuries; & ce qui est maintenant votre cour, deviendra alors un nouveau jardin sous la direction de BIBI. Je veux tout ce qui vous plaît, grande Fée, répondit TITI; ne consultez jamais, ordonnez toujours. Puisque cela est ainsi, allons dans cet endroit-là, reprit la Fée, & qu'on y fasse apporter la basse de viole de BIBI, que le Roi de FORTESERRE n'a point encore entenduë. Je ne sçavois pas seulement que MADAME en joüât, répondit ce Prince, & je suis très-mortifié de sa réserve pour quelqu'un qui trouve tant de plaisir à l'admirer. Vous avez oüi dire, reprit la Fée,

en s'adressant à toute la petite Cour, qu'il y a eu autrefois un Musicien qui touchoit si divinement la lyre, qu'il animoit les pierres de sorte qu'au son de cet instrument il bâtit les murailles d'une grande Ville. Vous avez peut-être traité cela de fable; mais vous allez voir par un exemple aussi singulier, ce que vous en devez croire. En parlant ainsi, ils arriverent à l'endroit où la Fée avoit proposé de faire un nouveau bâtiment. On apporta des siéges, & la basse de viole de BIBI. Elle s'assit au milieu entre DIAMANTINE & le Roi de FORTESERRE. TITI qui ne vouloit pas s'asseoir, étoit appuïé sur le dos de sa chaise. Joüez-nous quelque belle ouverture, dit la Fée à BIBI; il s'agit de faire sortir de terre les pierres que vos sons doivent attirer. BIBI joüa,

& l'on vit la terre s'élever comme une montagne, & les Zephirs la transporter promptement, & l'amonceler tout près de là, à mesure qu'elle s'élevoit. Joüez-nous maintenant une courante, belle BIBI, reprit la Fée; il s'agit de la plateforme. Elle joüa, & on vit d'abord sortir de terre la tête de plusieurs statuës colossales qui s'élevoient à mesure que BIBI joüoit, & qui parurent sur des piédestaux placées de distance en distance entre une balustrade qui regnoit autour de la plateforme, qui se découvrit ensuite. Ces statuës représentoient la Justice, & les autres Vertus ses sœurs, ou plutôt toujours elle-même sous divers attributs; car toutes les vertus ne sont toujours que la Justice considérée à différens égards; tout ce qui n'est pas juste, n'est pas vertu: aussi étoit-elle placée

placée ſur l'acrotere ou piédeſtal qui étoit au milieu du fronton. Joüez maintenant, dit la Fée, quelques gavotes bien gracieuſes; enſuite vous nous donnerez une villanelle ou paſſacaille, & après cela une Allemande. BIBI joüa, & on vit ſucceſſivement paroître une corniche, des architraves, des chapiteaux, & enfin des colonnes entieres, & tout un troiſiéme étage, qui fit juger que le bâtiment ſeroit de l'Ordre Ionique. Le ſecond étage s'éleva pendant que BIBI joüa ſes paſſacailles. Elle joüoit des Allemandes, lorſque le rez de chauſſée parut. Donnez-nous maintenant une gigue, dit la Fée; il faut remettre toute cette terre dans ſa place. BIBI joüa une gigue, & le bâtiment s'éleva en l'air de plus de deux toiſes. Alors les Zephirs remirent toute la ter-

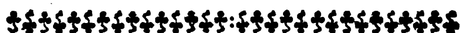
re dans le trou d'où elle étoit ſortie, & qui paroiſſoit comme une abîme. Ils l'entaſſerent, & la preſſerent ſi bien, qu'elle fut plus ferme, & mieux battuë que ſi elle l'avoit été avec le mouton. Alors BIBI joüa par l'ordre de la Fée une ſarabande; parce qu'il s'agiſſoit, diſoit-elle, d'affermir cette maiſon ſur ſes fondemens; & tout le bâtiment s'y poſa en effet ſi bien à plomb, que perſonne de ceux qui l'ont vû n'a jamais dit que la ſolidité de cet édifice ne fût pas égale à ſa beauté.

Après l'avoir conſidéré un moment: Adieu, dit la Fée, je vais envoïer tout ce qu'il y faut pour le préſent; portes, ferremens, boiſure, ornemens de toute eſpece, tables, ſieges; mais point de lits, afin de ne point loger vos Courtiſans Provinciaux; car vous en ſeriez auſſi accablés qu'-

ennuiés. Allez vous promener dans le parc, & quand vous reviendrez, tout ſera prêt.

La Fée partit ſans vouloir recevoir ni complimens ſur ſa puiſſance, ni remercimens de ſes bienfaits ; mais BIBI ne put éviter les applaudiſſemens qui s'uniſſoient à tout ce que FORTESERRE & les Princeſſes lui dirent d'obligeant ſur ſa maniere d'enchanter par ſa baſſe de viole.

Fin du ſecond Tome.



APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le quatriéme, cinquiéme, sixiéme & septiéme Livre de l'*Histoire du Prince Titi*. A Paris le 23. Septembre 1736.

LASERRE.